3 1761 07749481 3

2 07
6/8

LES

JARDINS SAUVAGES

1382
Y

HENRI POURRAT

LES
JARDINS SAUVAGES

LA VIE & L'ŒUVRE DE JEAN-FRANÇOIS ANGELI
SOLDAT AU 140e DE LIGNE
TUÉ A L'ENNEMI LE 11 JUIN 1915

MICROFILMED BY
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
MASTER NEGATIVE NO.:
93009Z

DEUXIEME EDITION

nrf

193148
19.12.24

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE, 1923

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES 108 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT 8 HORS-COMMERCE MARQUÉS DE A A H, 100 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C ET 790 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VELIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT 10 EX. HORS-COMMERCE MARQUÉS DE A A J, 750 EX. RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 750 ET 30 EX. D'AUTEUR HORS-COMMERCE NUMÉROTÉS DE 751 A 780. CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

DC
342
.8
A55P6
1923

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1923.

A ses frères inconnus

Préliminaire.

Qui l'aura connu ? Et maintenant la mort prévaudra-t-elle ? A peine si nous sommes trois, quatre, ayant su qu'il pouvait monter très haut...

La Mort pourtant n'est point reine en ce monde où elle n'est entrée que par fraude. Même pour nous rien ne se perd si nous savons y donner notre âme, car ce que sa vie nous devait, sa mort, plus grandement, nous le livre. Et pour lui qui sentit si fort que « la vraie vie est absente et que nous ne sommes pas au monde », n'est-ce point par la mort qu'il est entré en son domaine ? De même qu'il avait poussé sa pensée hallucinée toujours plus outre, jusqu'au gouffre, de même il se jeta de l'avant et sauta, lui premier, dans la tranchée à conquérir. Alors, en tombant, la poitrine crevée de balles, il vit enfin les choses dans leur gloire, et ce fut autour de lui délivré de la terre, le jardin qu'il devinait derrière l'épée flamboyante.

Nous devons cette amitié à nos morts de dire ce qu'ils voulaient dire, de faire ce qu'ils voulaient faire. Mais tout ce que nous pouvons, comme on allume une lampe au crépuscule, c'est, là où la vie s'est éteinte, de chercher à fixer une lueur de la gloire, pauvre soleil des morts. Qu'importerait

cependant que le feu jaune brillât quelques heures si la nuit devait être victorieuse ? Ce n'est qu'en attendant le jour, et pour veiller, pour travailler, que nous allumons ce feu.

Oui, c'est pour nous que nous essayons de vous faire revivre. Afin de vous avoir encore avec nous comme en ce samedi où l'on se regardait dans les yeux, tandis que battaient les cloches de France. Le serment qu'il ne fût pas besoin de faire tout haut : nous sommes frères, pour que notre nation ne meure pas et qu'il y ait moins de mal dans le monde. Amis sanglants, votre armée invisible continuera à nous sauver de l'ennemi que nous portons en nous-même. Nous penserons à vous pour nous faire moins indignes de votre sacrifice.

Cependant comment parler de lui, si farouche ? Paroles, regards, tout lui était tourment aux derniers mois d'avant 1914. Il n'eût point toléré qu'on écrivît rien sur lui, voire sur son œuvre. Ceux qui l'avaient connu sentaient trop cela pour que le silence seul ne leur parût pas d'abord convenir. Et cette songerie qui se tait.

Puis, jour à jour, derrière l'image qu'ils en gardaient ont ressurgi d'autres images. Ils l'ont revu comme jadis, moins difficile, et les prunelles vives.

Je sais d'ailleurs, que, méprisant le renom, il aurait aimé cette gloire qui procure des amitiés. Car il était de ceux qui cherchent leur récompense dans la rencontre de leurs frères.

Ses frères, ceux-là seulement qu'il aurait reconnus

pour tels autrefois ? En août 1914, les Français ont vécu dans la fraternité. Et peut-être la guerre lui a-t-elle donné cela que ne lui eût pas donné la gloire.

Reste qu'on ne saurait parler de lui sans se souvenir qu'il souffrait sous les regards des hommes. Une extrême sensibilité nerveuse le faisait secret, ombrageux. Surtout il avait cette noblesse d'âme qui contraint de peur des sourires, à une stricte pudeur morale. Qui oserait dire l'avoir deviné tout, et compris ? De l'ombre demeure sur sa vie comme du mystère sur sa mort. Aussi on en voudrait donner le profil en dessinant ses entours plutôt que sa figure même. Ses entours, le vieux canton de son enfance, les villageois, les métairies, les prés, la montagne. Sa maison, sa petite ville. Comme cela reste tout ensemble mystérieux et familier...

...Je le revois ainsi qu'il s'est peint soi-même, mi-perdu dans un fond bleuâtre où luisent ses yeux inquiets sous son haut front bombé de voyant et de poète. Et maintenant sur ce front il y a de la lumière.

I

Le pays de Valeyre.

D'abord nous étions ensemble. Puis tu quittas le collège, et quand tu fus revenu nous ne suivions plus les mêmes classes. C'est au retour de Clermont, où nous étions allés subir nos examens, que nous

fîmes amitié à regarder tous deux la campagne de la portière.

Tu me parlais de Valeyre, ta province aux portes de notre petite ville : un coin des monts du Forez où les papeteries délabrées font encore leur tapage de pilons dans des vallées paysannes toutes riantes et verdissantes, des vallées d'eaux vives, d'herbages, de noyers et de frênes. Ton accent m'intriguait par une sorte de vieil enthousiasme contenu ; comme s'il se fût agi d'un de ces pays pleins de secrets pittoresques qu'on lit dans les magazines de jadis. Vingt fois je m'étais promené en ce canton ; mais c'est avec toi seulement que je devais le voir.

Enfouies sous les feuillages, mi-parties blanches et brunes avec leurs murailles couronnées de planches et coiffées de la tuile sarrazine, les « fabriques de papier » ont la figure, presque, de certaines maisons de Syrie. On tient d'ailleurs que cette industrie s'est établie en Auvergne au retour des Croisades. — Ce qu'entendait dire en somme le vieux Ratou qui nous déclarait sur la route : « Le papier, c'est un progrès que Louis XIV a rapporté du Maroc. » — Proche le pont de Valeyre, couverts de lierre au milieu des arbres, on voit des pans de murs en délabre : la Dame et Escalon, — Damas et Ascalon ? — qui auraient été les premières papeteries de France.

D'autres travaillent encore au pied de la montagne. Noire comme racine de fougère et ruisselante de loques d'argent, la grande roue tourne sous la

chute. Dans l'air humide nage une odeur de chiffons et de caveau qui semble l'évent d'un passé mort. Tout ici, les étendoirs au bois teint par l'âge, le cadran solaire du porche, les trous d'ombre des lucarnes grillées, les herbes aux disjoints des blocs effrités, ce vieux biais rustique, jusqu'au bruit des pilons pareil à un bruit de fléaux, tout surprend comme d'un temps déjà lointain. Ces jardins suspendus aussi parlent d'autrefois, qui s'étagent, égayés de fleurs de jalousie et de roses mousseuses :

Bon matin je me suis levé,
Dans mon jardin je suis allé,
Vive la feuille blanche !..

La maison Begon.

Il fit beau tout cet été de 1904. Jean tenait la promesse faite en wagon et m'emmenait dans ses sorties. Je me souviens d'une après-midi d'août. Je l'ai suivi jusqu'à la maison Begon, vieille bâtisse dont son grand-père défunt avait fait une papeterie. Mais carrée, toute de granit, c'est une papeterie bizarre. Elle passe pour avoir été un couvent. On conte même qu'elle a servi de cache à des prêtres, au temps de la grande révolution.

De fait, Jean me montre au-dessus de la porte les vestiges d'une fresque. A peine si l'on distingue encore les lignes : le visage jeune et pur d'un saint Jean, son bras, la croix de roseau où s'enroule une banderole, la tête d'un mouton, peut-être, sur fond

de grandes fleurs et de palmes en ramages. D'être si effacée, elle retient davantage, comme un livre dont la fin manque. Est-ce là, devant cette antique peinture probablement italienne, que lui vint au cœur le désir des musées de Rome et de Florence ?

Cette maison Begon, elle avait maint prestige. Les gens de l'endroit prétendent qu'un trésor y est enfoui. Celui-là le trouverait qui saurait lire l'inscription gravée en rouge au mitan de la façade :

A°D°G D°D°D
R R R

Mais voilà, qui pourrait y mordre !

A ces prestiges Jean aimait en ajouter d'autres. Il s'amusait à rappeler « li quens Begon », de la chanson de Roland, le maître des cuisines de « Karl, l'emperere magne ». Ou bien Antoinette Begon, la mère de Pascal, dont la famille était, ce dit-on, ambertoise. Plus tard nous découvrîmes que la femme de Maignet, le conventionnel ami de Couthon, était pareillement une Begon de Valeyre. Il est constant que Maignet le terroriste, dominé par sa femme, protégeait sous main les prêtres. Est-ce précisément la citoyenne Maignet qui avait aménagé quelque cache en ce logis ?

La tradition parle seulement de deux demoiselles Begon si pieuses, — dans les temps, dans les temps, vous savez ! — qu'elles allaient chaque matin entendre à Ambert la première messe. Or, il leur arriva, une fois, une bien étrange aventure dont on

fait encore mémoire. Par une nuit de grand'lune, elles s'éveillèrent dans leur chambre, comme la lumière entrait par les petits carreaux noirs, et à la voir si sereine, si brillante, elles crurent le soleil déjà levé. Les voilà, effarées à l'idée de manquer la messe, qui sortent du lit, s'habillent vivement, se mettent en route. Les esprits mal remis, elles font leur chemin à travers les champs et les friches d'alors, pourpensant toujours que c'est le soleil qui brille. Elles arrivaient en ville, quand aux remparts elles se trouvent soudain arrêtées par deux dames : « Mesdemoiselles, rangez-moi mon fichu ! » Elles, complaisamment, de s'approcher. Mais à peine avaient-elles touché les fichus du doigt, qu'elles s'aperçurent qu'ils n'étaient que toiles d'aragne et rien d'autre. Sur ce point l'angélus sonna au clocher de Saint-Jean, et ces fées s'évanouirent comme une fumée chassée par la bise.

On rapporte l'histoire dans le pays sans nulle intention de symbolisme. Pourtant, n'est-elle quasi prophétique ? Ainsi en advient à ceux qui prennent la lune magique, ce soleil des fées, pour le vrai soleil de Dieu : ils se laissent arrêter par les illusions du peuple de féerie, s'embrouillent aux toiles d'araignée de l'aube, qui ressemblent, givrées de rosée, à des arcs-en-ciel, et puis la fantasmagorie se dissipe au point du jour...

Tout est vieux et vert, ici, dans ces combes encaissées. Les noisetiers enracinés aux murettes

qui s'éboulent font ombre sur les touffes de buis des courtils. Par ces prés sombres à scabieuses et grosses ombellifères, le ruisseau et ses levées courent sous l'emmêlement des branchages. De sa berge filtre une eau de source qu'un chéneau de bois sur un pieu fourchu amène devant la maison. Là, elle tombe de haut sur le gravier en un filet brillant comme du verre au soleil. Autour, les rudes plantes sauvages qu'on voit dans les recoins derrière les fermes, des pièces de bois qui pourrissent parmi les bardanes, et des cuves de pierre rongée, abandonnées depuis longtemps...

Nous nous sommes coulés par une fenêtre basse qui a perdu ses barreaux de fer. Devant nous s'ouvrent des salles voûtées, aux murs mouillés, où le jour gris tombe en biais des lucarnes. Vaguement s'échafaude dans la pénombre l'antique attirail en bois brut des papetiers : entre ses madriers la vis énorme de la presse, le cabestan, les massives batteries de marteaux. Une décrépitude fait plus grand le silence dans cette fraîcheur de cave.

Nous gagnons une petite pièce où gisent en tas des bouquins probablement mis de côté par le grand-père pour sa bibliothèque. Car il avait une bibliothèque. Et comme il n'y laissait entrer âme qui vive, les gens de là-haut, qui ne pensaient pas grand'chose des livres et les confondaient volontiers tous avec les « Secrets du Petit-Albert », prêtaient à ce cabinet quelque chose de diabolique. Tant il y a toujours plaisir à s'émouvoir.

De pesantes Sommes, des Vies des Saints à gravures sur bois, des tomes en rouge et noir avec notes marginales... Le veau des reliures est humide sous les doigts et l'on respire une odeur de moisi à tourner ces pages. Quand on prête l'oreille, on entend le soleil bourdonner sur le pré au bruit continu de la fontaine.

Le vieux temps du grand-père.

Le grand-père parrain était devenu papetier après avoir étudié pour être prêtre. Un esprit curieux sans doute, et qui eut toute sa vie un goût pour la lecture. Peut-être en allait-il de lui comme d'un autre papetier de ce temps : celui-là, lorsqu'il partait pêcher la truite, dans les torrents de ces hautes vallées boisées, fourrait dans sa poche une chandelle et quelque livre. La pluie venait-elle à se lâcher, il s'asseyait sous un sapin, devant les roches et les arnicas, allumait son luminaire, et passait la nuitée en lecture. Mais aussi, quand les bergers voyaient ces gouttes de suif sur la mousse !... Le sabbat avait été tenu là, bien sûr.

On en cause encore, mystérieusement : « Il était obligé de monter deux fois l'an au Bois-Noir. Il le leur avait promis ». *Eux*, ce sont les francs-maçons, les sorciers, le diable, on ne sait pas. Ainsi naît la légende ; et si des comportements quelque peu singuliers lui donnent matière, elle ne fait que croître et embellir.

Le grand-père était considéré dans le pays. Les gens en parlaient avec respect, tentés de le trouver trop intelligent. Tout jeune il avait inventé et agencé de ses mains une machine à faire le papier, employant les bretelles triées dans les chiffons, faute de pouvoir acheter des courroies de cuir. L'aïeul, un vieux qui se méfiait des nouveautés et en voulait à son fils de n'avoir point pris la prêtrise, vint voir, ne sonna mot, mais pleura d'orgueil et laissa un billet bleu sur la table. Il avait, lui, trente mille francs en écus cachés dans le bas de son armoire.

La fabrique, modestement, prospéra. Dans le « moulin à papier » on menait une vie paisible comme une horloge. Les petites triaient la « pâte », coupant le chiffon par menus morceaux. La poussière montait en bouffées, si bien qu'elles ouvraient tout grand portes et fenêtres, jusqu'à ce que le père survenant se fâchât de les trouver dans le courant d'air. Mais on n'y gagnait point de mal. C'est un dicton de Valeyre que « la pâte est bénie ». Les bonnes gens vous diront qu'une fois, du temps des rois, d'un ballot de « petas » sortit un nuage qui mit la peste par tout le canton. Les prêtres durent venir d'Ambert et bénir en cérémonie les fabriques. La peste prit fin et depuis lors on peut tripoter le chiffon sans dommage.

Vie de grand travail et de grande frugalité. Pour recevoir honnêtement les commis-voyageurs, on achetait chaque semaine une miche à la ville. Car des voyageurs passaient, parfois ; — le père, lui,

faisait à pied ses tournées, partant visiter ses clients de Thiers ou de Saint-Etienne. Cette miche, donc, était le régal des petites à qui l'on partageait d'abord le croûton pour leur dimanche. Les jours qui suivaient, elles ouvraient de temps en temps le placard en cachette, afin de voir si le pain blanc ne diminuait pas trop. Le père y venait tailler une lichette à son quatre heures. Enfin, au bout de la semaine, elles avaient congé de tout finir. C'était dur, et très dur, mais si bon !

D'autres friandises, on n'en connaissait mie. Sinon la galette, ou « pompe maigre », qu'on cuisait lorsqu'on faisait une fournée, en même temps que les tourtes de pain de seigle. Et les petites ne buvaient que de l'eau fraîche ou de la boisson d'airelles, si peu accoutumées au vin qu'elles tremblaient de tout leur corps, ainsi qu'un jonc dans le ruisseau, quand par grand hasard il leur arrivait d'en boire une gorgée.

Comme on faisait accueil aux mendiants et que cela se dit entre roulants, on les voyait venir demander le coucher. Le père avait habitué ses filles à leur dresser un lit, un lit avec des draps, dans le foin. Voire à panser les plaies de leurs pieds d'après la méthode Raspail dont il faisait grand cas. Et jamais on n'eut à se plaindre de ces pauvres gueux : pas le moindre vol, ni même la moindre déplaisance, comme on dit chez nous.

Telle coulait la vie, voilà cinquante ans, dans la papeterie du Moulin-de-Valeyre. Jean a connu ces

jours par les récits de sa mère et les a presque vécus lui-même, passant une partie de son enfance chez le grand-père parrain au milieu des gens du village.

Ainsi l'amitié, le respect des pauvres, le sentiment de leur dignité, entrent dans la vie du cœur.

Ainsi l'on hérite le goût rustique des bêtes et des champs. Ceux-là auront toujours besoin des choses vertes, de la compagnie d'un chien et de ses bons yeux amitieux. Les bêtes, ce sont, comme tu le disais des livres, mais meilleurs encore que les livres, les compagnons de « ceux qui veulent être seuls sans être seuls ». Sans ces amis, l'amour de la campagne prendrait un accent plus âpre, plus contre le monde.

Bien sûr, ces goûts rustiques ne sont pas, même chez ces villageois de roman, un amour de la nature, à la Jean-Jacques. Ce contentement des belles journées, plutôt : le calme de l'après-midi au soleil qui couche les ombres bossues des pommiers sur les prés-vergers pleins de grillons. Et tel, là-haut, parlera quasiment avec lyrisme du joli mois de mai, lorsque le coucou chante au vert naissant des bois.

« Quand j'étais petite fille, on m'envoyait remplir la bouteille d'eau minérale à la source de Longechaux. Dès la pointe du jour, tant on se levait de bonne heure, chez nous, pour le travail, alors que tout est encore mouillé et que les oiseaux se réveillent. On entendait le grincement des charrues et les chansons des laboureurs, parce que tout le monde chantait en ce temps... Ha, Valeyre, jamais ça ne me passera !... »

Les papetiers.

L'âme s'endurcit quand les mains sont trop calleuses. Et là où le paysan demeure courbé sur la motte, il ne sait rien voir autour de soi. Mais Valeyre était un pays de papetiers, mi-paysans, mi-artisans ; gens à idées, moins frustes que les laboureurs, plus riches en souvenirs, en traditions, en « vieilles rubriques ». — Les vieilles rubriques, c'est le folklore, histoires et contes, dictons et proverbes. — Beaucoup d'originaux, de ceux qu'on appelle « foutrauds », chez nous, c'est-à-dire des têtes pleines de verve et d'inné. « Tout ce qu'il y a d'intelligent à Ambert vient de Valeyre. » Cela se dit ; parmi ceux qui en viennent, vous l'entendez bien.

De vrai, le propos et l'imaginative des gens y sont un tour qui leur est propre. Les choses même y sont particulières d'aspect. Ces papeteries d'abord, aux flancs des pentes. — Et, massives de base comme des tours, percées de rares jours, épaulées de contreforts, pour se couronner d'un étage de planches embrunies, ouvert à tout vent, — les étendoirs où le papier sèche sur des cordes, — symbolisent-elles pas l'esprit de leurs maîtres qui va de la lourdeur paysanne à une quasi extravagance ?

De l'ancienne prospérité, aussi, demeuraient dans les logis des traces qu'on n'eût point trouvées ailleurs : un meuble, un tableau, ou quelque curiosité plus inattendue : comme cet étui en demi-lune, — il avait dû renfermer un chapeau d'in-

croyable, — avec quoi jouaient un soir les gamins devant la croix de granit.

Quels particuliers que ces papetiers, fiers de leur état, aimant les frairies à l'auberge, et portés aux propos sentencieux ! Jean les a encore connus, ceux-là qu'on voyait trente ans auparavant, sous l'Empire, venir chaque dimanche à la ville en habit de serge jaune. Beaucoup avaient, comme on dit, des talents sur la clarinette. Ils les devaient à un des leurs, ex-musicien de régiment, glorieux d'avoir joué devant le roi à Saint-Cloud, — c'était pour lui « le dîner qu'il avait fait avec Louis-Philippe ». Et ces artistes rehaussaient de leur présence la procession de la Fête-Dieu qui est la grande fête d'Ambert ; les autres papetiers suivaient en chantant, revêtus d'une robe et d'un surplis de chantre loués à la sacristie.

Quelques-uns savaient des histoires de loups, de lutins qui leur étaient arrivées à eux-mêmes ; ou tout au moins à leur pauvre oncle. Un ancien, de quatre-vingt-dix ans d'âge, narra à Jean plus d'une fois le passage des Cosaques, — c'est-à-dire des Autrichiens, en 1814. Le bonhomme se souvenait d'être allé tout petit aux Entrées, là où le chemin de Lagat rejoint la route du Forez, pour les regarder défiler, descendant de Montbrison sur Ambert.

Les aspects des campagnes, des maisons, voire les visages, tout cela, les mœurs et conditions de vie, faisait encore sentir aux environs de 1892 ce qu'avait été la vieille France. La France des vieilles paroisses,

celle des paysans et des gens de métier, alors qu'on chantait et dansait à tout bout de champ et qu'il y avait plus d'amitié dans l'air. Oui, quelque chose de bon venant qui pour nous sera toujours du passé...

Le temps des bourrées, les soirs, sous l'ormeau du communal, au branle aigrelet d'une vielle. Il fait beau, c'est comme un charme d'honnêteté et de bonhomie sur le village. La besogne du jour est finie, le travail tranquille des fabriques au creux des vallons herbus. Par le sentier à mi-pente, une femme descend de la fontaine avec sa cruche verte. Les logis ont des faces de vieilles sous les toits déjetés que frôlent les branches. Dans l'auberge, pavoisée d'un genièvre, on voit luire derrière les vitres les tables de merisier rougi à l'eau de chaux. Des anciens, aux yeux matois, boivent le vin rose de la Limagne en échangeant les proverbes du cru. Et les grelots de la patache sonnent sur la route royale où le vent argente les peupliers.

Comme un soldat en semestre arrivant de Haguenau ou de Lille-en-Flandre, le compagnon qui revient de son tour de France, havresac au dos et bâton d'épine au poing, s'arrête au haut de la côte, là où est la croix rouge, pour regarder le pays, et son village, et sa maison. Le vent du soir apporte l'odeur de la soupe, cette fumée de genêts secs dans les grandes cheminées paysannes. Il reconnaît le bruit du ruisseau et celui des pilons en cadence:

Mais quand je fus sur la colline,
J'entendis les pilons marcher.
Vive la feuille blanche !..
Vive les garçons papetiers
Qui font leur tour de France !

L'enfance aux champs.

Il advint que Jean dut passer plusieurs mois à Valeyre, au moment de la maladie du père et de sa mort. Il avait huit ans, il alla à l'école. L'institutrice le présenta au certificat d'études, et, le plus jeune, il fut reçu le premier. On en fit bruit au pas des portes.

Qu'il y apprît le patois et les jeux des petits bergers, là était le bénéfice. Ce patois l'aida sans doute lorsqu'il étudia l'italien, la philologie romane. Mais le profit d'une enfance campagnarde dépasse ces maigres cas. S'il n'y avait de véritable culture que pour ceux-là qui ont vécu aux champs? La culture est-elle autre chose que l'éveil en nous du passé et son aboutissement suivant sa ligne? Eh bien, s'enfoncer dans les campagnes revient à descendre dans les âges. On y retrouve, comme en creusant un puits les couches géologiques, les esprits et sentiments de nos vieux pères, les idées de fond de la race. La campagne, c'est l'antiquité contemporaine.

Telle famille chrétienne à la vieille mode replacera à Domrémy, dans les entours de la Pucelle. Et même telle anecdote, — ce pastoureau qui, pour

avoir rêvé d'une femme à tête de chèvre, fait désormais du lieu où ce cauchemar lui est venu un lieu mauvais, — permettra parfois de mieux saisir les mythologies primitives.

L'étude des humanités devrait être articulée de façon à devenir vraiment une éducation des âmes. Mais, même alors, ces leçons, le petit garçon n'en tirera rien pour sa vie s'il ne les voit vivre devant soi, comme il le pourrait voir à la campagne.

Une enfance rustique comporte plus de bénéfices qu'on ne le pense. C'est aux champs que se pourrait le mieux tenter une éducation du goût, éducation très simple du sentiment et des sens, à laquelle on songe si peu. Des enfants sentiront fort bien devant un homme au travail que le geste le plus sûr se trouve par là-même être le plus beau. Ce faucheur, ce batteur en grange, est beau, qui mène sa besogne d'une cadence égale, point lassante. Une sympathie de leurs muscles le leur dira. La beauté, comme la fleur, comme le fruit, n'est point rare ni difficile, elle est naturelle. Elle est une réussite.

Surtout la poésie n'est que là, dans les visions du jeune âge. Rien ne remplace ces minutes éblouies. Si à dix ans on n'a pas connu la douceur aiguë d'une matinée couverte dans un verger de septembre ; si l'on ne sait pas quel rafraîchissement c'est d'avoir vu, assis près d'une fontaine sur l'herbe rase des sommets, la grande lune jaune se lever derrière les rochers des crêtes, on ne donnera jamais tout son sens à ce beau mot de poésie. Les frissons qui, sans

qu'on les comprenne, traversent parfois le cœur à la rencontre d'un vers, ne sont que le ressouvenir des émerveillements de l'enfance. Emerveillements sans clairvoyance et tels, cependant, qu'ils emportent toute l'âme.

Le château de Nouara et ses maîtres.

De ce pays de Livradois tu ne pratiquais guère que les chemins de Valeyre ; et de ce canton de Valeyre tu aimas surtout Nouara. Que la gorge des Caves est romantique au seuil de la montagne. Elle s'ouvre comme une entaille de bêche, entre les pentes où s'accrochent encore des ruines et des jardins abandonnés, fleuris de coquelourdes. Le prunier paysan et l'alisier montagnard penchent sur les gradins des roches lisses. Tandis qu'au bas le torrent, la neige neuve des eaux vives, dévale en usant le granit de son bouillon furieux.

C'est dans le creux de ces roches que se sont cachés longtemps les lutins et les fades. De tout le pays ils se réfugièrent là vers le temps qu'on commença de sonner l'angélus. Mais ces lutins gardaient le goût de s'amuser avec les hommes et de leur faire mille malices. Sur la mi-nuit, il leur arrivait d'arrêter le moulin. Le papetier, alors, se levait pour tout remettre en marche et eux réussissaient à accrocher le pan de sa chemise au clou de quelque pilon. Voilà le malheureux contraint de danser au train des marteaux jusqu'au chant du coq. Cent autres tours.

Aujourd'hui, dans ces vallées retirées, les moulins à papier ruinés ne mènent plus leur tapage, et sous le berceau de feuilles noires choit librement la gerbe des cascades.

Là est l'escalier de mousse et le noyer où sautent les écureuils. Là, la paix des vieux temps et ce charme inquiet de la sauvage verdure. Le vent souffle une faible odeur de résine et d'herbe ; un rosier fou monte jusqu'au galetas de planches brunes, et je ne sais quelle douceur, comme d'une vieille patrie retrouvée, sommeille, sommeille au pied des murailles où le frêne emmêlé à la ronce bouche les petites fenêtres d'autrefois. Celui qui vient, levant la tête, entend un chardonneret seul qui, dans un bruit d'ailes, plongeant courbe, traverse la salle sans toit pleine d'arbustes et de pierres. Puis son chant fait penser au silence, et l'on entend à nouveau cette perpétuelle rumeur des eaux courantes que l'oreille n'entendait plus.

En vérité les fées sont ici. Ce lieu enchante le songe comme un regard, comme des doigts nus tenus et serrés dans la paume. Vers 1840, un poète qui était le maître de Nouara et qui mourut jeune, chantait en vers descriptifs le rocher, le torrent et la douceur bucolique des pelouses sous les beaux ombrages. La cour formée par les papeteries qui croulent s'ouvrait alors par un porche, avec la statue en bois de la Bonne Vierge dans sa niche. Et il y avait encore au bas du jardin la chapelle où quelque trésor demeurait caché sous terre : « quatre

charges de mulet en or et argenterie », au dire des gens.

A cette époque vint s'installer à Nouara un parent du poète, le docteur G. Un fameux original. Ce fut lui qui, sur le rocher à demi vêtu de sombres plantes maléfiques, — ellébores, euphorbes, daphnés, — traça un jardin en terrasses et bâtit une maison crépie flanquée d'un étroit pavillon, le « château », que domine, plus haut, une tourelle.

Il fit là sa solitude et une fois entre ces murs n'en sortit jamais plus. Même il y avait marqué la place de sa tombe. Sa femme, demeurée à Ambert, y mourut et y fut enterrée sans qu'il rompît sa clôture. Sa sœur, qui habitait dans les papeteries, au pied de la butte, étant malade, il se la fit apporter sur un matelas plutôt que de quitter son hermitage, la traita, d'ailleurs, et la guérit, après Dieu. Nul ne saura ce qu'il avait dans la tête. Un original, certes, mais peut-être aussi — autre chose.

En tout cas un fameux original. Il s'était donné cette spécialité de protéger les reptiles. Maintes fois on l'a vu s'asseoir sur une roche, au soleil, pour siffler les lézards: ils arrivaient, grimpaient sur lui, lui caressaient les joues de leurs langues fourchues. Un jour, son jardinier ayant eu le malheur de tuer une vipère, il le chassa à grands coups de pied dans le fondement.

Comme bien vous pensez, on a brodé sur ses faits et gestes. C'est la tourelle où il y avait un squelette qu'on dit avoir été pleine d'os et de têtes de mort.

Ou bien telle guérison miraculeuse que les vieilles content comme s'ensuit :

« Alors il dit à cette pauvre femme : tu sais ce champ au coin du Pré-Minard où il y a toujours des crapauds? Tu iras ce soir, tu en assommeras trois et tu les pendras à ton plancher. Quand ils seront près de tomber en poussière, sans rien en dire à ta petite, fais-en une tisane et donne-la lui à boire... Cette femme le fit, de point en point, et sa pauvre fille, qui s'en allait des pâles couleurs, en fut guérie comme par miracle. »

Lors de l'enfance de Jean, le château était habité par un colonel du génie, ancien professeur à Polytechnique. Républicain et mal vu de Napoléon III, un moment délégué auprès de Garibaldi en 1870, il était venu prendre là sa retraite. Il lisait ou dessinait, et surtout soignait ses fleurs. Il avait vu nombre d'événements et de personnages, assisté aux insurrections de 1832, entre autres à l'affaire de la rue des Prouvaires ; connu les socialistes du temps et quelques-uns des romantiques, Hugo, Musset, Frédéric Soulié. Il contait d'amusantes anecdotes sur les incongruités de Balzac.

Certes il devait être curieux à entendre. Mais Jean n'était qu'un petit gars empêché à prendre des truites dans les « gourgs » ou à atteler son chien à quelque charreton. Peut-être, des soirs, suivit-il son grand-père avec qui le colonel aimait s'entretenir. Et peut-être alors, sans comprendre leur propos, se

sentait-il entrer dans un autre domaine. Comme si, chez ce vieillard à barbe blanche, on était dans un monde où les autres, ceux de la vie coutumière, ne pénétraient pas.

Un matin, le colonel fut trouvé mort. Les gamins du village s'abattirent sur sa demeure et profitèrent du désarroi pour piller ce qui leur tomba sous la main. On découvrit dans le grenier, — le père du colonel était horloger, — une caisse de verres de montre qui y passa toute. Jean eut pour sa part une paire d'éperons...

De quel attrait devait être ce château plein d'armes, de dessins, de curiosités ! Sur la butte aux larges rochers, où se cramponnent des touffes de chêne, entre les grands pins d'essence rare qui balancent aux remous du vent, la vieille maison fait clarté derrière les branchages. Le soir, elle resplendit de toutes ses vitres au flamboyant soleil, lorsqu'il est près d'entrer là-bas, de l'autre côté de la vallée, dans les brumes étirées sur les cimes forestières. Devant le haut perron à la rampe de fer rouillé, voici le bassin où l'eau sombrement limpide reflète la dérive des nuages, et les verdures amères, taciturnes, des buis, des lauriers et des houx. Sur les rhododendrons, les pins étendent leurs rames où des pommes, des pignoles, craquent à la chaleur. Voici les escaliers fendus, pleins de joubarbes, les basses retraites de lilas sur les terrasses, et le vieux banc d'où l'on voit la plaine ceinte au loin de monts du même bleu fumeux que le ciel de la canicule. En ces

recoins brûlants de lumière, un lézard se réveille et file sur la roche, et la tourelle est plus haut, joignant le chemin qui s'en va dans la montagne...

Valeyre ! Nouara ! Il fallait bien en parler longuement. Ce qu'a écrit Jean, et mieux, ses esprits et ses sentiments, en procèdent tout entiers. Avant tout son fonds paysan, et ce qui était sans doute son trait même, ce bizarre lyrisme campagnard jailli en source de la nappe populaire. Pareil à ces émigrants de chez nous qui ne vont gagner de l'argent dans les villes que pour revenir au coin de terre qui fait leur vie, tu fis servir surtout tes acquisitions, — les études que tu poussas, les idées que tu formas, — à te mieux saisir de ce trésor de ton enfance.

II

Le voyage en Corse.

Jean Angeli est né à Ambert le 3 janvier 1886. Dans la caserne de la gendarmerie à pied, entre la cure et le petit pont du ruisseau. Son père, brigadier, était un Corse blond à l'air doux, décoré de la médaille militaire et de la croix de Mentana. Il y avait des officiers et des marins dans la famille. Mais Verdèze, où se trouvait la maison natale, a quelque renom d'être un pays de mystificateurs, de plaisants, de taupiers. Du moins des Corses le dirent-ils à Jean qui retrouvait en lui ces humeurs.

Le père tomba malade et mourut alors que ses deux petits garçons avaient seulement cinq et neuf ans. Jean était l'aîné. En robe encore, — et cependant il en parla longtemps, — il avait fait avec les siens le voyage de Corse. Dans toute belle vie ne devrait-il pas y avoir une île? Et c'était bien d'être allé là-bas tout enfant, alors que les images se peignent au fond de la mémoire, y laissant pour plus tard on ne sait quel bleu de perspective.

Verdèze ressemblait à Valeyre-de-haut : des maisons carrées, blanches au soleil sur une côte chaude où des femmes gardaient leurs chèvres. On fut accueilli à merveille par la famille. Le grand-père rapporta un cédrat à son ami le colonel...

Tu devais retrouver, sans en penser parfois trop de bien, des Corses à la caserne et à l'Université. Mais à la guerre cette race t'alla, nerveuse et libre, passionnée et opiniâtre, — car ceux-là dans une affaire ne s'avouent jamais vaincus. Tu écrivais de la tranchée : « J'ai de bons camarades corses. » Et celui qui seul t'a vu mourir est un Corse, ton ami des dernières semaines...

La sœur Vincent.

Jean apprit à lire chez la sœur S. Vincent, qu'on appelait communément la sœur Vincent. Les sœurs blanches, les Dominicaines, ont leur couvent sur la place de N.-D. de Layre. Si ce terre-plein de gazon qui domine la route peut porter le nom de place.

Le couvent, sa chapelle, et de pauvres auberges, boulangeries ou logis l'entourent. Aussi la prison, une prison gaie comme une métairie dans un parc, aux volets verts derrière les tournesols du jardin. Puis le collège avec Blaise Pascal sur son portail et de vieux acacias débordant le mur ruineux de sa terrasse. Des poules cherchent leur vie au talus d'orties et de violettes. Les pots que le potier vient de tourner sèchent à l'ombre sur des planches devant sa maison. L'eau flue d'une fontaine de pierre que surmonte une croix. Sauf aux heures de sortie des classes, tout est désert, tout est silence.

En somme nous n'aurions jamais eu besoin d'en sortir, de cette place, et notre vie, tour à tour si nous avions voulu savante, humble, criminelle, mystique, pouvait accomplir là tout son périple.

Les sœurs blanches, donc, avaient une classe enfantine que régentait la sœur Vincent. C'est là que la plupart des petits bourgeois allaient apprendre leur croix de par Dieu. La sœur avait grande réputation, car elle menait son peuple à la baguette et en obtenait merveille. On citait tel de ses élèves qui à quatre ans suivait la messe dans un livre ! Et elle se vantait que les siens « n'en craignaient point pour les participes ». Quand un de ses garçons la quittait à sept ans, l'âge de raison, elle aimait pouvoir dire : « Il connaît ses participes et je lui ai fait passer la grosse arithmétique. » Chez elle, les mathématiques se divisaient en petite et grosse arithmétique, celle-ci étant le Leyssenne, « cours moyen ».

Au bout du compte, elle s'entendait à enfoncer le rudiment dans les têtes les plus obtuses. C'est, et voilà tout le secret, qu'elle enseignait hardiment et comme ayant autorité. Trapue, moustachue, avec une voix de buffle et des besicles ronds, elle faisait penser à la fois aux duègnes et aux maritornes des gravures romantiques en quelque Don Quichotte. Qui eut bien osé la contredire quand elle notifiait qu'il y a trois sortes d'i : l'i ordinaire, l'i grec, c'est-à-dire l'i des Grecs, et l'i zède, c'est-à-dire l'i des Zèdes, un ancien peuple barbare de l'Afrique du Nord? Dans l'abécédaire, elle exigeait qu'on prononçât s'kako. — « Mais, sœur, mon papa m'a dit qu'il fallait dire schako ! — Ton père viendra m'apprendre à lire, peut-être ! »

Un vrai dragon. « Cette eau-de-vie va me manger ma viande ! » déclarait-elle d'un air terrible un jour que s'étant blessée, elle trempait pour le cicatriser son pouce dans du cognac. Ainsi qu'un pédagogue du temps de Gargantua, elle s'entendait à secouer les pauvres caboches et à tirer les oreilles jusqu'à les décoller si besoin était. Il le faut, devait-elle croire, pour que les idées se tassent et s'ordonnent dans des têtes auvergnates. Gare surtout aux sujets notés comme pouvant lui faire honneur.

Vieux collège.

Le collège communal dépassait en pittoresque la classe de la sœur blanche. Tout y était d'un délabre-

ment incroyable : les classes, pareilles à des loges à porcs, l'étude, où le plancher pourri cédait, comblé par des amoncellements de boules de papier où venaient fourrager les rats ; la chapelle, avec ses amas de sciure et ses haltères, qui tenait lieu de salle de gymnastique... Des trous dans les murs mêmes, de pauvres murs de pisé égratignés d'inscriptions telles que : Vive l'Anarchie ! Vive la 3e classique ! — suivaient les noms, — Vive la France et la Russie ! Quant aux portes, elles ne connaissaient plus ni poignées ni serrures. Pour les clore, quand il faisait trop froid, on pliait une copie en seize, on l'appliquait au chambranle, et on calait, d'un bon coup d'épaule. Les pupitres, semblables à nos cervelles où traînaient quelques notions desséchées, ne renfermaient que croûtes durcies et épluchures de marrons. Les tables, d'ailleurs, taillad ées, entaillées, percées, étaient si disloquées que l'hiver, parfois, on les achevait, le bois manquant toujours dans le poêle.

Les classes de 7e et 8e se faisaient dans la grande étude. Les fenêtres ouvraient au ras d'une prairie ombragée de sycomores, où, modeste illustration des églogues virgiliennes, la chèvre du principal paissait à l'attache. Tout au bout, des ifs, des thuyas, des lilas, composaient quelques bosquets où des bergers auraient pu s'asseoir pour rivaliser en chantant sur leurs pipeaux la belle Amaryllis. Derrière, on voyait des toits de métairies dans les arbres, puis la montagne rocheuse et bleuâtre où glissaient des

vapeurs. En octobre, mêlée à des sons de cloches lointaines, l'odeur du brouillard entrait par les croisées disjointes, pareille à celle de nos manuels neufs encore moites.

En 6e on commençait le latin. Nous avions pour professeur M. Roux qui, l'habitant de longtemps, connaissait tous les types de notre petite ville. Il en profitait pour commenter les textes à l'aide d'anecdotes et d'exemples tirés des mœurs locales. Cela mordait sur de jeunes cervelles. En sortant de classe nous pouvions rencontrer Caton l'Ancien, bon ménager, dur à ses serviteurs et usant des choux comme remèdes en toutes les maladies. Ou même Archimède sous les traits du Louis de la Ribeyre, qui par un système de madriers placés en leviers, soulevait le toit d'une grange, au Cheix, et changeait la maîtresse poutre sans déranger une tuile ; et qui, un autre jour, pour la garder de crouler, avait cerclé comme un tonneau la tour du Lac.

Puis nous eûmes M. le Principal. Cet excellent homme, toujours allègre, nous faisait, l'été, la classe en bras de chemise, auréolé d'un chapeau de planteur. Tout était ouvert sur la terrasse feuillue du jardin. Sa chienne de chasse se couchait au pied de la chaire ; des bourdons entraient en ronflant, se heurtaient au mur comme des balles. Et le « patron » jouant, pour nous accompagner, du tambour sur son pupitre, nous clamions en rythme les temps du verbe λυω. Cependant on parvenait à l'embarquer en quelque histoire, à lui faire conter ses aventures

d'enfant, et comment, dans une voiture à âne, il avait été cerné et fait prisonnier par deux colonnes prussiennes. Ou bien on lui demandait des pronostics sur la guerre du Transvaal. Ou bien, au milieu d'une explication d'Horace, c'était madame la principale venant le quérir pour mettre le pot au feu. Car lui seul pouvait installer la grosse marmite sur le fourneau démantibulé. « Je reviens à la minute. Soyez calmes et inodores ! »

Les grands avaient ce privilège d'aider quand on tuait un cochon. Ils s'en donnaient d'autres, d'ailleurs, qui nous faisait les envier. Comme de ne plus venir en étude, voire en classe, lorsqu'approchaient les examens. Pour les mieux préparer, ils allaient s'étendre loin de tout bruit sous les sycomores ; et là, vautrés dans l'herbe, faisaient des manilles en buvant du vin blanc.

Un certain laisser-aller, donc, et des études plutôt flottantes. Je suppose que nous n'étions pas excessivement forts en thème latin. Du grec, mieux vaut ne point parler. Mais une sorte de bonhomie et de poésie, une vie qui restait mêlée à celle de la petite ville.

Faute de pouvoir habiter à Valeyre, Jean, sa mère et son frère habitent aux Allées une promenade toujours déserte, plantée de tilleuls, que commande un obélisque de granit. Les devoirs expédiés, on y descend jouer ; c'est presque la campagne. Quand on peut, on gagne les champs, et les enfants du quartier de N.-D. de Layre font en bande la petite guerre

vers le Pont-Ponchon. Cependant, parties sur le mail ou courreries dans les prés du ruisseau, tu étais sans doute moins joueur que regardeur, déjà...

Les autres.

Jean est allé concourir à Clermont « pour la bourse ». Il a été admis. Mais la bourse, il ne l'aura jamais. Le député se soucie peu de la faire avoir à ce gamin dont la mère n'a pas même à sa disposition un bulletin de vote.

Et ce sont les visites au puissant qui pose son cigare au bord de la table et vous écoute d'un air d'éconduite. On ne demande que son droit, et lui n'aurait qu'un mot à dire. Mais ce mot, il le dira en faveur d'un fort électeur, et la bourse ira au fils de ce compère. Les passe-droit, l'amertume. Connaître qu'on vous berne ou même se voir rembarrée de grossière façon. L'injustice longuement remâchée. La mère peut bien s'angoisser pour l'avenir de son enfant ; elle peut bien se sentir, autant qu'au retour de l'enterrement, seule et sans courage : ce gros homme pense avec son siècle qu'avant tout les affaires sont les affaires.

Un enfant sensible et secret devine ces drames. Il voit sa mère tenter une fois de plus les démarches qui coûtent tant, ou, déjà fièrement résignée, ne demander plus rien et se tourmenter davantage. Puis arrivent les ennuis d'affaires, les partages, les règlements de succession. Il réalise là aussi la comé-

die qui se joue : cette lutte contre les gens de loi, les gens nantis de celle qui demeure dépourvue. Oui, l'histoire est de tous les jours et de partout ; mais pour ceux-là qui la vécurent?

L'enfant n'y peut rien. Seulement la rancœur entre en lui pour toujours. Toujours il gardera de la défiance envers le bourgeois endurci par l'argent, le riche « qui nie Dieu dans son cœur et tient tout le chemin ».

Si l'on savait de qui prendre conseil... Mais on en vient à douter de tous. Ces conseilleurs, les plus honnêtes, même, n'ont-ils pas leur idée de derrière la tête? S'ils poussent à envoyer l'enfant dans un collège libre, n'est-ce pas avec l'espoir que les maîtres pourront en faire un prêtre, là-bas? Et si ces maîtres, le trouvant faible, lui font redoubler une classe, n'est-ce pas calculé pour que, les autres carrières bouchées, le bachelier de dix-huit ans n'ait plus devant soi que la prêtrise?

« La méfiance est la sagesse du pauvre. » Là est le plus grand danger pour une âme fine, qui a besoin de l'amitié de tout ce qui l'entoure. Désormais cette âme se satisfera d'amertume et d'orgueil. L'enfant ne peut rien. Que si. Il peut contredire, d'un mot, d'une attitude. Il sera heureux de blesser en prenant le contrepied de ce que les autres lui enseignent. Car à cet âge, et peut-être à tout âge, ce sont les personnes qu'on contredit dans les idées.

Et surtout il peut mépriser. Le mépris, au moins, permet de s'assurer sur soi. C'est presque le senti-

ment d'une force. Sans lui, ces souffrances misérables... Les humiliations, le doute, son propre enfantillage que l'on sent trop...

Courpière.

Tu ne gardais pas mauvais souvenir des années passées dans l'institution voisine de Courpière. Tu reconnaissais que dans ce collège ecclésiastique on savait intéresser et former les esprits. Nous, nous avions quelque dédain pour les élèves de Courpière à cause qu'ils ne se tiraient pas aussi bien que nous de la discussion des trinomes. Ils faisaient des vers latins, ce qui nous paraissait à vrai dire fort distingué ; mais dans les compagnies nos connaissances mathématiques devaient nous poser davantage. Avoir sur soi des carnets de formules et pouvoir citer négligemment, devant des adolescentes, celles qui donnent les lignes trigonométriques en fonction de $\mathrm{tg}\,\frac{a}{2}$ ...

A la campagne, un jour, dans une vieille cure, un jeune vicaire me parle de Jean. « Je ne l'ai pas beaucoup connu, j'étais dans une classe autre que la sienne, mais je me souviens bien de lui. Il était sage, flegmatique, et toujours premier. Je me rappelle comme je fus surpris, un soir, en étude, d'entendre le directeur lui dire, et d'un ton très colère : « Vous êtes un jeune homme sans foi ! Vous ferez une forte tête. » Par la suite, moi, je le regardais d'un œil effrayé et je demeurais étonné de le voir constamment si sage, ce jeune homme sans foi ! »

Peut-être Jean s'était-il permis quelque trait de mystification, comme il le fit à l'infirmerie. La sœur leur disait le soir la prière, et eux, docilement, de donner les réponses. Mais aux litanies Jean ajoutait un peu :

Saint-Evremond, priez pour nous,
Sainte-Beuve, priez pour nous,
Saint-Marc-Girardin, priez pour nous,

et tous les saints de même farine récoltés dans sa littérature. La bonne sœur en était d'ailleurs fort édifiée. Au vrai, l'impiété n'y avait guère de part.

Puis Jean s'en revint à notre collège. Environ ce temps, nous commençâmes de découvrir les poètes. La littérature, pour nous, restait chose qui s'apprenait dans un manuel, tout de même que la chimie ou la géologie. Les romantiques nous paraissaient moins ennuyeux que les classiques, comme les chemins creux que la grand'route. Un point, c'était tout. Nous, ici ; car pour Jean il savait déjà goûter la saveur des mots, la cadence et la couleur des phrases.

Le même livre nous fit connaître les modernes : « l'Art au point de vue sociologique » de Guyau, qui nous plut uniquement par ses citations de Verlaine et de Baudelaire. Notre professeur de philosophie était jeune ; il pratiquait le sous-préfet, qui, lui-même gamin et dilettante, se gaussait des Ambertois et s'amusait, comme s'il eut composé un roman,

à mettre la ville sens dessus dessous, au temps du Petit Père Combes.

Ce professeur nous avait conseillé la lecture des « Annales politiques et littéraires », en nous faisant remarquer, — car les passions bouillonnaient pour le bien de la cité, — qu'elles étaient fort peu politiques. Nous les prenions donc comme littéraires. Les articles faits pour plaire à Jean étaient ceux où l'on discutait, en la moquant, la nouvelle poésie. Il riait, mais admirait. Ces décadents, leurs audaces excitaient l'esprit, au moins. Il y avait là des voies ouvertes.

Et s'apercevant que les jeunes bafouaient la poétique de la stricte observance, il se sentait pris de doute devant les porte-lyre trop sages :

Evohé ! Evohé ! Bacchus et bacchanales !
Plaise mon rythme ou non aux lecteurs des *Annales*...

Septembre en Livradois.

C'est septembre en 1904. Dernières vraies vacances, les classes finies. Ce que l'on considère avec encore le « vert regard d'enfance », comme tu disais, prend déjà une autre figure. Un sentiment délicat fait la vie plus fine. De même que quand le vent se met au beau, le pays devient mystérieusement bleu, ses monts aux vieilles métairies reculant sous une brume ténue.

Jean m'emmène à travers friches et pacages. Il ne parle pas beaucoup ; les yeux au loin, entre ciel

et terre, il fume à petites lampées sa cigarette. On s'arrête au haut de quelque prairie sous un noyer dont le feuillage jaunissant est comme d'ambre vert. Des champignons pareils à des œufs s'essaiment sur le pelage ras de la colline. Le silence, une divine mélancolie, l'odeur des feux de broussailles et celle des éteules où l'arôme de la paille se mêle à l'âcre senteur des fleurettes jaunes, passent sur la campagne dans ce calme sans limites.

Thunes, le chien de berger gris, zébré de noir, patrouille de ça de là. Il peut si peu se passer de Valeyre qu'il quitte chaque jour le logis pour aller là-haut faire sa ronde. Les paysans qui le voient trotter sur la route, régulier comme le facteur, cherchent à l'attirer dans leurs granges pour avoir des chiens de sa race. Car il a son renom d'avoir été habile à garder le bétail, et de plus cet ergot à mi-jambe fait, dit-on, qu'il ne saurait devenir enragé.

Jean, par romantisme, assure qu'il descend de quelque chien d'Orient ramené par les croisés qui bâtirent les papeteries. D'où son nom. Effilé, sec, nerveux, avec sa robe d'hyène et ses yeux bruns d'émir, son air de réserve, de fatalisme et de malice, a-t-il pas l'allure d'un roi de Thunes, mi-égyptien, mi-compaing de Villon?

Sur ces mamelons, quelques pins, pesants en l'air, espacent leurs noueuses colonnes roses. Le soleil chauffe faiblement les cosses noires des genêts qui éclatent et se roulent en vrille. Un souffle de vent glisse au ras de l'herbe courte. Puis à nouveau cette

douceur qui oblige de se taire. Comme le soir sent déjà ce repos de l'arrière-saison... Des moutons, du même bis que la mie et du même brun que la croûte des tourtes campagnardes, broutent en tas sur quelque retrouble :

Mais je les aime mieux parias de l'automne,
Tondant sans trêve et progressant d'un pas têtu
Où la vache et la faux maintes fois ont mordu :
Leur théorie ajoute au charme monotone.

Le berger soucieux des frimas qu'il pressent
Les pousse chaque jour plus loin dans les jachères ;
La bruine déjà pointille les fougères,
Et le chien mord dans leur toison s'épaississant.

Errons jusqu'au soir par la campagne. Grimpons cette pente écorchée où le serpolet fleurit sous les genévriers pointus, — quand on était au collège elle faisait penser à l'île de Monte-Christo, à la Corse. Tout cela demain ne sera plus nôtre. Aussi Jean ne s'en éloigne guère. Son vrai pays n'est que là, de la Vernadelle aux bois de Combris, des roches de Goure à la chapelle de Saint-Martin. Il n'est pas étendu, ce canton ; mais il demeure varié comme un parc et je le comparerai à ces livres qu'on ne lit jamais d'une seule fois.

Par un chemin qui ressemble au chemin du Paradis dans les images, nous montons à cette pointe de rocher qu'on appelle les Trupies. De là on peut entendre les cloches de sept paroisses. Le vent rose de six heures fait trembler par la friche les tiges des graminées et les campanules. Thunes s'est cou-

ché, le museau sur les pattes ; mais par instant il dresse l'oreille, entendant sans doute quelqu'un de ces blaireaux que le carrier sait prendre au piège. Bonté du soir, devant l'immense horizon... Les yeux bons et les mains douces on regarde aux confins ces montagnes ensoleillées, vertes et bleues, admirables d'éloignement et de finesse.

Collines de ces automnes à Valeyre, peut-être qu'on pense encore à vous dans le jardin de Dieu même. Ou plutôt, comme les poètes le croient, c'est là seulement qu'on vous possède dans votre vérité.

Le couvent fermé.

En ce même temps notre ville était tout en rumeur. Les Ursulines du « couvent fermé » devaient être expulsées et ce n'était plus que manifestations.

La politique d'alors consistait à houspiller les catholiques pour amuser les socialistes dont la bourgeoisie radicale avait au fond une peur terrible. De la France et de son avenir, on n'avait guère le loisir de s'occuper. Les partis marquaient des points. Les radicaux sauvaient le pays en chassant quelques milliers de congréganistes; et les bien-pensants espéraient le sauver en couvrant de fruits pourris les fonctionnaires du Bloc.

Observant autour de toi avec quelque malice, tu voyais pourquoi telle virago se proclamait blocarde, ou pourquoi tel ivrogne bien pensant poussait ses

turlupinades jusqu'à se faire boucler dans le violon municipal. Mais ton air de détachement ironique ne laissait pas de nous surprendre.

Il fallait cependant être fort dépourvu de judiciaire et d'ironie pour ne pas sourire de la façon dont les gazettes locales présentaient les choses. On avait fini par nous envoyer un bataillon de ligne et force escouades de gendarmerie, tant à pied qu'à cheval. Car le bruit courait à Clermont qu'il se passait chez nous de rudes choses : la population soulevée, les montagnards descendus en masse avec leurs fourches montant la garde autour du couvent... Au vrai tout se bornait à des cris de : Conspuez ! que certains, peu familiarisés avec le mot, prononçaient : Constipez ! Le bataillon, donc, entra en ville entre deux haies de curieux. Les tambours ne battaient pas la marche et les mèches n'étaient pas allumées. Entrée sans musique, sans lyrisme. Un vieux farceur, vieux licheur, ayant pris la tête de la colonne, agitait un drapeau tricolore aux cris de : Vive la liberté ! Vivent les sœurs ! — Et le lendemain le journal de dire : « Mais on est patriote à Ambert. Spontanément des drapeaux paraissent aux fenêtres... » Tout cela n'était pas bien sérieux, de sorte même que c'était un peu triste.

Dans la nuit, une foule se rassembla chez les Ursulines. Des retardataires rejoignirent en sautant le mur de l'enclos, — quel plaisir de pénétrer ainsi dans le « couvent fermé ». Les jeunes, paraît-il, passèrent cette nuit à tout explorer, des celliers aux gre-

niers, et à croquer les prunes vertes du verger en buvant ce qu'il pouvait y avoir de vin vieux dans les caves. Cependant que les pauvres sœurs, — certaines, cloîtrées depuis quarante ans, n'avaient jamais vu de près un train, ni une bicyclette, — se prenaient à pleurer à l'idée de quitter ainsi leur vie pour l'inconnu.

Triste temps tout aux chamailleries, aux rancunes, à la sottise. On aurait besoin d'amitié, comme un arbre à fruits de soleil, et plus encore qu'auparavant ce ne sont que regards mauvais dans la petite ville.

La Platelle.

Un matin de cet été-là, nous étions là-haut, au Bois-Bernard, tandis qu'on manifestait dans la rue du couvent.

Nous sommes sortis dès l'aube, quand la rosée roule encore sur les toiles d'araignée au bord des sentes. Le chemin rouge grimpe en escalier de rochers dans le taillis d'où les oiseaux partent. Déjà le soleil tire des fougères ce parfum chaud qui sent la montagne et les vacances. D'ici l'on a la vallée sous les pieds, étalée avec ses cultures, comme un jeu de cartes sur une table d'auberge.

La Platelle, le pic pierreux qui domine le pays des papetiers, change de bosse à mesure que nous montons. Que les framboises sont bonnes, le long du sentier raviné et pailleté de mica. Au-dessus des quartiers de quartz chauffés, une limpidité subtile s'élève

en tremblant, et des sauterelles annelées, vertes et noires, se détendent soudain. A main droite une bergère chante, quillée sur un rocher, tandis que ses vaches paissent dispersées par la pente entre deux bouquets de hêtres ronds. L'Auvergne s'éveille autour de nous, jeune, heureuse; une cloche sonne; les feuillages des alisiers frissonnent sur les routes montagnardes menant vers les bourgs de pierre neuve qui étincellent au soleil. Et la vivace pureté du vent court sur ce monde où les longs monts bleus s'étagent, un monde sans chagrin, aujourd'hui. Il faut se hisser à travers ces roches grises semblables à d'énormes cailloux de ruisseau en éboulis dans l'airelle. Derrière le pic il faut descendre et remonter cette bruyère où les abeilles bourdonnent. Un rendez-vous de chasse à tourelle dort à la lisière entre ses sorbiers chargés de grappes. Le déroulement des montagnes s'est élargi encore. Par delà ces rubans de pentes à la fois embués de bleu et si fins avec leurs clos, leurs fermes, leurs bois, leurs villages, les Dômes maintenant se lèvent au fond de l'horizon, et les monts Dore, et ceux du Cantal. C'est l'Auvergne, l'Auvergne !

Tout en aimant en sa femme la compagne des longs jours, un homme peut bien se souvenir surtout de la minute où, amoureuse, elle lui apparut transfigurée.

Je l'ai revue, la montagne, durant la guerre, par un semblable matin de soleil et de vent. Comme alors, avant d'entrer dans la forêt sous le baume

froid des sapins, je me suis arrêté près du pavillon. Les oiseaux des contes chantent dans la verdeur des rames résineuses, et malgré tout c'est la paix, la paix des retraites de mousse, des profondeurs en dédale où quelque digitale pourprée plante là-bas sa hampe. Un massif de sureaux rouges autour d'une source, ou bien, au milieu d'un rond-point, beau comme un arbre sacré, un fayard dont les ramures balayent le sol... Forêt du vieux Merlin et des enchantements druidiques !

D'une clairière de bruyère, rose et sèche au soleil, la vue soudain s'ouvre par-dessus les aigrettes inégales des sapins descendant vers la ravine. On côtoie un grand val perdu dans l'argent des rayons obliques, où, sur l'autre pente de forêt en toison se découpent des pelouses que gardent les cabanes à capuchon de chaume. Et voici qu'on retrouve sous le ciel couleur d'aimez-moi, les horizons des monts couleur de pervenche. La lumière a quelque chose de jeune, de frais à l'œil, et quel silence de bonheur sur ces étendues...

Mais ce jour de 1915 le cœur ne savait plus s'y donner. C'est presque un soulagement d'entendre, au sortir du bois, les feux de salve. On fait des tirs au camp de la Fayolle. Les jeunes de la classe 16, en treillis, s'exercent sur le plateau. L'une après l'une, les silhouettes de planches s'abattent. Le triple appel du clairon, comme une caille, tandis que les femmes des burons, coiffées de chapeaux de bergère, montent vers les soldats en traînant des cruches

de fer pleines de lait. Allongé, le menton sur les mains, dans les gentianes bleues, un petit pâtre regarde les manœuvres. Tout d'un coup il se redresse sur les coudes pour nous crier en patois avec des yeux qui brillent : « Voyez! voyez, ils y vont à la baïonnette ! »

Montagnards, chasseurs de l'Hartmanns et de l'Hilsenfirst ! Fantassins du 92e, du 105e, du 139e, soldats aussi vaillants et solides qu'on en vît jamais !

Hier à Hébuterne, sous le béret bleu-noir des troupes alpines, ainsi que le faisaient là par jeu ces recrues, Jean avait couru, puis, « en rigolant », sauté, lui premier dans la tranchée allemande. Et quelques heures après il était tombé, face aux autres qui contre-attaquaient.

Tous ces morts, ceux de la campagne et ceux de la ville, ne se trouvèrent-ils point pareils? Dépouillés, les cœurs se rejoignaient dans l'heure terrible. C'était chez tous le même tremblement, le même élan.

Je me souviendrai de ce matin où je montais vers les crêtes avec lui silencieux. Il regardait et j'apprenais à voir.

La forêt est si fraîche au parfum de la résine qu'avant d'entrer sous le couvert il nous faut nous asseoir là où le soleil tombe à travers ces bras pattus des sapins mangés de lichens. Nous avons chaud, nous avons soif. Une femme nous a enseigné où trouver la fontaine et nous finissons par la décou-

vrir en un fouillis de hautes plantes. Des chemins creux rabotés par les chars, entre les racines et les pans de mousse, s'enfoncent vers la pénombre verte de la futaie. Peut-être Geneviève de Brabant s'y cache-t-elle avec sa biche, et les chevaliers des légendes celtiques, et les brigands des complaintes. Si l'on savait se servir de ses yeux, pourquoi ne verrait-on pas ses songes?

Le songe.

C'est ici que Jean le fantasmagorique conduira par une étrange nuit de fête un petit pâtre et Chabrier, le compositeur. L'Ambertois Emmanuel Chabrier dont on vient d'inaugurer le buste. Partis en aéroplane avec la chèvre qu'on voit sculptée sur le monument, ils se sont posés aux abords du Bois-Bernard. Le musicien a d'abord erré sous les arbres, dans l'odeur feutrée des mousses, et, un moment, il s'est trouvé perdu.

« Derrière lui le vent coulait avec un bruissement « continu entre les pins serrés, comme l'eau par les « fissures d'une vanne. Tout à coup, il aperçut la « plaine noyée de vapeurs, loin, là-bas, dans sa ser- « tissure de monts noirs, comme un lac de légende.

« Il longea la forêt, sur la droite, et à un détour « une saute de bise lui apporta les notes grêles d'un « instrument. A travers les genêts géants, les fou- « gères arborescentes, il pressa le pas dans cette « direction. »

Et près du rendez-vous de chasse, Chabrier retrouve le pastoureau qui, « jambes croisées, s'ap- « pliquant des doigts, joue la *Marseillaise* sur une « méchante flûte, cependant que la chèvre gambade « en cadence. »

« — Dis voir que tu avais peur, là, tout seul? Eh « bien ! quand on joue la *Marseillaise*, on n'a plus « peur, n'est-ce pas?

« — Oh ! non.

« — Tu le sais, ce que c'est que la *Marseillaise?*.. « Comment dis-tu?.. Oh ! très bien : l'hymne des « Français. Qui est-ce qui l'a composé, qui l'a fait, « cet air?

« Jeantou rit...

« — C'est vous, tiens... Même qu'on l'a joué ce « matin devant votre statue.

« Alors en face de tant de candeur Chabrier est « ému. Il n'ose le détromper. On le voit qui réflé- « chit, et soudain grave :

« — Eh bien ! oui, c'est moi... C'est moi... Et « les paroles, tu les connais?

Allons, enfants-de-la-patri-i-e
Le jour de gloire est arrivé...

« Il les a chantées, pétrissant des mains un cla- « vier imaginaire. Qu'est-ce que ça signifie : les « enfants de la patrie? Tu vas à l'école, je crois?

« — Oui, à Valeyre, chez la maîtresse.

« — Tu lui réponds quand elle t'interroge. Pas « toujours? Cette fois tâche de répondre. Qu'est-ce

« que c'est : les enfants de la patrie? Les enfants « d'abord? Ne ris pas. Je suis la maîtresse.

« — C'est quand on est petit.

« — Oui. Et quand on est grand aussi, va... Et « la patrie?

« — La France est notre patrie...

« — Et la gloire?.. Ah !.. la gloire !.. redit plus « bas la grosse voix.

« Sur le front massif un souffle de rêve a passé « qui se propage par les frondaisons nocturnes, « court le long de la forêt, va raviver là-bas un coin « du ciel, du côté que s'en vient l'aurore.

« — Ah ! la gloire !.. répète le geste lourd des « mains... »

Ces pages, « En Rêve » sont les dernières que tu aies, je crois, publiées. Ne pressentais-tu pas? Et, voyant venir ton destin, tu renonçais à cette gloire que tu pouvais attendre des lettres. C'est en « enfant de la patrie » que tu l'as connue, plus haute.

...Avant de redescendre, arrêtons-nous sur la lande devant ces houles de montagnes pâlies et dénouées vers le nord, sous ce gris de soie qui n'est qu'une couleur, pas même une brume, aux lointains du ciel. Par delà on devine le vaste monde où aller demain faire sa vie. Car demain il faudra partir. Le vent roule sur la bruyère. Un moment encore regardons l'été, le matin, ces contrées bleues et leur bonheur, avant de redescendre, une ramille aux dents, vers l'universelle vallée.

III

Rome.

Jean a décidé de s'en aller en Italie. Il y apprendra la langue et commencera d'y préparer peut-être des examens universitaires. Surtout il verra les musées et ce pays. « Ah ! che bel tempo ! »

Cette botte au bas de l'Europe, il semble qu'il faille la chausser pour bien quitter ses souliers d'enfant, quand, ne refusant rien à son avenir, on se veut une vie capable de s'étendre sur toute la carte.

Tu pars donc pour Rome un peu bien à l'aventure. « Je lirai l'*Avanti* (socialiste) ou l'*Osservatore* « *romano* (clérical) ; j'irai siffler les monsignors « sur le Pincio ou... baiser le bas de leur soutane ; « chi lo sa? Je ferai peut-être sauter le Vatican... »

Un hiver de liberté, de ravissement, alors que tu peux, par une chaleur accablante, t'étendre à l'ombre des palmiers. Tu ne demeures guère devant tes livres, dans la petite chambre de la via San-Francesco. Les antiquités non plus ne te retiennent pas beaucoup. Hormis pourtant le Colisée. « Je me rappellerai toujours les Catacombes et la prison Ma- « mertine. On y voit des croix tracées par les chré- « tiens avant de mourir et ces quelques signes m'ont « fait une impression indéfinissable, bien différente « de celle produite par les pompes et les cérémonies « de Saint-Pierre... »

Tu déambules par la ville, préférant observer

les gens et, comme tu dis, te mêler au peuple. « Quand je peux aller à Saint-Pierre, je m'assois « à l'angle d'un pilier de la colonnade. Il y a là « peut-être deux cents lazarones. J'offre une pipe « de tabac à l'un, ils me prennent pour un frère et « l'on cause. Les étrangers qui passent regardent « bien avec étonnement ce jeune homme assez bien « mis au milieu de cette plèbe, mais je m'en moque. « Je mène un peu la vie de Bohême. Il m'est arrivé « de déjeuner avec une tasse de café (10 centimes) et « de dîner avec un morceau de pain, mais par-dessus « il y a le soleil et ça marche quand même... »

Tu pratiques aussi des étudiants, de jeunes peintres et musiciens, des journalistes. Un beau soir, te voilà rédacteur d'un journal franco-italien, l'*Italie*, « aux maigres appointements de cent francs par mois. » A ton retour tu pourras rire en te recordant tes souvenirs : scènes de salles de rédaction, historiettes de la villa Médicis, ou manifestations en compagnie d'étudiants romains. Un jour c'est un congrès de psychologie et la rencontre d'un Russe-allemand venu tout exprès pour apporter une définition nouvelle du *seuil de la conscience*. Un autre jour, tu as cette joie d'entendre un Italien traiter les Germains de mangiapatate, mangeurs de pommes de terre...

Mais voilà l'été, avec le sirocco, point trop déplaisant, à cause de sa saveur exotique. Et il s'en va temps de s'embarquer pour l'Auvergne.

L'éternel romantisme.

On arrivait à vivre avec cent francs par mois en Italie, mais encore fallait-il les toucher. Et Jean n'en venait pas facilement à bout. Somme toute, huit mois fort plaisants et pas toujours drôles. C'était bien, mais c'était assez. Il convenait de se faire, comme on dit, une position.

Demeurer dans la petite ville comme répétiteur? ce serait retrouver les gens plutôt que le pays. Ces montagnes d'ailleurs font muraille et donnent envie de prendre le large. Rester, partir. Nec sine te, nec tecum...

De seize à vingt ans, au fond de la province, il est difficile de n'avoir point des humeurs romantiques. Le romantisme est-il autre chose que le désir de se séparer du tel quel, de la médiocrité contente de soi qui ne cherche rien et ne croit qu'à son argent et à son bien-aise?

Voudrait-on ignorer le voisinage qu'on n'y parviendrait pas. Il faudrait savoir ce que devient la curiosité dans les sous-préfectures où faire courir des bruits reste le seul sport possible. Une curiosité à tout casser servie par le génie de la police. Celui qui passe devine les regards de biais qui le suivent : « Savoir où il va? Savoir pourquoi il demeure chez lui cette année-ci? »

« Il y a de par le monde, dit Flaubert, une conjuration générale et permanente contre deux choses : la poésie et la liberté. » Non tant par malice que par

imperméabilité d'esprit, sans doute. Pour l'action du cœur on souhaiterait l'amitié. Mais ce serait niaiserie d'en rêver : il faut tout trouver dans l'âpreté solitaire.

Le cœur ne pardonne pas cela si aisément : sa rêverie déçue tourne en rancune. Par bonheur l'esprit chuchote à la fureur grondante qu'il serait un peu lourd de se prendre au sérieux. De ces grandes amertumes, faire de petites chansons.

L'ironie est ainsi le trompe-la-faim de la colère. On s'aperçoit alors que ces bourgeois on les a moins vus qu'imaginés ; et l'on distingue la part d'enfantillage qu'il y a dans tout mépris. Privilège d'une bonne tête de s'indigner, de bafouer, d'observer et d'accepter les choses presque tout d'un temps.

Oui, tout d'un temps, car l'esprit et le cœur sont semblables à ces dieux qu'on n'est jamais sûr de distinguer l'un de l'autre ; et les anciens ne savaient trop si celui de tel endroit était Phœbus-Apollon ou bien Dyonisos.

Au bout du compte le romantisme serait moins chose d'école que chose de tempérament et de circonstances. Aussi ne parvient-on guère à s'en défendre, alors même qu'on reste pris de doute devant lui. Il n'est presque que coup de pied impatienté dans les convictions trop pesamment assises, pour les voir tressauter, au moins. Et de là son trait, qui est exagération...

La maison seule.

Donc, faute de pouvoir aller ailleurs, — mais le voudrait-on bien? — s'écarter. Enfin on a réalisé ce rêve d'avoir une maison aux champs. Hors du faubourg, elle domine la route de Valeyre, posée en retrait, sur ce replain d'herbe. Une maison carrée, de pierre et de pisé, couleur des feuillages d'automne, sous le toit à pavillon aux tuiles rouges comme les grappes des sorbes. Derrière, un jardin campagnard séparé par un simple fossé de la prairie qui semble là-bas toucher la montagne. Et c'est la montagne des Caves, « ronde, ballonnée, riant de toutes ses roches éventrées sur la bruyère, » et le pic de la Platelle, et les cimes du Forez jusqu'à ce Thialei que Théophile Gautier comparait au Salève pour la ligne et pour la couleur.

On peut y faire la retraite, avec des bêtes comme compagnons : le vieux Thunes, Pataud, un grand saint Bernard, d'un noir d'encre. On peut sortir sans passer sous les regards. Il est bon d'être ainsi, avec seulement la campagne devant soi, et la gaieté de la route. La diligence de Saint-Anthême, d'un jaune de colza sous sa bâche en casquette, croise les enfants retour de l'école.

Si c'est un jeudi, jour de marché, on verra défiler tout Valeyre : soit que les hommes halent des veaux au bout d'une corde et que les femmes aient au bras le panier couvert d'un linge, soit qu'ils s'en reviennent au soir, les garçons farauds, un peu bus, et les

filles rapportant des chapeaux neufs dans des poches de papier rose.

Tu sais les histoires de tout ce monde. A un détail tu devines que celui-ci, qui n'était pas si avant dans ses affaires, met de la paille dans ses sabots. Ou bien, toi qui aimes imaginer, frappé par quelque analogie, tu construis une fantaisie bizarre à la fois et paysanne.

Tu les regardes donc, ces rustiques, de ta fenêtre. Oui, c'est beau comme littérature, mais... On perçoit trop chez certains la fausseté, la bestialité, la dureté rapace. Et quand les regards se croisent, tout au moins la réserve défiante.

...Un soir de vent clair, Jean, assis près de la croisée ouverte, gratte sa mandoline, à l'italienne. Le Panthéon passe, revenant de la ville, un vieux aux petits yeux rouges, aux joues mangées d'une barbe rèche. Il habite sur un tertre, près du pont de Poutarlou, une maison pas plus mal arrangée qu'une autre, qu'il a bâtie lui-même, ne déboursant en tout et pour tout que trente-trois francs. Il lui a fait porter le beau nom de Panthéon et de là son sobriquet. Cabas d'une main, bâton de l'autre, le vieux matois longe le fossé, traînant ses sabots, car il n'a plus de jambes depuis son coup de sang. Il salue d'un hochement de tête, se plante.

— Alors, vous jouez de la mandoline?

— Eh oui, de la mandoline...

— Quand je travaillais au chemin de fer à Cler-

mont, j'en ai connu un qui en jouait comme ça, dans les rues... Eh bien, on l'a fermé en prison.

— Parce qu'il jouait de la mandoline?

— Ah ! je sais pas. On le ferma en prison, toujours.

Défiance envers ceux de la ville. On la devine à la contenance, au regard, à la façon de poser la voix. Jean, d'ailleurs, est net d'illusions. Même, gamin, il savait déjà comment prendre barre sur ces campagnards : les jeudis, en courant par pays, il lui arrivait parfois de couper au plus court à travers l'herbe. Celui qui l'apercevait, de l'insulter, alors. Mais lui : « Vous verrez vos impôts ! » criait-il au bonhomme. Et l'autre, sans plus souffler, se détournait, craignant d'avoir affaire au fils de « celui de la taille », contrôleur ou percepteur.

C'est donc sans jamais être dupe de son rêve qu'on rêvera toujours de pastorale. La pastorale est-elle au demeurant si fausse? Je sais des paysans qui semblent sortir d'un roman de la bonne dame de Nohant, comme d'autres germains des culs-terreux de Zola.

L'amour des bucoliques, le goût des pauvres et des simples : un des rares sentiments profonds qu'il ne craignit pas de traduire sans le trop masquer :

Bon hiver, pauvres gens, bonne soupe et bon feu !
Si j'étais riche, je ne voudrais pas qu'on dise
Sur un certain ton : « Il est riche ! » Avant la bise
Je donnerais, sans avoir l'air, de tout un peu :
Du lard de mon cochon, du bois de ma hêtraie,
En disant : « Vous paierez plus tard », mais sans qu'on [paie.

Et pour les timides aussi je laisserais
Exprès un fagotier croulant pour qu'on y prenne,
Et des pommes de terre en un champ retiré
Pour ceux qui rougiraient d'avoir mesure pleine,
Afin qu'ils disent : « Ça se gâtait », car je veux
Que tout le monde ait bonne soupe sur bon feu.

Ainsi, entre la ville et les champs, entre les citadins et les rustiques, une solitude.

Pour travailler librement au retour de Rome, Jean voulut passer une année dans sa maison neuve. Une année à son contentement, dans cette demeure à lui, près des siens. Son frère ne le rejoignait qu'aux vacances. Mais sa mère était là, toute bonne. Celle dont il avait hérité les goûts pour les choses de campagne, sa mère si simple et si digne qu'il est peu de personnes pour qui l'on se sente plus de respect.

Au moins a-t-il eu cette année près d'elle. Comme il dut goûter les matinées pluvieuses où la prairie semble plus douce et où les brouillards en fumées rondes emplissent les combes de la montagne qui bleuit. Du chantier du sabotier vient, cordial, un peu sauvage, un arôme de noyer et d'écorce humide. Il est neuf heures, mais le calme est si grand que le jour coulera sans paraître rien changer sous le ciel mélancolique.

Le conseil de revision.

Cependant il faut vivre, c'est-à-dire que pour en trouver les moyens il faut en oublier les raisons

mêmes. Et commence la vie de répétiteur à Saint-Marcellin, à Tournon, à Grenoble.

Des années réglées comme un manuel. « Ai mâché une feuille. Même goût que l'an dernier. » On lit, on lit, on lit. « J'ai tant vécu dans les livres et dans les mœurs livresques, cette année, que j'en suis devenu bibliophobe et capable d'incendier une bibliothèque d'Alexandrie ». Lectures plutôt selon la fantaisie de l'heure que selon le programme. Il n'y a rien à commencer, puisqu'en octobre et pour deux ans ce sera la caserne.

« Le Conseil de Revision. Grenoble. La Préfecture.
« 9 heures. C'est la session des étrangers au départe-
« ment. Le tram me dépose. Devant la porte des
« jeunes gens cossus, très droits, cols très hauts,
« cravatés ad hoc (nous verrons tout à l'heure la
« mine qu'ils feront dans la pelure du père Adam).
« Deux gendarmes à la porte. 9 h. 1/4. On appelle
« le Puy-de-Dôme. Quatre. Un de Clermont : une
« tête de forban, très brun, peau jaune, un autre
« de je ne sais où et un scieur de long de la Rodarie
« qui m'a connu au catéchisme (!). On entre. Le
« sergent à la porte. Vite, déshabillez-vous. Il fait
« chaud. Dans le fond, sur une estrade, des mes-
« sieurs, puis des types nus qu'on examine, d'au-
« tres qui attendent. Sans la moindre gêne (je ne
« l'aurais pas cru), on se déshabille et on cause à
« voix basse dans le simple appareil... C'est mon
« tour. Sur la bascule 70 kilos. Sous la toise $1^{m}80$...

« Et l'on me livre au major. — Il m'examine sans « me toucher. Rien à réclamer? Vue bonne? Je « prétends qu'elle n'est pas si bonne que ça. Il me « colle un verre. V's'y voyez?.. Bon. — Et me voilà « parti.

« Les quatre Puy-de-Dôme sont pris. L'Auvergne « est solide. — J'ai examiné les membres du bureau. « Le Préfet et des messieurs qui tapotaient la table « avec un crayon. J'ai cru comprendre que le colo- « nel parlait de moi pour les batteries alpines (!)...

« Et telle fut cette mémorable séance du conseil « de revision, institution qui dans sa banalité de « réquisition de chair à canon me fait songer aux « républiques antiques et vaguement à Platon. « Ainsi soit-il. »

L'Echo de la Dore.

Répétiteur ou bien troupier, tu trouvas plaisir à écrire nombre de poèmes. Les uns que tu me donnais, simplement, sans vouloir qu'ils parussent. Les autres que publia l'hebdomadaire ambertois, le sage « Echo de la Dore ». Son directeur mit une complaisance extrême à accueillir des productions faites pourtant pour dérouter les lecteurs. Nous lui en avons toujours su un gré véritable.

Un matin de décembre, j'avais été si surpris de recevoir de Saint-Marcellin un poème « à la sauce hugotique », mais dont le premier mot était : Nouara ! Un poème où je ne sais quoi passait qui faisait songer au vieux temps des fabriques de Valeyre.

Et quand sur les pignons qu'un soleil d'hiver dore,
Fragmentant les brouillards amassés par la Dore,
Le carillon abat du fier clocher Saint-Jean
Les coups d'estoc vibrants de ses sabres d'argent,
La foi naïve éclot comme naît la journée,
Et les monts bleuissant sous la brume entraînée,
L'artisan qui les voit se signe...

Il y avait plaisir à retrouver dans ces vers hauts en couleur du « Sire et de la Nonne », Nouara, Ambert, les noms de nos rues, de nos places! Je devais regarder ces lieux, désormais, avec le puéril contentement pittoresque de celui qui regarde sa maison reproduite sur carte postale.

Dans l'été, cependant, je t'avais déjà vu écrire quelques strophes. C'était en un verger qui sentait le sauvage, sur la rampe d'une colline. Une rangée de noisetiers pourpres masquait le fond du clos. Des cognassiers, un arbre rond qui portait des baies pelucheuses, — nous ne savions pas son nom, — faisaient des retraites embuissonnées de plantes à larges feuilles. L'odeur des coings allégeait la chaleur. Par-dessus le tuilage du mur bas on voyait la campagne montueuse avec ses troupes de vaches, les tourbillons de poussière aux lacets des routes et l'ombre bleue des nuages passant sur les côtes.

Bien des soirs ensemble nous y avons lu, assis dans l'herbe, à côté de raisins, de prunes et de poires en amas comme aux chromos des salles à manger provinciales. On feuilletait chacun pour soi quelque livre de Francis Jammes. Quand des prairies et de la montagne nous reportions les yeux sur ces pages,

là aussi c'était des pelouses, des arbres et du ciel, qui, plus magiquement, peut-être, nous enchantaient le cœur.

Parfois nous avions avec nous Auguste Blache. Aventureux d'humeur, il laissait entrevoir cette générosité qui devait lui faire trouver plus beau de mourir de son dévouement que de vivre de précautions. Comme son frère en 1914 avait été le premier officier de marine, il fut, quelques jours avant l'armistice, l'un des derniers majors tués à l'ennemi. Sachant très bien ce qu'il faisait, il quitta son masque pour mieux soigner les hommes qui affluaient au poste de secours, suffoqués par l'yperite. La victoire était là ; il écrivait que dans peu de semaines il allait revenir, retrouver sa jeune femme, s'installer à Ambert comme il l'avait toujours désiré. Mais l'heure fut telle que cette âme qui le portait à se bâtir un noble avenir, ne le porta plus qu'à la mort.

En ces jours Auguste Blache était un jeune étudiant nerveux, sportif et fantaisiste. Il écrivait à trait de plume des vers d'une émotion familière et comme chuchotée, chantante pourtant en sa mélancolie. Le plaisir, lorsqu'on se retrouvait, était de dénicher quelque bouquin falot, datant du Constitutionnel. Jean se proposait d'inventer un substitut du procureur du roi près le tribunal d'Ambert dont on eût exhumé les poésies fugitives.

Mais il commençait par rimer des vers françois qui furent attribués à Ponthus de Thiard, amou-

reux de la châtelaine de Riols. Il les envoya à l'Echo avec une belle lettre.

Plaisanteries d'écolier. Pareillement on inventa au Dante une origine livradoise ; on tira des archives une mirifique ordonnance sur la Répression des Fraudes Alimentaires à Ambert ; et trente-six autres. Le tout pour le plaisir.

Jean s'aidait pour ces mystifications de quelque phrase des « Chroniques du Livradois », livre où abondent les fables inventées sans conscience. Drôle de figure, encore, que celle de son auteur, l'abbé Grivel ! Fils de papetier, ou plutôt d'une naissance assez mystérieuse, c'était un homme de beaucoup de manège qui sut devenir aumônier de la Chambre des Pairs et chanoine honoraire de Saint-Denis. Sur le tard il revint s'installer près de Valeyre en ce site plaisant de la Vernadelle. Il s'arrangea là un petit parc avec rond-point de charmilles, grottes et cascades, et d'une grande vieille maison à colombages se fit un musée où il eut l'adresse de réunir toutes les antiquités et curiosités du pays.

A l'exemple donc de l'abbé, Jean partait d'un mot, d'un détail, pour une histoire. Prompt à l'ethnographie, pour une figure entrevue dans une ferme, de coupe kabyle ou mongole, il combinait un roman. Mignaval, de ce nom de lieu « frais et herbeux », il tire un sonnet renaissance et les amours de Ponthus. Un autre jour, sur la ligne, comme on crie quelque station, ces deux syllabes l'arrêtent ; Giroux ! Giroux, Cyroün, Cyrus, les mi-

grations asiatiques, la Dore brune et torrentueuse entre ses deux murailles de roches ainsi que le Danube aux Portes de fer... Et il bâtit un conte : « la Porte d'Orient... » Ces deux monts, le Pirou et le Cornillon ont évidemment pris leurs noms de deux Romains, Pyrrhus et Cornelius, exilés en Livradois. On le marque en épigraphe, renvoyant à Tacite qui n'en peut mais, et l'on écrit « les Exilés » :

Ronciers et framboisiers déchiquètent la ganse
Pourpre qui rehaussait leur romaine élégance.
Mais, des milans seuls vus, loin de la métropole,
Leur toge fait ce même pli sur leur épaule.
Pédestrement venus au pied de l'âpre chaîne,
« Salve, lui dirent-ils, montagne mon domaine. »
Le premier : « Les heureux, très cher, ce sont les pâtres.
J'avais toujours rêvé vivre plus près des astres. »
L'autre : « Tu t'endormis en mon âme italique,
Je te réveille, ô Pan, flûte ta bucolique. »
Puis le cirque des monts les enserre et la neige
Et les loups fabuleux font de leurs toits le siège.
Puis c'est un jour l'Eté. La Cérès auvergnate
Jusqu'à leur seuil tiédi tord ses cheveux en natte.
La brise résineuse est tendre à leurs narines
Comme un ressouvenir de leurs villas marines.
Sur le Dôme, très loin, cet atome que dore
Un couchant, c'est le Dieu sculpté par Zénodore.
Le ciel est sur leur front, car ils ont en partage
Le val, le bois, l'azur, et vivent de laitage.
Et narguant le préfet dans Augustonemète,
Et narguant le destin ils lisent Epictète.
Leurs monts causent entre eux. Dans les soirs musicaux
On entend se héler en latin les échos.

Les décadents.

Tu renonçais assez vite à broder des variations sur l'histoire du Livradois. En des vers plus champêtres tu mettais un peu plus de toi-même. Mais tu changes ton pseudonyme de Jehan Gély en celui d'Agricola des Flouves, « lauréat du concours de la Lyre Herbagère, l'un des auteurs de « Paissons nos chèvres. » Puis comme Agricola, muant sa manière rurale en un symbolisme personnel, « le moi romantique dérobé sous des voiles », obnubile des symboles déjà obscurs, tu minutes contre lui la lettre d'un « vieil abonné », lettre à laquelle est jointe une satire composée « traité de métrique en mains et sans méchanceté aucune », par cet honnête homme « trop au courant du triste mouvement poétique contemporain ».

On peut hésiter avant de mettre son cœur dans la main du public. Or, toute poésie est confidence. Comment s'en tirer? Sinon en laissant percer l'ironie?

Jean vient de découvrir les symbolistes, les vers-libristes ; ne lui plaît plus que « le hors-banal ». Ces décadents qui l'amusent, il leur rend un culte de latrie ; et il leur gardera une faveur d'esprit, toujours.

N'y a-t-il pas dans toute nouveauté une puissance? Les dessins stylisés, ainsi que la langue contournée et les néologismes de ces esthètes avaient bien quelque chose d'engageant. Puis, qui n'est

tenté de répéter: « Plutôt les Euménides que les Charites déjà vues ! »

Ces bizarreries, ces imageries, ces arabesques d'idées, ce chatoiement nuancé, tout ici nous plaisait : on ne savait quoi d'amusant, — il faut en revenir à ce mot, celui qui donne le mieux la valeur de ces sensations. Hormis Henri de Régnier et Francis Vielé-Griffin, fils de la lumière plus que de la nuée, où sont allés les vers libristes et de leur œuvre que reste-t-il? Ces livres qui se sont défaits si vite, pleins d'iris, de licornes, et d'anges aux yeux violets, on les aimait sans leur donner son cœur. Tout en admirant on riait, et si nous n'avions pas ri, il eut manqué quelque chose à notre plaisir ; mais nous aurions été énervés que cela fit rire ceux qui n'admiraient pas.

Lui, cependant, mettait au cabinet ses rythmes hors-banals. Le poète écrit pour son propre contentement. Pour son soulagement, plutôt. Tout porte-lyre doit au dieu de dire telle minute où le dieu l'a visité, mais l'obligation n'est qu'envers le dieu seul. Au regard des hommes, s'il se sent d'humeur distante, le langage le plus secret lui paraîtra le plus séant.

Tel celui de ce sonnet : « la Dominante du jour qui se lève » :

> Douze clairons sous un arbre
> Attendaient le jour levant
> Pour célébrer dans le vent
> La Divinité de marbre.

Le premier dit : Le malheur
Monte à ma lèvre en délire.
Le second : Je n'ai point d'ire,
Le jour naît comme une fleur...

Fleur, malheur, blasphème, chrême,
Tous les douze pour l'accord
Tendaient leurs trompettes d'or.

J'espérais bien peu. Pourtant
A la minute suprême
L'hymne fut réconfortant.

Saura-t-on retrouver là une impression de grandes manœuvres, quelque matin de marche où la clique s'est postée au carrefour pour le défilé? Tout le monde en lisant ces vers dira comme le particulier d' « Existences », — ce roman satirique, cru et poignant de Jammes, où l'on surprend un poète dans son privé, — tout le monde donc dira :

Enfin il se comprend, ça lui suffit sans doute...

et ne croira pas si bien dire.

IV

La caserne.

Le 105e de ligne tient garnison à Riom. Eh bien, Jean est parti pour la caserne avec bonne humeur. Etant de ceux qui méprisent les questions de vêture, vivre, logement, il exagèrerait volontiers la simplicité de vie. Que le pain et le vin soient bons et tout

va, heureux s'il peut ensuite fumer quelques cigarettes, car, même en chambre, on aime les nuages.

Le plus dur est de perdre sa solitude. Mais si une compagnie est supportable à qui marque déjà quelque âpreté, c'est celle de garçons un peu frustes, sans sottise parce que sans prétention.

Pourquoi faut-il que la malchance s'en mêle, comme si, partant pourtant du bon pied, il avait marché sur une herbe maléfique.

Le premier hiver, au cours d'une manœuvre, il arrive qu'il tombe et qu'il se relève avec une entorse au genou. En sortant de l'infirmerie, il n'est plus à même de suivre l'entraînement et cela l'irrite d'avoir l'air de renâcler. Aux sous-offs qui le houspillent, il fait tête. Alors, selon son mot, le thermomètre descend.

Quand la lumière est légère et le temps favorable, — car il est des jours pour la poésie comme il en est pour la pêche, — des vers encore se rythment d'eux-mêmes. Pourtant le quartier n'est guère propre à de tels exercices. « Tel bois de pins que je connais sur la route de Valeyre conviendrait mieux. » Bientôt il faut renoncer aux poèmes pour se faire un cœur d'airain, « le cœur d'airain dont J'AI BESOIN ».

« Un mot des fêtes de Riom. — Banales. — Les « ministres, Ruau: quelconque, gros — Dujardin- « Beaumetz: ah! la bonne tête de rapin, et la barbe « sur le plastron, et le sourire sceptique et gouail- « leur dans la barbe, et l'œil évaluateur et sans

« cesse caressant quelque galbe, de l'artiste, et ce « feutre qui jurait avec la redingote officielle — « Clémentel guindé, beau garçon — Des personna- « lités parisiennes qu'on se montrait, députés, té- « nors, chansonniers — Et les Mimi-pinsons (que « de laiderons parmi celles-ci).

« Comme contraste les prisonniers entendant ces « clameurs de fête se mutinaient. Où douze hommes « suffisaient, nous sommes maintenant chaque jour « une compagnie et demie. — Le soir du quinze « août les vitres volaient en éclats, ils se barrica- « daient dans les dortoirs, et une foule nombreuse « stationnait sous les murs. Le lendemain notre « compagnie a été commandée de service. J'ai « pénétré pour la première fois dans cette Maison « de force et de correction, comme il est écrit sur « la porte — La nuit rien d'anormal. Mais dans « l'après-midi j'ai eu la plus forte émotion de ma « vie. — On nous avait mis en ligne dans la cour « intérieure, baïonnette au canon, formant la haie « sans autre explication — Voici les gardiens qui « s'avancent, sans armes, silencieux comme des « policemen, et quatre à quatre montent les esca- « liers conduisant aux chambres de détenus. Je com- « prends. — On épure. — On va chercher les déte- « nus signalés comme meneurs pour les conduire « en cellule. Et soudain des cris atroces. Un prison- « nier paraît, blanc comme un cadavre, la figure « ensanglantée. On l'a précipité du haut de l'esca- « lier en bas. (Je t'affirme.) Il veut marcher, court

« même pour rejoindre sa cellule et passe devant « nous, hagard. Mais cela ne fait pas le compte des « gardiens qui ont à satisfaire de vieilles rancunes. « — Ils l'entravent par un croc-en-jambe. Il s'abat. « Et c'est la curée. A coups de poings américains « ils se précipitent dessus, lui piétinent le ventre, « le bourrent de coups de pied, et puis enfin, der- « nier exploit, le soulèvent à un mètre du sol, et le « laissent aller en le retenant par les pieds. — Le « coup que fit la tête en battant le dallage en pierre « fut entendu de loin et ils l'ont emporté mourant « en cellule. — Et huit de suite, huit mêmes faces « blêmes, hagardes, qui ont débouché, se sont heur- « tées à ce même rang de baïonnettes, ne deman- « dant pas mieux que de regagner la cellule qu'ils « avaient sans doute méritée, et tous ont été abattus « traînés par les pieds, devant toute la compagnie, « officiers en tête. — Les gardiens riaient, allaient « faire panser leurs poings démis à force de « frapper. — Nous étions tous écœurés. — On nous « a recommandé de ne rien dire de ce que nous « avions vu... »

La raison exerce ses reprises, mais une révolte emporte tout. Déjà, anarchiste de tempérament, on pensait avec Vigny : « Pour moi, je ne puis souffrir naturellement aucune autorité. » La contrainte pèse plus lourd, désormais, et dans le cœur demeure une sombre puissance d'orage.

Encore, si l'on vivait de la vie du soldat, avec les camarades ! Marcher sur la bruyère des plateaux,

vers la Courtine, le fusil à la bretelle, quand le vent du matin pousse à l'horizon les nuages bleus emmêlés aux montagnes. Rentrer recru sous le soleil dans le bourg frais où vous attend la tasse de vin. Ou bien, par les brouillards de septembre, s'asseoir au feu des haltes militaires.

Mais à Riom, rien ne devait être grandeur et tout servitude. Nouvelle chute, nouvelle entorse. Les journées d'infirmerie. Puis les semaines traînées dans la caserne en corvées, en heures de bureau. Et tout ce qu'on peut, c'est compter les jours.

Riom.

Seuls moments moins mornes, les lectures du dimanche, « formidablement seul », dans la salle de la coopérative. De temps à autre quelque visite au musée. « J'aime les musées de petite ville. Le dimanche, quand la musique militaire entame l'allegro initial et que convergent vers le kiosque sonore, uniformes, ombrelles et cerceaux, ils sont le refuge assuré. Un jet d'eau fait sa petite plainte dans le jardinet, comme une excuse de vivoter parmi ce silence tombal. Le buste du donateur vous accueille dès le vestibule : c'est un magistrat en costume de cour avec beaucoup de croix sur son hermine.

« Et voici l'enfilade des pièces toutes pareilles où mène le même tapis d'ennui. Aux murs les tableaux dans de grands cadres dorés avec le titre

« dans un cartouche... Les salles étaient désertes. « Je m'en étais assuré dans la visite globale que je « fais toujours, comme on feuillète rapidement un « livre avant d'en entreprendre la lecture. Je m'assis pour savourer mon isolement. Tous ces yeux « irréels qui vous contemplent, cette vie muette « créée par le pinceau, cela m'a toujours procuré « une volupté dont je suis très friand, quelque chose « comme un rêve de fumeur d'opium où on en « arrive à douter de sa propre existence... » (La Momie.)

Au demeurant, Riom « la cité judiciaire », a les charmes d'une ville d'art modeste, un peu janséniste.

« Voici les délicates flèches de la Sainte-Chapelle, « le bastion formidable de la Maison Centrale, où « vous vécûtes de mortelles heures, Robert Greslou, « le Disciple, et la belle ordonnance du Palais de « Justice exhaussé par les traditionnels degrés. Les « châtaigniers roux sur cette lave noire composent « une harmonie délicieuse...

« ...Ces rues sont admirables de compréhension « et de solidité... Riom porte empreint dans sa pierre « méditative tout ce qu'il pouvait prendre du sourire de la Renaissance sans nuire à son caractère. « Je pense à la tour de l'Horloge, surmontée de sa « délicate lanterne polygonale, à l'Hôtel Guimonneau où se visse l'admirable escalier incrusté de « médaillons, à l'Hôtel des Consuls, trapu et svelte « à la fois, comme un bel Auvergnat de race, au

« miracle, enfin : la Vierge à l'Oiseau, de Notre-
« Dame du Marthuret... »

C'est près d'ici qu'est né Delille, l'honnête tâcheron bucolique et descriptif, le Virgile des académies.

« ...Cette large plaine irriguée, trop irriguée (on
« l'appelle le Marais) n'est pas sans ressembler à
« la campagne des environs de Mantoue où naquit
« le chantre d'Enée. L'Allier se traîne parmi ses
« alluvions comme le Pô. Et les montagnes tombent
« à cette plaine, croupe à croupe, pampre à pam-
« pre, avec une majesté de lignes vraiment anti-
« que... » (En Auvergne.)

Les meilleures journées sont encore les journées d'Ambert, celles où l'on retrouve la maison, les livres, la prairie. Seulement, on y retrouve aussi les ennuis de toujours. On n'a pas su, on était seuls. C'est la maison qu'on a été mal conseillé de faire bâtir. C'est les affaires où trempent les gens de loi, point réglées encore. C'est le frère de Jean qui se voit contraint à s'engager pour cinq ans alors que ses goûts le portent tout vers la peinture.

Si l'avenir de ton frère te met en souci, tu penses, fataliste à la fin, que ton sort à toi se « fara da se ». Et tu roules à Riom de bureau en bureau. Scribe chez le lieutenant-colonel, « un type qu'on craint comme le feu, mais qui m'amuse par ses colères puériles et ses saillies à la Rabelais », puis chez le major, où un sous-off, retour de Terre-Sainte, calligraphie certain « Voyage en Orient » qui fait tes

délices. Les semaines passent bêtement, lentement, comme les hectomètres d'une route nationale. Tu sais qu'on ne t'accordera point la pension de réforme qu'on accorde à d'autres. Il faudrait du piston, comme ils disent, et tu n'en as aucun à actionner. Alors...

Bourbon-l'Archambault.

Enfin le major s'est décidé à t'envoyer à Bourbon. Et, d'une âme égale, tu goûtes « ce facile Bourbon-« nais, pays de grosses vaches blanches et de belles « femmes de plaine plantureuses... »

« ...10 heures, la soupe, et si ce n'est pas votre « jour de vaisselle (!) on sort jusqu'à 5 heures du « soir ; resoupe et de nouveau campo jusqu'à 9 h. « Bourbon est grand comme Arlanc et on a vite « épuisé les distractions. Quelques-uns vont à la « pêche dans l'étang au pied d'un vieux château « moyennant un droit de 50 centimes par jour ; « d'autres se fourrent dans les débits, en sortent, « errent dans les rues, traînant le godillot et lor-« gnant les bonniches. Il y a parmi la trentaine que « nous sommes, de fameux numéros, deux grandes « gouapes de zouaves à l'accent faubourien, un « petit brigadier de spahis qui a fait campagne « contre les Marocains, et se redresse, tout de rouge « somptueux, comme un cardinal. Je lis très peu... « Je n'écrirai ni une ligne ni un vers, car aussitôt « lâché quelque chose je le regrette... Ce que je

« pense, si je l'écrivais jamais, brou ! ça serait « effrayant ! »

Mais on est jaloux de ses misères, et l'on ne voudrait pas s'en servir « ut declamatio fiat ». Il ne serait pas d'un bon esprit d'imaginer que tout puisse aller des quatre roues en ce bas univers.

Je songe à l'histoire de « Tienne Sollélis », garde-magasin de la 6e au 105e, que Jean écrivit au sortir du régiment, dans sa petite chambre sans feu de répétiteur : « et pour me rappeler l'Auvergne j'avais une carte postale représentant Nouara, retrouvée dans un bouquin. » Qui lit cette nouvelle y devine une âpre tristesse, une pitié non pas tant marquée que sentie, mais n'y trouve pas un seul mot de révolte. Tout est vu d'un œil trop net. Tienne Sollélis n'était pas malheureux du tout à la caserne; ce qui arrive n'est la faute de personne. Une constatation : voilà, les choses sont ainsi ; si tous comprenaient mieux, il y aurait plus de bonté, peut-être, mais...

Et sans insister on va jouer son jeu dans le monde aussi bien qu'on le pourra, sachant seulement qu'il convient d' « observer les lois de la jungle ».

Le livre des Films.

Un soir, lors d'une permission de convalescence, Jean me montre trois feuillets bleus couverts de son écriture ronde et nette: « Damienne au pré ». Il a idée d'écrire ainsi, par chapitres détachés, un livre qui serait le journal d'un village.

En vingt jours, page à page, le roman s'organise avant que tu repartes pour Riom. « De Pont-de-Dore à Clermont j'ai fait voyage avec les héros des « Achats ». Il y avait là des jeunes mariés qui revenaient de Thiers avec de pleins cartons d'étoffe ; qui m'ont offert des dragées ; qui causaient toilette. Damienne paraissait ennuyée (pourquoi?) J'ai même entendu un nom qui ajoutait à l'illusion : Chaboissier. »

Les dimanches, les jours de paix au bureau, Jean travaille. Et lorsqu'il voit où nous mènent nos personnages, il se décide à les conduire, dresse les directives. Ainsi s'ordonnent ces « films auvergnats » qui auront pour titre « sur la colline ronde ».

Si je les ai signés avec lui, ces « films », à lui seul ils doivent ce qu'ils peuvent avoir de saveur et de vérité, pour tout dire de poésie. Sont-ils autre chose que les mémoires de son enfance passée aux champs? « La Main brûlée », « La Mort de Vaillant », « Le Petit Régis », autant de pages de souvenirs. De là ce mélange de pénétration et de naïveté, de gaucherie et de verdeur, peut-être.

C'est son enfance amusante et pastorale qui se retrouve ici toute et qui fait beaucoup pour ce livre : les jeudis dans les prés où le gros soleil confit sur l'herbe rase les merises tombées de l'arbre ; la maison du grand-père, la salle brune où les voix bourdonnent, les veillées dans les logis bas où les petits assis sur un tabouret près du lumignon, écoutent les dentellières conter d'étranges histoires pieuses.

Si les fonds se perdent ainsi dans une ombre amitieuse, êtres et choses sont, en ces films, dessinés minutieusement au plus près du naturel. On ne saurait mieux dire qu'une personne habitant ces campagnes : « Pourquoi voulez-vous qu'un tel livre m'intéresse? C'est, ni plus ni moins, ce que je vois de ma porte. » L'hommage est rendu à notre soumission à l'objet, mais la critique demeure. A quoi bon dépeindre pour dépeindre? A quoi bon des œuvres sans intérêt véritable?

A moins qu'il n'y ait un intérêt précisément dans la réalité même, forcément choisie, interprétée, rendue significative.

Portrait.

Quand tu venais, on travaillait dans la petite salle égayée de tableaux et d'aquarelles. La pièce donne au midi sur la grand'route. Les portraits des parents, la table ronde, le buffet de noyer où l'on voit rangés les poires vertes et les bols à fleurs, lui gardent un air familial. Ta malle, — Frère, il faudra partir ! — est presque toujours là entre ce buffet et la cheminée. De la fenêtre ouverte on voit, par-dessus les masses de feuillages de la plaine, la falaise bleue des montagnes tourner vers le sud sous le jeu des nuages et du soleil. A main droite c'est ton coin, avec ses rayons de bois blanc chargés de livres ; à main gauche, celui de ta mère, avec la table à ouvrage dont pend la tablette rabattue.

Tu rêves, allongé au canapé, un bras sous la tête ; ou bien tu fumes, feuilletant un bouquin ; et parfois, vite, tu saisis de deux doigts la cigarette pour pouffer de rire. Pataud, qui dormait en rond, s'étire et vient bourrer son museau dans tes jambes. Du pied tu le refoules, mais lui qui voudrait que son maître l'emmenât sur la route, revient, saute, le bouscule. Et tu te lèves, — « On sort? » — prenant ton chapeau et ton bâton... Je te revois comme alors, grand garçon aux traits hardis, à l'allure nonchalante ou soudain brusque, avec ta lavallière noire, ton veston bleu-marine. Dans les compagnies tu sembles presque à la gêne et tu as ce tic de cligner précipitamment des yeux. Ces yeux un peu myopes, la bouche railleuse, nette sous une petite moustache dorée comme les mousses sèches de l'été, te prêtent un air à la fois de malice et d'ennui. La face est claire, qu'éclaire encore le haut front aux tempes découvertes, en bosse sous les cheveux ondés. Une face couleur de flamme, d'un teint lisse de Celte et de montagnard, semblable à quelque émail de soleil...

Dans « l'Art d'inventer les Personnages », livre où l'un des curieux esprits de ce temps, Georges Polti, a tenté d'édifier une science nouvelle, l'organisation du cœur humain, je relis le portrait-type du Nerveux. Ce schème s'applique ici comme un calque : la myopie, la finesse de l'ouïe, la voix « vibrante en dessous, frémissante, un peu grave », les

gestes « resserrés, tremblants », le front « haut et comme cornu », la peau « transparente, d'un contact lisse », autant de points frappants. Le physiognomoniste y voit les caractéristiques d'êtres avant tout imaginatifs, aux « intuitions-éclairs », dont les « zig-zags d'esprit, illogiques en apparence », et les « habitudes capricieuses » comparables aux « évolutions compliquées d'un dessin qui se dérobe au premier coup d'œil », dérouteront d'abordée. « Aristocrates, d'une sensibilité plus nerveuse que cordiale », et « d'une nature incurablement lyrique », ceux-là se trouvent prédisposés aux hallucinations. Leur mysticisme, d'ailleurs, s'accorde bien avec « leur tournure d'esprit elliptique, suggestive... »

Le grand changement.

Jean avait pris depuis quelques mois un nouveau « nom de plume » : Jean l'Olagne, — olagne, en notre patois, c'est noisette. Ses pseudonymes, il les harmonisait comme d'autres leurs cravates, aux couleurs de son art. Il garda celui-là pour signer « sur la colline ronde ». Quand la « Veillée d'Auvergne » les édita, Jean ne se désintéressa pas de nos films, mais se refusa à rien tenter pour eux. Ses envois d'auteur furent de quatre exemplaires, afin d'en expédier un, tout juste, vers chaque point cardinal. Il ne pensait pas grand'chose du bouquin. « Seul un coq de chez nous pourrait trouver quel-

ques perles dans ce fumier ». Auvergnat, trop auvergnat : trop pour n'être pas accueilli en Auvergne, mais aussi pour l'être hors de l'Auvergne.

Quelques critiques en ont pourtant parlé obligeamment. Ce tableau d'un village auvergnat, plaisant, joyeux, si l'on veut, d'une joie un peu grosse, a peut-être son intérêt parce qu'il est juste de touche. Sans qu'il y ait eu besoin de présenter une thèse, à celui qui aime faire des réflexions, les réflexions peuvent venir.

V

Tournon.

« Tournon est une petite ville plus tranquille « encore qu'Ambert et je m'y plais assez, mais je « préfère Tain, de l'autre côté du Rhône, bien plus « animé. Un grand pont branlant à traverser ; des « béquillards aux deux bouts qui quémandent, avec « une pointe d'accent ; ça subodore le Midi.

« Moi, je suis bien apprivoisé. A quoi ne m'appri- « voiserai-je pas, à présent?.. Ma gehenne nou- « velle, je la voudrais encore plus gênante pour « m'en ficher plus encore. Le lycée, — mérite-t-il « ce nom? — est un vaste bâtiment... De grandes « cours, de longs corridors monastiques, une cha- « pelle qui est presque une église, des tapisseries « d'Aubusson, un parc ; c'est trop, trop vaste. »

Jean, comme d'autres enfilent des manches de

lustrine, a repris sa vie de répétiteur. Pas de pose au martyr, dit-il : ses élèves lui laissent bien la paix parce qu'il en use pareillement avec eux. Tout au rebours il aime mettre ses collègues dans des colères bleues leur déclarant par pure malice qu'il va voter pour le candidat monarchiste, ce prochain dimanche. Ou bien des brouilles « à propos de Verlaine, Jammes et simili », les autres surveillants, de culture antique, en étant encore au Parnasse. Et le voilà en chien avec lesdits collègues, « trop bêtes et trop béatement satisfaits ».

En chien aussi, parfois, avec le censeur, le proviseur. « Il ne faut pas laisser aux élèves la bride sur le cou, il faut les mater, me les signaler. » Bien sûr il n'en fait rien. Des histoires. Une salade de petits événements, bons et mauvais. Un jour il est tenté de filer vers la Silésie où il sait une place de professeur de français à cent-vingt marks par mois. Mais, comme dans une équation le second membre annule le premier, ce serait annuler par cette campagne en pays gris, protestant et kantien, la campagne au pays de l'art et du soleil.

Et malgré tout il est dans ses bonnes, parce qu'il se régale à lire nos vieux auteurs. Jamais on ne se sentit d'humeur tant allègre, et le vin de l'économe ne séjourne pas longtemps dans les bouteilles.

Puis, dans la clarté fine et nue d'un printemps, c'est Racine qui le séduit. Suivent Pascal, « trop *esprit pur* pour moi », Corneille, les classiques. La lecture alterne avec la préparation des examens,

comme les jours où la lumière caresse simplement les choses, avec ceux, plus grossiers, où le soleil s'emploie vraiment à activer la végétation. Jean se dit incapable d'un effort soutenu, et prétend qu'il « farniente en fumaillant », ne travaillant que par secousses. En juin, — cela lui rappelle les beaux jours du bachot, — il faut aller comparaître à Grenoble. « Alea... »

« Le mercredi : Dissertation française : « Prévost-« Paradol a dit de Taine que c'était la passion qui « avait la raison pour vêtement. Montrez... » Sale « sujet. Néanmoins je me surexcite. Et je pars dans « la plus folle des improvisations, 12 pages sans « plan ni brouillon... Un volume à 3 fr. 50 vient « de paraître. Deux messieurs surviennent et l'em-« portent, chacun pour son compte, sur un banc « du Luxembourg. — L'un lit avec ses nerfs (Sainte-« Beuve), l'autre, le type à lorgnon (Taine), etc... « — Tu devines le procédé. — Bref admissible, puis « admis ; le doyen me fait appeler par l'appariteur, « me complimente. « Vous ne seriez pas parti sans « me voir... Contez-moi votre histoire, etc... Vous « avez produit une excellente impression sur ces « messieurs. » Bref, si j'avais été modeste, on m'au-« rait fait perdre ma modestie... »

La prairie.

Il n'est de vacances qu'au pays de la jeunesse. C'est là qu'on se retrouve en retrouvant ceux que

l'on fut. Dans la combe verte comme les sauterelles qui rebondissent de brin d'herbe en brin d'herbe, la rampe, refauchée pour les regains, déroule jusqu'au ruisseau. Les taupinières s'y éboulent et des ombellifères repoussent par endroits en bouillons de feuillage sombre. Le ru est brun et doré comme des yeux de vache et des yeux de chèvre. Au-dessus de ses touffes poisseuses de vergne, les mouches bleues bourdonnent à la chaleur.

Tu n'as pas besoin d'un plus vaste paysage : un pré comme ceux de l'enfance, au temps qu'on aidait le petit berger à garder la Calode, la Marcade et la Pije. C'était un monde alors, où jouer avec la chienne. Culottes retroussées, on entrait dans l'eau pour en retourner les pierres. Des ablettes, guère plus grosses que les sauterelles, filaient par bandes. Après, on allait reprendre le goûter mis au frais dans quelque cachette. Le sol mouillé, marqué du pas des vaches, criait sous les pieds, et il en montait une odeur de terre et de menthe, une odeur un peu triste, les soirs, au déclin de l'été dans ces combes perdues.

Des lignes d'ombrage fermaient les prairies sous de longues croupes désertes. On regardait la lumière des pelouses humides et ces haies d'arbres, loin, où l'ombre bleuissait. Cela mettait dans l'âme un esprit de songerie, mélancolie tout ensemble et rêve d'amitié. Dans ce silence, comment comprendre devant nous la parole vague des choses?

Que nous disent-elles, que nous veulent-elles?

Que sont-elles pour nous faire cette petite blessure au cœur? « O diserte blessure et comme du couteau dont jadis tu taillais les sifflets printaniers, te lavant aux vertes rigoles. Et dans ta poche, de lui-même, le sifflet chantait ». (Equinoxes.)

En s'enfonçant dans la montagne, au repli de ces vallées gaufrées comme des feuilles, on revoit de vieux coins dont la douceur va plus avant encore.

Sous le village de Goure il est d'anciennes prairies bordées de quartiers de granit. Des noyers séculaires, tout de mousse et de grosses branches au feuillage pendant comme des mains lasses, assombrissent la pente. Là le soir est envieilli et doucement obscur. Au fond du val resserré, sous le pic de la Platelle, le triste bruit roulant du ruisseau dans les pierres. Quelque moulin à papier y dort dans la décrépitude. Le soleil bas y peint d'un jaune et luisant rayon le bois des séchoirs brunis à force d'âge. Comme jadis, un homme en veste de cadi va sortir par la petite porte et venir laver les « formes » à la cascade...

Vieux temps, ô mort dans la vie, ô vie dans la mort. Quelle est cette vie en nous que nous n'avons pas vécue? Quel est ce réveil de ce qui n'a pas été, pareil au son, qu'on croit entendre, des cloches englouties dans les tourbières des hauts pâturages? Et comment en ce pays de l'enfance retrouve-t-on en soi plus que des souvenirs?

La route.

On est cependant tenté de le dire trop toujours semblable, ce canton: mêmes carreaux des champs sur les côtes, mêmes cailloux dans la sente.

Qui n'a sa route ressassée?
Ici l'ombre, là le buisson,
La borne usée,
Et l'éminence où se posent les sons
De quatre campagnes.
De plaine comme de montagne,
Qui n'a sa route ressassée?

Mais le cœur suit sa pente; on reprend les chemins de jadis, et voici la récompense:

A l'appel du bâton qui sonne,
Oh ! surgissent et m'accompagnent
des moi-même par les campagnes :
Les naïfs qui se figuraient,
Cœurs de pivoine, âme de lait,
Adoptés dans cet univers
Unîment pour leur rire clair,
Et puis, — sonnez, clairons de guerre, —
Tous les fous nommés Jean-sans-Terre
Que ce patronyme indignait...
D'autres encor jusqu'au dernier :
C'est moi, là, dont le bâton sonne,
Oh ! qui n'en ai plus à personne,
Et vais mon pas,
Tant qu'enfin las,
Je m'asseye à l'ombre ordinaire...

Qui donc parlait de déjà vu?
De plaine comme de montagne,
La route est pleine d'imprévu.

Rien ne vaut l'air de la campagne.
L'an prochain comme l'an passé
Je veux refaire encor la route ressassée.

Sur les chemins viennent les idées ingénieuses. Des souvenirs, des réflexions se sont associés aux aspects de ce terroir. Cent fois ici les figures des gens et des choses ont donné à songer. On fait de nouvelles remarques. C'est une chaleur au cerveau.

Et souvent, alors qu'on comprend, qu'on saisit sur le vif le statut de cette vie qu'on a sous les yeux, on est tout étonné de sentir dans sa tête les notions d'école s'animer et les auteurs devenir des hommes.

Un paroxyste.

Tout s'élargit. Je ne sais quelle Victoire ouvre en chantant la carrière. On sait qu'en ce pays est le trésor secret, demi-caché sous terre, encore. Mais parce qu'il est besoin pour l'en tirer d'acquérir d'abord maintes richesses de par le monde, et que ces richesses on les sent promises, on s'inquiète moins de le posséder tout de suite.

Utilisant l'histoire du docteur, l'étrange reclus de Nouara, tu t'es proposé d'écrire un roman. Roman d'art, sous le patronage de d'Annunzio et de Nietzsche. Puis, les premiers chapitres rédigés, il te paraît que ce serait là un exercice et non un livre « écrit avec du sang », comme il se doit...

Tu lis Nietzsche, qui doit tant à l'Auvergnat Chamfort, pour lui préférer ensuite d'Annunzio, « ce Nietzsche plus assimilable ».

Nietzsche ! Allemand, mais non pas Boche. Même, n'avait-il pas prévu sa triste fortune? Quand Zarathoustra se regarde au miroir, il s'effraie de n'y voir qu'un singe grimaçant. Ainsi devait en prendre à son système reflété par les cerveaux teutons. On sait ce que donne du Nietzsche repensé par les junkers. Toutefois le principe diabolique y était bien, comme le poison dans ces herbes de mer qui deviennent en se putréfiant vénéneuses.

Tu cherchais dans le Zarathoustra plutôt un esprit qu'une doctrine. L'esprit de violence, voilà ce qui rassure sur lui-même un garçon porté à la songerie. Il expérimente qu'il se défait dans le rêve, et ce besoin de foncer, cette force en lui, au moins, le persuade qu'il existe et lui rend confiance...

Tu le lisais, donc, après les poètes, comme tu aimais, après les promenades de flânerie, partir droit devant toi, dans la rafale, aux sombres soirs d'été, alors que les nuages en longues outres courent par le sud. Des prés nus où l'on reçoit la vague d'air, telle qu'il faut parfois lui tourner l'épaule pour reprendre haleine, tu te sentais baigné de liberté, et ce pays même te paraissait s'élargir.

Ainsi qu'une grandeur au fond du cœur avant les catastrophes, la montagne avant l'orage se fait massive et grandit contre la nue. Sur ces dos pelés des cimes aux vertèbres de rochers, comme le vent passe, là-haut, appliquant au sol les broussailles de la lande. Sombrement bleuâtres, les crêtes prennent un aspect de force et de solitude au-dessus de l'es-

calade noire et serrée des sapins. Et le vent, ces soirs-là, ressemble au fanatisme sans objet de la jeunesse.

La montagne.

Il est de tradition pour les bergers de monter le jour de la Saint-Jean à Pierre-sur-haute, le plus haut des monts du Forez, pour y voir se lever le soleil. Aux vacances, Jean ne manque pas de pousser jusqu'au sommet en compagnie de son frère. C'est l'expédition d'été, et bien souvent on y va par le plus long.

Ça et là quatre ou cinq burons, vieux murs de pierre grise et toits de chaume, s'alignent comme des mendiants au bord d'un chemin. Un carré de choux verts avoisine l'étable basse, bourrée de foin, et sous trois maigres sorbiers, dans un bac de bois, jaillit une eau de diamant. L'air est de diamant aussi sur ces étendues où paissent, par troupeaux de cent têtes, les vaches tachetées, couleur de lait et de marron. D'autres, là-bas, se déplacent toutes petites sur la lande. Il a plu hier, le ciel est lavé, de sorte qu'on distingue au bout des chaînes, des vallées, et de ces pays bleus et roses, la dentelure nacrée des Alpes.

...Une fois, dans la forêt, on a fait rencontre d'un goîtreux qui s'est immobilisé, les yeux béants, la lippe pendante, avant de se sauver sous les branches en ricanant avec des gestes de sorcier. Ou bien on a vu un ruisseau qui semblait couler en remontant la

pente. Il est en effet en montagne d'étranges effets d'optique, le soleil aigu des cimes éclairant et découpant bizarrement les choses. Ainsi, par temps de brume épaisse, au crépuscule, dans ces grands bois, il arrive qu'on aperçoive soudain son ombre non couchée à terre, mais dressée devant soi parmi le brouillard comme un fantôme...

Sans doute on ne rapporte de là-haut ces souvenirs que parce qu'on y montait en emportant des songes. La part du rêve est là où les brouillards traînent sur les sapins des rampes, — un épervier plane plus haut, dans les hauts courants de l'air, — là où les pensées sauvages fleurissent les gazons, plus velouteuses qu'un regard et semblables à la solitude.

Entre la nuée et l'universelle vallée, notre mère montagne ! O bleu parmi les vapeurs chassées et défaites, bleu si pur, plus jeune à l'œil que les aimez-moi de mai, bleu dans la brume et dans le vent ! C'est le matin. Vers l'est et les bois déserts du nord ondule le pâturage où les vaches s'égaillent. De cette croix de fer forgé, toute la contrée on l'a devant soi : brasillant par les plis de la terre, les boucles des rivières, les toits des bourgs en étincelles, des campagnes, et des chaînes de montagnes en cailloux d'azur tout au bout, sous des chaînes de nuages pas plus grosses qu'une enfilée de perles.

Les jardins sauvages.

Enfin voici le sommet. Et là, hors de l'atteinte des troupeaux, dans des éboulis de roches, il se peut

qu'on trouve de merveilleux jardins alpestres. Entre ces énormes granits usés, viennent le lys-martagon, aux clochettes retroussées, d'un rose pointillé de son comme une joue de paysanne, la haute gentiane, en bâton d'or, la centaurée bleue, des graminées géantes et des scabieuses aussi larges que des lunes.

Les étranges parterres sauvages ! J'oubliais, noir comme une forêt lointaine, l'aconit, en gueules de guivre sur une grêle hampe ; le terrible varaire dont les montagnards se servent pour empoisonner les taupes, presque pareil à la gentiane, mais d'un blanc livide de chair morte. Puis je ne sais quelle plante aux panaches chinés, couleur de rose sèche...

Tout cela haut, touffu, foisonnant, vif et délicat de coloris comme une miniature, comme une vieille image. Quel rêve vaudrait pareille surprise? Dans ces landes roussies, quand on escalade les entassements bousculés de ces blocs, c'est un saisissement de découvrir là, en gerbes emmêlées, ces corbeilles de fleurs jamais rencontrées encore. Les fleurs de la montagne, celles qui ne fleurissent qu'au-dessus des nuages.

Jardins symboliques sur les hauteurs, jardins secrets qu'enclosent les roches dans les arides pâtis balayés des vents, c'est à vous qu'il faut comparer les quelques poèmes où, du milieu des jours taciturnes, s'abritant derrière des images et des songes, il sut ainsi faire fleurir cela qu'il portait dans sa vie. Ces poèmes ne sont-ils pas semblables à vos simples,

étranges un peu, vigoureux de ton, mais suaves de nuance, imprévus, mais frais et sauvages, et montés du vieux sol dans le plein vent de la montagne?

Le morne est oublié, ici. Ici, cet ennui dans la vie cesse son chuchotement de malade. La rafale, celle qui arrache des langues de flamme au feu des pâtres, et qui met en l'homme, comme les sursauts de ce rouge, la vocation du courage, a fait taire les bruits d'insectes. A peine si quelque mouche blanchâtre et quasi transparente bourdonne sur la bruyère. C'est pour ce vent qu'on est monté. Pour qu'il revienne vous heurter la face et vous enlever de son coup d'aile, ce vent de la liberté dont la force emporte le cœur.

Ah ! qu'il souffle, plein du goût cru des cascades et de ce parfum des narcisses qu'on respire en laissant aller la tête. Car dans le silence où l'on tâche d'entendre son âme, et jusqu'à ce qu'un autre royaume apparaisse par delà les brumes, rien, rien n'est vrai que ce vent et le courage qu'il met dans la poitrine.

Grenoble.

Puis Jean regagne son nouveau poste de Grenoble. « Temps gris et froid qui invite au travail. Neige « sur les Alpes. On allume les calorifères. « C'est « la saison bien connue qui s'amène ». J'ai relu « Laforgue.

« Le lycée est une immense boîte située au centre

« de la ville et bien aménagée. Nous avons des « chambres convenables avec des cheminées et des « bûches de fayard empilées dans un coin... Dans « les longs, longs corridors, errent de solennels « messieurs en gibus : Proviseur, Censeur, Surv. « général...

« Quand je vais dans Grenoble, je ne suis nulle- « ment dépaysé ; sous les bérets de laine des chas- « seurs alpins, j'aperçois de bonnes grosses têtes « d'Auvergnats ; il n'est pas jusqu'à la vue des « montagnes à tout bout de rue qui ne rappelle « Clermont et même Ambert...

« A Ambert, c'est la saison où la montagne est « rousse et où l'on rôtit des cochons devant les « portes. Le bon hiver que tu vas passer. Pour « goûter Ambert, il faudrait avoir longtemps « voyagé, et alors, sur le tard, s'y enfermer avec des « bouquins choisis et beaucoup de philosophie en « soi... »

Cette année-là tu poussais plus encore tes études et le travail.

« Je fais de l'italien ; j'ai même, pour spécifier, « fait l'autre jour une conférence en italien... »

« Les soirs je vais faire échange de conversation « avec un jeune prêtre qui ressemble à Savonarole « et à qui je vomis des blasphèmes. Je vais aussi « au Musée étudier les Italiens d'avant la renais- « sance... »

Mais après « six mois d'aveulissement », comme tu disais, tu me marquais : « Je reviens à mes dieux

« passés, Nietzsche et Stendhal, ainsi qu'à la gym-
« nastique et au vin fort. (Ça durera? ça durera...)
« Je songe aux farouches solitudes d'autour Pierre-
« sur-haute où j'ai vu le milan s'abreuver dans les
« mares. »

Jean prétendait ne plus pouvoir écrire, que ce fût vers ou prose. « Tu me parles littérature, mais « hélas ! « elle est bien morte, va, ma belle foi « vaillante. » L'Université l'a tuée. Je ne sais plus « admirer et sentir. Habitude de la réflexion criti- « que : on découpe en tranches, on cherche la « petite bête. S'il me faut faire un diplôme, l'an « prochain, voici ce que l'on me conseillerait : un « travail de philologie ! J'aurais pourtant de chi- « ques sujets en tête... »

A nouveau les examens, les concours. Comparution en Sorbonne: « En somme très content de mon « année. Je crois que mes affaires sont en bonne « voie ».

VI

Les fils de fée.

Il est dans Ambert une fontaine qui, tout de même qu'à Sienne la Fontaine Gaie, passe pour rendre « foutraud », — entendez toqué, original, — celui qui s'y vient abreuver. On l'appelle la fontaine de Goye (gaudium, joie?) Et les eaux de Jarrix, un hameau vers Valeyre, dans la montagne, ont, au dire des bonnes gens, même vertu.

Qui sait? De tout temps certaines ondes ont eu pareil renom. Ovide parlait-il pas déjà du fleuve Gallus qui coule entre le verdoyant Cybèle et Célène-la-haute :

Amnis it insana, nomine Gallus, aqua.
Qui bibit, inde furit, procul hinc discedite, qui est
Cura bonæ mentis : qui bibit inde, furit.

On a d'ailleurs découvert non loin de Jarrix des gisements radifères. Ces eaux pourraient avoir telle vertu de par leur puissance radioactive? Reste, alors qu'on tient l'Auvergne pour peuplée d'honnêtes bougnats incapables d'excès d'imagination, qu'en peu de contrées on rencontrerait davantage d'originaux. Çà et là une légère extravagance semble baigner les cerveaux de toute une paroisse, pareille à l'atmosphère bleutée qui enveloppe certains cantons. En Livradois, le dialecte, tout restreint qu'il est, possède quantité de mots pour rendre cette idée de « foutrauderie ». Et le folklore abonde en contes biscornus, en chansons baroques.

Ces contes, ces chansons, tu les avais entendus à Valeyre où les têtes faites pour les dire ne manquaient pas. Il y avait un vieux qui poussait des bribes de couplets, — couplets de son cru ? — dont les enfants restaient interloqués :

Je suis le confesseur des chèvres,
Trigou la digadaine, quatrigou la digadou !

Par la suite tu observas des types plus marqués de lyrisme. Ce fut le Devisou, « ce jeune faune, ce

« Bacchus enfant, — comment dire encore? — ce « *fadou*, fils de fée... » « Il est poète. Son surnom « suffirait à l'indiquer. Tiré du verbe patois : « *devisa*, qui veut dire imaginer, il signifie l'inven- « teur, l'improvisateur, le poète. Il est poète, parce « que ses ancêtres, j'en ai la certitude, ont joué « obscurément dans cette montagne le même rôle « qu'en des plaines célèbres les troubadours et les « trouvères, et que son père est encore le plus fin « conteur des veillées. Il est poète enfin parce que je « l'ai vu vivre, à mesure que sa fantaisie lui don- « nait le jour, une curieuse scène... » Car ce gamin qui sait narrer l'histoire du *Loup des Garnasses* ou de *Tricanique labourant avec des chiens en guise de bœufs*, sait aussi, des soirs, inventer et mimer tout un poème, invectivant en son patois la lune.

Nous ne nous emparons jamais que de ce qui est à nous déjà. Tu commençais de découvrir ton royaume et de t'en saisir. Il était dans le secret même de la vieille campagne, dans sa chanson.

En ce conte rimé de Noël qui s'intitule « les Idolâtres » c'est encore un de ces « orphelins de fade en un siècle de fer », cousin du Devisou, que tu voulus hanter. Et telles autres de tes inspirations, ainsi « le Songe »,

> — Ecoute, mon mari, je veux te dire un songe
> Que depuis cette nuit je promène à la longe, —

livrent d'insolites rêves agrestes semblables à ceux que font ces fantaisistes primitifs. Véritablement

possédés d'un esprit, ceux-ci nous rendent presque les antiques aèdes des tribus, mi-devins, mi-chanteurs. On en trouve encore quelques-uns aux champs, comme on trouvait encore quelques castors aux berges du Rhône ; mais notre climat leur défend aujourd'hui de créer des mythologies et des légendes.

Le Gouni.

Chez nos rustiques même il est donc un lyrisme. Lyrisme un peu fol, élan de bel humeur, demi-délire de la joie où l'imagination s'emporte. Celtique peut-être en ses envolées d'alouette ; autre cependant que la mélancolie visionnaire des gens d'Irlande ou de Bretagne. Qu'on songe aux poètes des tant gentilles chansons populaires : têtes à saillies débordant d'une verve capricieuse. Ils chantent, ceux-là, par besoin physiologique, parce que ça leur chante.

N'a-t-on pas plaisir à revoir la poésie comme un élan naturel, une chanson et non plus les fastueuses recherches des littérateurs? L'oiseau sous la feuille, un instant vient où la chanson donne en lui son coup d'aile. Peut-être qu'un hymne aussi est en nous, et que s'il en jaillissait, nous connaîtrions notre vérité et notre certitude.

Les poètes de cette race sont des êtres pleins d'inné, de divination. Proches de l'âme même des choses, ils ont un sens subtil et secret des correspondances.

Gœthe les appelait les démoniaques. Rien ne vaut, à l'en croire, que ce qu'ils trouvent.

Avant la guerre nous sommes au temps d'une nouvelle mais sotte scholastique. Les fiches, les documents s'entassent, les citations, les allégations des autorités. Tu n'en étais que plus porté vers ces êtres à qui une mystérieuse puissance ailée est donnée. Au lieu de cette lourde, incertaine montée, quelque bond ne pourrait-il nous mettre d'un coup sur les cimes? Le poète est tenté de croire, comme le rustique défiant de tout enseignement, qu'une soudaine trouvaille de son cœur peut, mieux que les sciences, lui livrer le secret de l'univers.

Les innombrables Jeanne d'Arc de la bruyère,
Je les vois : elles ont des livres merveilleux
Dont les feuillets ont la transparence des cieux.
Quand j'aurai bien quitté mes lunettes d'Ecole,
Moi aussi j'y lirai par-dessus leur épaule.

Tu imaginas donc d'inventer un poète paysan, le Gouni, un peu parce que ce sobriquet te faisait penser au plateau de Pamir, aux Aryens. Et le Gouni serait le type même de ces intuitifs. A ces fins tu écrivis cinq ou six poèmes.

Dix-huit ans que j'ai ma Jeannie,
Ruisseau d'hiver, ruisseau d'été,
Elle m'a toujours bien servi,
Bois du printemps, bois de l'automne.

Nous avons eu des embarras,
Ruisseau d'hiver, ruisseau d'été,
Mais les bons chats mangent les rats,
Bois du printemps, bois de l'automne.

Faut pas médire de la vie,
Ruisseau d'hiver, ruisseau d'été,
Aux morts elle fait trop envie,
Bois du printemps, bois de l'automne.

Dix-huit ans que j'aime mes draps,
Ruisseau d'hiver, ruisseau d'été,
Je compte que ça durera,
Bois du printemps, bois de l'automne.

Autour de ces vers nous mîmes de la prose pour présenter le Gouni avec force particularités aux lecteurs de « la Veillée d'Auvergne ».

On connaît la formule : vérité et poésie. Le Gouni, nous lui avons parlé plus d'une fois. Seulement ce n'était jamais le même individu. Après l'avoir inventé, nous l'avons découvert sous les espèces au moins de trois vieilles, toutes trois filles de fée. Une bergère au propos plein de verve, capable de chanter mille et une chansons, voire d'en composer elle-même ; bonne comme le bon pain, au demeurant, et sentant le plaisir de vivre au milieu des choses vertes. L'autre qui donnait à tous les événements le tour légendaire des complaintes. Et elle avait, ainsi que Socrate, un daimon, δαιμον , l'avertissant de se donner de garde en certaines rencontres. Sans lui, elle se brûlait bien, ce jour que le feu couvait dans sa grange. La troisième, enfin, conteuse non seulement de vieux contes, mais d'impressionnantes histoires à elle arrivées ; conseillée, une nuit de grosse pluie qu'elle s'était égarée dans les friches, par la voix de son mari mort, et marchant alors sur

la bonne route « avec comme une couronne de bougies autour de la tête ».

Les fées sont mortes, qui hantaient dans les temps les rochers de Goure, mais peut-être ont-elles laissé en ce monde une race éternelle, race de ceux qui savent qu'il y a plus de choses du ciel à la terre que nous n'en marquons dans nos systèmes de philosophie.

Jean l'Olagne.

Tard dans l'automne, par des soirées tièdes et sombres, nous allons aux bois des collines. Et Jean, avant le départ présumé pour Florence, combine dans sa tête sa « Métairie de Jean l'Olagne ».

Par ce qu'il aura de rouge entrain et de vivantes bizarreries, ce sera le poème d'un fils de fée. D'un paysan voué à l'esprit d'alouette, chantant ses verves comme il lui chante.

Ce lyrique, tu désirais le présenter en une brève notice. « Je songe à entremêler ma *Métairie* de quelques gloses, avec des titres trompeurs, dans le genre des chapitres de Montaigne, espèces aussi de commentaires à la façon de Lamartine. » Finalement tu y intercalas deux ou trois pages de prose disant les mœurs et conditions de Jean l'Olagne. Celui-ci se trouvait caractérisé par sa haine des sous-préfets, haine entourée d'un certain mystère. Tel poème était un défi porté par ledit Jean à notre sous-préfète ; une épigraphe, tirée d'un imaginaire « Moniteur du

Livradois », justifiait ce cartel : « Est-il vrai que Mme la Sous-Préfète ait déclaré, à l'une de ses dernières soirées, être venue en ce pays pour décrotter d'indécrottables âmes? » Jean l'Olagne, donc, propose un duel en champ-clos dans la cour de sa métairie. La dame prendra comme champion sa potiche du Japon, et lui quelque marmite en terre du pays qu'il baptise Tête-Rouge. Les deux pots mis en présence, l'un des deux devra voler en éclats :

Moi je me fais... monsieur, si c'est la Tête-Rouge !

Jean l'Olagne manifeste sans doute des humeurs aussi rustiques pour avoir eu dans son existence quelques déboires. Sa promise lui a été enlevée par un ambulant « planteur de Caïfa ». Et maintenant il voudrait bien « à la fois qu'on s'occupât de lui et qu'on lui fichât la paix ». Le rire le sauvera ; c'est par la gaieté qu'il entend aller à la force. De la gaillardise ! voilà tout son message.

N'ai-je rien à mettre en vitrine
A l'instar des gens du négoce?
Une chose petite ou grosse
Derrière quoi l'on s'accroupit
En prenant sa meilleure mine,
Et puis vos sous font des petits.
J'aurais... Non, ce n'est pas la peine.
Je voulais parler de mon cœur.
Mais vraiment ce n'est pas la peine
D'aller faire mon Henri Heine.
Honneur donc au commerce ! Honneur !
Comme l'on dit dans les comices.
Voici pour le feu d'artifice,

Voici pour le saint protecteur,
Plus mon écot pour le banquet
Et la Lyre Municipale.
Si je suis?.. Mais certainement,
Comme vous autres, commerçant.
— Votre partie, excuse, c'est?
— Joyeuse humeur et volonté.

Un Laforgue à la joue plus rouge et la trique au poing. Ce fils de bonne mère se garde bien de matagraboliser. Obscur jamais, énigmatique parfois, le poème devenant couplet plus spontané que raisonnable, à la façon des rondes enfantines. « C'est de l'immédiat. » « Comprendront ceux qui comprendront. » Mais esprit et sonorité tiennent toujours de la France rurale. Et ces vers, même quasiment symboliques, sont encore chanson à la mode de chez nous.

Sous les ormeaux du village.

Le sentier grimpe au long de murettes caduques où les groseilliers épineux ont pris racine. Deux ou trois masures, avec l'encombrement des piles de bois, des outils, des chariots terreux, et l'on débouche sur une place gazonnée que des roches percent de l'épaule. Les ormeaux ombragent la croix de pierre entre les fagotiers. Tout autour s'accotent en désordre les maisons penchantes; et devant les portes noires comme des portes de cave, les dentellières catounées sur leurs tabourets, travaillent au cliquetis d'osselets des fuseaux.

Il faut les prier un peu, ces bonnes femmes, pour qu'elles se décident à chanter. Jean écoute, assis dans l'herbe, son bâton entre les genoux. D'aventure, comme un insecte qu'on attrape pour l'examiner un instant, un mot déformé lui fera faire quelque remarque de phonétique. Mais c'est à cette poésie, la mémoire de ces campagnes, qu'il s'intéresse. Et tout autant à la vie de ce village, saisie par cent petits côtés.

Un de ces jours chauds où les caille-lait sentent bon sur les talus, nous allons voir un vieux, grand chanteur en son temps, dans ce même hameau de Grivel. Un gamin nous montre le logis qu'un abricotier tapisse. Il faut grimper l'escalier rompu ; une barrière disloquée encadre le balcon de planches. L'hôte est sourd, et ce n'est que quand on a heurté et reheurté qu'il vient ouvrir, en pantalon et gilet de serge rousse, cassé en deux sur sa canne. Une haute casquette à la mode ancienne coiffe sa tête rasée d'artisan campagnard. Il rabat d'une main son oreille, puis marmonne, creuse les joints de son bâton. Enfin, d'un rond de canne, il invite à le suivre.

La salle est emplie d'ombre, comme si les abricots aux petites fenêtres gardaient pour eux tout le soleil. On distingue un lattis de vaisselle, la cheminée où tiédit un pot de lait, des fagots, la huche-table. Sous le bénitier de faïence jaune et bleue qui pend à l'alcôve, une vieille douce,

ratatinée sur son carreau de dentellière, nous regarde, les yeux écarquillés de curiosité.

Le vieux s'est engagé entre la table et le banc, nous faisant signe de prendre place vis-à-vis. Il heurte sa tabatière contre sa paume, la fait passer toute ouverte. Sa femme se soulève et lui touche le coude, jusqu'à ce que, retourné, il hurle :

— Ils cherchent de vieilles chansons, de velhos chansous !... Je vas vous chanter celle du porte-enseigne, ou bien tenez, celle-là :

> La ville de Bordeaux, vrai Dieu ! la jolie ville !
> Elle est jolie, remplie de qualités...

Les coudes sur la table, il bisse, rebisse, pêle-mêle, « le grand prince d'Orange », « une fille libertine », « au château de Belfort ». Puis des chansons guerrières sur la bataille du Mont-Saint-Jean, sur le grand Napoléon. « Il avait fait abîmer bien du monde, mais on l'aimait quand même ».

Sur l'escalier, une montée précautionneuse de sabots. Par la porte entrebâillée, les petits qui jouaient sur la place, se glissent à pas d'église et viennent s'asseoir sur le bord du lit. On expédie un gamin quérir chopine à l'auberge. En attendant, le vieux conte ses misères : il a été papetier, un métier qui n'enrichit guère son homme ; et maintenant, quand ses douleurs le travaillent... Lorsqu'on les regarde, les enfants baissent le nez, plongent la figure dans les mains, s'éclatent de rire.

Levant haut les pieds, comme une poule, pour

ne pas faire de bruit, une femme vient prendre sa petite. Dans les temps, elle en savait, de ces chansons, mais elle n'y a plus guère de goût. Elle ne chante d'ailleurs qu'à sa façon de campagne...

La voisine a rejoint, qui tricote, adossée au chambranle.

— Allons, celle du Sabotier, si tu te la rappelles... Ou bien, ça les fera rire, celle du Petit Homme Tort.

De fait, on rit à cœur ouvert, parce qu'il fait beau, parce qu'on entre dans cette cordiale rusticité et dans la joie des enfants, parce que la saveur de ces vieux airs est plaisante comme une pomme.

La chopine est sur la table, on trinque, et les refrains défilent : couplets de grosses fariboles qui font pouffer les petits ; fantasques chansons patoises où des limaces labourent tandis que des chèvres chantent l'alléluia ; pastourelles, pieuses complaintes, ballades d'amour et de guerre. Toute la vieille vie des vieux villages, les saisons et les saints du calendrier, les travaux des champs, la ferme et le moulin, la bergère à la prairie, les voleurs de grand'route, le galant qui part pour l'armée laissant sa mie en pleurs, et revient après une campagne de sept ans. Et puis les annales fabuleuses de la nation : les châteaux, les villes, le roi, ses tambours, les princesses et les capitaines : images d'Epinal aux couleurs de vaillance et de gentillesse. La religion, aussi : la Nativité et la Passion, le bon Dieu déguisé en pauvre entrant chez le mauvais riche... En un vif coloriage les souvenirs de la

race, ses idées antiques, bonnes et simples comme le pain et le vin.

Et sous les orangers de Fiesole.

C'était à l'exemple, non sur le modèle de ces chansons, que les poèmes dessinaient leur carre nette, franche, imprévue. Lorsque tu t'embarquas pour Florence, la « Métairie » prenait déjà tournure.

Ce livre se fera comme la soupe bout,
A la bonne franquette
De cousine Miette,
Et comme la mairie
De Saint-Just-de-Baffie
Qui sera bien jolie
Une fois terminée.

En Italie, tu écrivis certaines pièces presque à trait de plume. Cependant tu croyais qu'en Livradois seulement il te serait donné d'achever la besogne et de planter le mai fleuri sur le pignon. Le bouquet, et, comme il se doit, un drapeau tricolore. Tu le croyais. Mais à l'étranger on n'en a que plus vif le sentiment du pays. En 1912, d'ailleurs, c'est le temps que :

Au nom du chardonneret
Se réveille la France.
Qui ne voudrait de garance
Se peinturlurer?

Et tu t'expérimentes mieux français, entre les Florentins. Le goût du rire s'accorde avec celui

d'aller de l'avant ; un besoin d'amitié, une sensibilité, qui tient pourtant à se moquer d'elle-même, avec cet amour de la noblesse et de la justice qui se laissera seulement deviner, ici ou là, à quelque sursaut du vers.

C'est de tout cet esprit de France que se nourrissait ton poème. Quand tu revins d'Italie, toi qui aimais regarder, tu fus frappé précisément par le biais guerrier, solide, des gars de chez nous. Tu avais encore dans l'œil ces fantassins de par delà les monts, héroïques, on l'a vu, mais qui défilent jambes traînassantes et rangs mous, le fusil balancé à bout de bras au son d'une marche dansante. Car tout de suite, comme tous à l'étranger, tu t'inquiétais de leur armée et de la nôtre, et de ce qu'ils feraient, si jamais venait cette guerre à laquelle on pensait déjà tant. Au retour, donc, cela rafraîchissait le sang de voir dans nos gares aux garçons de France, un maintien hardi de soldat. Et l'on en souriait, à l'étourdie, croyant pourtant à la guerre, lorsqu'on se demandait... puis, dès qu'on y pensait, n'y croyant plus.

Des gens qui insultent l'armée...
Crions tous : vive la Ramée
Et le manoir d'ancienne France,
L'ancien manoir près de Roscoff.
L'enfant demain sera sous-off.
En garnison à Saint-Mandé
Commandant sera commandé ;
Rien n'est si beau que la gouverne.
Ne riez pas de sa giberne,

Ah ! réparez l'ancien manoir
Pour quand il reviendra nous voir,
Le képi et l'œil sur l'oreille.
Car on veille, sacredié, veille
— t-on? Sur Metz, front. Pointez. Un, deux.
C'est bon. Nous le savions, parbleu,
Que tu ne l'étais pas, un bleu.

Jean l'Olagne en sa métairie.

Ainsi Jean l'Olagne allait chantant tout ce qui était dru et gai : les militaires et les jeunesses, les prés, le vin rouge, les travaux, les pommes de l'armoire et le pain de froment, les foires et les fêtes foraines, les bons drilles et les bergères. Honnissant seulement les sous-préfets, les cuistres et la Femme.

Honnir la Femme, c'est mal dire : il la malmenait, impatienté par toute odor di femina. Un orme, qui tenait sa partie dans le poème, dictait au pâtre des quatrains antiféministes :

La femme c'est la terre, et d'attendre est son rôle,
Immobile non moins que les quatre horizons,
Un frisson tout au plus d'azur à fleur d'épaule.
Or, prodige nouveau, je vois bondir les monts.

Mais le ton restait plus proche, à l'ordinaire :

La belle fille a vu le beau garçon,
— Chante, pinson,
Appelle ta femelle,
Ensemble célébrons une amour immortelle... —

Les gentilles pièces avec ce tour de primesaut et

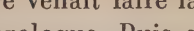
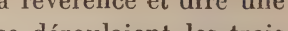
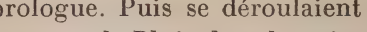
de fantaisie. On eut dit d'une suite d'estampes à la touche populaire en même temps qu'artiste et dont on eut plus d'un coup mal démêlé le sujet. Là, Jean l'Olagne de son champ interpelle le soleil et la lune, ou bien c'est, assis dans l'herbe, avec « le vieux berger d'orme perclus » qu'il dialogue. Au chaud du jour il offre un verre de vin au facteur, songeant à la lettre de femme qui aurait pu lui arriver. Dans une baraque de foire, il abat des têtes à coups de boule :

Madame Angot, Victor Hugo,
Les voilà, tous mes *Quos ego...*

Sur la place il se chauffe au bon soleil d'après la grand'messe, avant de suivre au cellier le vieux chanoine. Ce matin il a écouté le propos de la voisine faisant visiter son jardin à sa commère. Et, soit qu'il cueille une pêche et la mange, le pied sur la bêche, soit qu'il regarde « aux pentes auvergnates », bergères et labris, tout le monde en train, prêt à houspiller la vache qui se couche, il y met toujours, non pas quelque symbolisme, le mot serait trop gros, mais quelque transposition, quelque allusion, quelque malice.

Le livre portait sur sa garde :

« *A Marie-Antoinette, reine de France, qui aima les moutons et les nuages, ces moutons du ciel,*
et à Henri Pourrat qui écrivit avec Jean l'Olagne « sur la colline ronde »
ce livre est dédié ».
Jean-François Angeli.

Une bergère venait faire la révérence et dire une manière de prologue. Puis se déroulaient les trois parties du poème : — la Pluie dans le puits, le Soleil sur le peuplier, la Leçon du bâton, — qui s'accordaient à peu près à la mauvaise saison, au printemps et à l'été. « Voici un schéma pour servir d'indication : 1re partie  courbe de mélancolie décroissante, 2e courbe d'énergie s'apaisant  3e courbe de fureur montante  Le tout finissait sur ce « Poème sans titre » :

J'ai fait emplette de gros sous,
Je les ai jetés dans ma voie.
S'ils n'ont point fait beaucoup de joie,
Ils ont fait beaucoup de jaloux.

Alors j'ai pris de blanches pièces.
Comme les noires les jetai,
Et la foule me regardait
Maintenant, et disait : « Qui est-ce? »

Alors j'ai pris mes pièces d'or,
Tout mon avoir, tout mon trésor.
Les ai jetées. Quelle clameur !
Quelle clameur : « C'est un voleur ! »

Il ne me reste rien du tout.
Si. Il me reste mon bâton.
Je vais revenir. J'en donnerai de grands coups.
Peut-être dira-t-on :
« C'est un seigneur ! »

Cette fureur montante et cette recherche à tout prix de la force, cachaient-elles, comme chez Nietzsche, un fond d'intolérable dégoût ? On se sauve un moment par le rire, mais la colère est là

qui gronde et vite à nouveau l'hypocondrie. Je me souviens de ce manuscrit tel que je le reçus de Florence, où les lignes allaient penchant comme des branches sous l'averse. Tant de cordiale humeur, pourtant. Mais à côté, dans ce besoin même de foncer sur le Monsieur, la Dame, le Fonctionnaire, le Professeur, on sentait l'irritation, et sous cette irritation déjà du noir ennui.

Il fallait bien parler longuement de cette « Métairie » puisque Jean l'a détruite en février 1914. Du moins en jeta-t-il au feu titre, prologue, dédicace, et des poèmes les deux tiers peut-être. Les nerfs alors à vif, ne put-il supporter ce que ses vers paraissaient avoir de personnel ? L'idée de livrer la plus petite part de soi-même, ou plutôt l'idée qu'on le chercherait là, lui fut sans doute un supplice. Il me dit seulement, avec un accent d'impatience, qu'il avait brûlé « tout çà »...

Convenait-il donc de ne point parler de la « Métairie » ? Rimbaud lui aussi avait souhaité de détruire ses œuvres. Mais une fois écrites, étaient-elles encore son bien ? « La Métairie », d'autres que moi l'ont pu connaître. Elle fut présentée à trois ou quatre éditeurs. Péguy montra des manuscrits empilés sur une étagère : « Il y a là des chefs-d'œuvre qui dans deux ans n'auront point encore paru. » Un seul s'intéressa, se dit enchanté et prêt à publier : il demandait sept cents francs.

VII

Florence.

D'abord ç'avait été la « douceur de vivre à quoi concourent toutes choses : ciel, climat, habitants. « Pays de « l'hédonisme ». En vain l'on beugle « Tripoli. L'Italie paresseuse et fleurie a encore de « longs jours devant elle. Je les cueille. — Mais où « est l'Auvergne et certain J. l'O. ? Là-bas, Caton, « ici Horace. Dieu, que l'homme est souple ! Lettre « quelque jour ; mais depuis les chemins de fer « jusqu'aux épistoliers, tout retarde ici ».

La bourse d'agrégation accordée, tu t'étais, au début de novembre, embarqué pour l'Institut français de Florence. A Turin tu visitais l'exposition dont le cœur était, « passé le pont monumental, le « palais de l'Italie entre ceux de France et d'Alle- « magne. La France représentée par confections, « articles de mode, et l'Allemagne par des pianos « automatiques et un salon du mobilier où « remarqué certaine salle à y manger de la saucisse « et filer le rouet ». Puis après « des pays, des pays dans la nuit, Gênes, la mer au clair de lune », tu arrivais, sur les huit heures.

« J'ai fini par trouver une chambre pas chère, « mais dans un quartier un peu populaire, en face « du marché. Au petit jour, cris de volailles et « jurements de mercantis. Un vrai marché arabe. « — L'Institut ? C'est cossu et ça n'a point

« d'élèves. Des téléphones, des machines à écrire « de tous les côtés, des larbins, une salle des pério- « diques avec tentures de satin, fauteuils en bois « doré, un luxe qui me soulève le cœur...

« Tous les jeudis il y a réception et moi je me « garde bien d'y aller. M'en fous, moi. Si à 25 ans « je ne puis dire de ci ou de ça que je m'en fous, « quand donc alors ?...

« L'important de l'affaire, c'est que je suis à « Florence ; il s'agit de faire provision d'art, de « fantaisie et le reste n'est qu'accident. Les musées « m'enthousiasment. Mais j'étais d'une ignorance « en matière artistique. J'en rougis...

« Une fois par semaine j'assiste à la Faculté « italienne au cours d'un prof. italien, et une fois « aussi au sermon que prêche un moine rigolard et « facond, qui parle du « seppelimento di Christo » « avec une inaltérable bonne humeur. C'est le pays « qui veut ça. Dans la rue tout le monde chante, « crache, siffle, vous marche sur les pieds. Les « premiers temps j'étais soulevé ; à présent je fais « comme eux. — Mais ce que je suis devenu chau- « vin, jusqu'à ne pas supporter d'autre lecture que « celle de l'*Action française* que l'on reçoit à « l'Institut... C'est le seul journal vivant. On voit « mieux ça de loin. Dans des trucs comme le « *Temps*, je cherche en vain la France ».

Puis, la visite aux musées à peu près faite, on se promenait « un peu plus hors les murs », sur les collines. Un jour, avec ton seul ami florentin,

Guy Mounereau, c'était la rencontre d' « un amour « de gosse qui ne savait pas son âge et grimpait à « San-Miniato chargé d'un panier d'oranges. Nous « lui avons donné deux sous pour ses réponses « adorables et sa bonne mine... » Et tu marquais : « Il doit y avoir des paysans intéressants, par là- « dedans ; mais je ne les connaîtrai jamais. J'en « suis réduit à l'écume citadine. — Luxe et vulgarité « d'âme ! ».

Voyages.

« Je fais la campagne toscane en compagnie du « plus dilettante et du plus désespérant des adoles- « cents. Voudrais à Pâques pouvoir aller jusqu'en « Ombrie à pied, le sac aux reins ». Mais au rebours des peuples, troupeau fatal, qui vont vers l'ouest, le poète se sent attiré vers l'est, vers les pays où le soleil se lève. Il se décide pour Venise, et « l'affreux Lido ».

« ...J'arrive tout ahuri de voyage. Venise un « rêve, un rêve, une lumière, je ne suis pas roman- « tique, mais Venise ! Mon Dieu. Le grand Canal, « la nuit, en gondole, Ravenne byzantine, et une « ballade sur l'Adriatique dans une barque de « pêcheurs, — que d'aventures ! »

Et tout de suite, comme un aîné qui voudrait que son cadet connût aussi le goût des abricots, des brugnons de ses vacances, tu voulais que ton frère préparât son voyage. En juin il viendrait te

rejoindre avec une permission de quinze jours, et vous fileriez ensemble. « Car ce qu'il lui faut, ce « n'est pas Florence, — trop savants, ces gens-là, « — c'est Venise, les sensitifs, la couleur... Venise « et Wagner. Voilà mes paroxystes... »

En attendant tu notes : « Me revoici dans le noir, « Florence grossière, l'Université. On me harcèle « pour mon diplôme, n'ai rien fait, ne veux rien « faire. Une nostalgie. — Assez sur mon peu « intéressant cas ». Il importe d'autant plus de retourner à Venise que ce voyage sera « l'adieu « définitif à l'Italie, attendu que l'année prochaine « j'expierai mes frasques (?) de cette année dans « quelque Briançon où je serai pion de 6e classe « parce qu'il n'y en a pas de 7e ».

Au début de juillet « le voyage du condottiere » prenait fin et tu te retrouvais à Grenoble « au pouvoir de toutes les Facultés ».

A l'I. F. F.

Jean quittait Florence sans regret. « Jamais je n'ai tant été en rogne... » Dans les dernières semaines il s'était « mis en cellule ; sors peu, ne « vois personne et mon chef se surmonte d'un fez « de bersaglier que je fais passer pour un bonnet « turc. (Cela parce que les tripolitâneries, comme « il disait, continuaient.) Ne fais qu'un repas par « jour et lis l'Imitation à défaut d'Al koran ».

La bourse d'agrégation est de cent francs par

mois. Peut-être y faut-il ajouter quelques maigres subsides pour un cours populaire du soir. Et quand l'argent « qui te vient du Hanovre », n'arrive point, il est malaisé, en effet, de s'attabler plus d'une fois par jour. Tu revins de Florence affaibli, presque malade. Cependant là-bas, pour narguer le destin, « tu en remettais ». Ainsi, ayant fait emplette d'une fiasque d'huile, tu en laissais tomber chaque matin quelques gouttes, et déclarais paisiblement à ta logeuse que c'était là les reliefs de ton déjeuner. Car tu l'avais persuadée, elle et les camarades, que tu te sustentais uniquement d'huile et de sel.

Rares les jours où tu as pu t'asseoir à une table d'auberge, un verre de vieux chianti devant toi, ton tabac, ta pipe, pour écrire quelque poème de la « Métairie ».

La « Métairie » pourtant était faite. Même tu rêvais d'un autre livre tout en préparant « sans goût ni grâce » ton mémoire sur « la culture classique et la culture chrétienne en Italie à la fin du XIV^e^ siècle ». « Mon prochain bouquin sera plus auvergnat « encore. Je m'occupe assez de l'histoire de l'art « et ne suis pas sans confronter tel ou tel tour de « force italien avec tel sincère église romane « auvergnate, tassée, cropetonnante, s'efforçant à « se dégager de l'emprise. J'entrevois de belles « choses. Si j'ai le temps et l'argent, je me propose « de faire à pattes l'Auvergne pendant ces « vacances ».

Ainsi contre l'Italie, tant chérie cependant, tu

recherchais l'Auvergne, et contre les Italiens, les néo-classiques et les professeurs, — les Auvergnats. « Il n'y a que les Auvergnats qui pigent. Le salut « est dans l'Auvergne. — Je demande séparation « de l'Auvergne et de la France. »

Crispé par quelques Florentins braillards, tu portais un bonnet turc. Vis-à-vis de tes professeurs tu avais à peu près la même politique. D'abordée tu t'entendais mal avec certains universitaires « juifs « ou protestants grassement payés ». « Je n'ai rien « à changer à ce que j'ai dit de l'Institut... Mes « collègues sont épouvantés de mes attitudes intran- « sigeantes, persuadés que je me coule à jamais. « Adieu la belle avenir, etc... J'exagère encore mon « rôle de croquemitaine et me délecte infiniment. « — Je songe à quelque grand poème qui aurait « pour titre le poème du Cul, (du cul, s'entend) à « la recherche d'un siège social. Je l'écrirai très « sûrement. »

Ensuite tu riais. Et tu grognais un peu moins. « J'ai fait un effort vers la sociabilité (et un poème à ce sujet). »

Passez-moi donc le lard de sociabilité,
Que j'en oigne mes mains, mon visage et le reste.
On ne savait par où prendre ce pauvre Alceste,
Et ceux qui l'abordaient fuyaient épouvantés...

Jusqu'au jour où survenaient des incidents. Alors rien n'allait plus, sauf le mémoire qu'il diligentait davantage. Il confessait qu'il pourrait assurément

laisser tranquilles ceux avec qui il était en noise et rester tranquille de son côté. « C'est ce que je me « répète bien souvent et je bats ma coulpe. Mais « non, je sens en moi cette joyeuse méchanceté « dont parle Nietzsche, c'est plus fort que moi, « et... ainsi soit-il ! »

« J'ai une cote de réactionnaire à l'Institut t. à « fait rigolote. On me fait la hargne, et l'on me « considère. Curieux. — J'ai fait marcher des « types. Une année mouvementée, oui-dà. — Mais « quand arriverai-je à jouir *seul* comme Baudelaire, « de la sottise que je provoque. — Moi il faut que « j'en fasse part et c'est ce qui me perd. Encore un « petit progrès ».

« Je suis tout à mon mémoire mirobolant que je « me décide à faire. — 100 pages à remplir et pour « cela je pressure de maigres fiches jusqu'à l'écorce « — car, brouillé avec la Faculté. — Qu'avais-je « fait, cependant que fumer une pipe en bois avec « un bout d'ambre (1) ? ».

« Si tu m'écris, cachette à triple cachet... Mais « tu peux m'envoyer une carte annonçant que je « suis élu à l'Acad. Goncourt, et que je laisserai à « dessein traîner dans mon casier. On furète. On « m'épie. On m'interroge. Je réponds que j'ai « renversé des valeurs ».

---

(1) J'ai bien réfléchi, l'année avant, dans ma chambre,
Alors que la neige lourde tombait dehors.
J'ai réfléchi pour rien. A présent comme alors,
Je fume une pipe en bois avec un bout d'ambre.

Francis JAMMES. *De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir.*

Renversement de valeurs.

Tu les renversais simplement pour faire place nette, et par énervement, comme on envoie au fossé, d'un coup de soulier, la boîte de fer blanc aplatie qui traîne sur le chemin. Un beau jour, tu t'étais assis devant la table :

« 25 mars 1912. Attention. Je vais écrire des « choses essèntielles !...

« J'ai réfléchi longuement et j'ai conclu à ceci « que si je veux faire quelque chose, et je sens « en moi assez de forces latentes pour faire, il me « faut balancer un tas de fantoches. C'est d'ailleurs « commencé. 1° Je balance la République. Ne « t'effraie pas. C'est pas du momentané. Je balance « la République avec ses frontons postiches. Une « parenthèse : quelle peine me fit cet Auvergnat, « bien matériel, bien carré, professeur au lycée de « B. qui, venu à Florence en janvier, ne crut mieux « faire pour sympathiser auvergnatement que de « me parler de Ch. (?) et de je ne sais quel comité « de défense... ique ! »

Et le comparant à ces Italiens « tout en gestes et rien d'intérieur », tu te disais :

« Il y a quelque chose dans ce Gaulois mal « équarri qui jamais ne verra le jour, parce que « son idéal, à cet hercule, c'est peut-être, et sincère- « ment, de boire un bock avec son député ridicule « sur la terrasse d'un quelconque café du Com-

« merce, mettons à Thiers. — Mais où vont ces « forces inemployées ?

« Secundo : je balance l'Alma Mater, la vieille « garce d'Université, et à ce propos je ne m'éten- « drai pas. Il y aurait trop à dire, j'ai trop vu, ici « même, de types qui feront la joie de mes « souvenirs. En y pensant il me vient une telle « bonne humeur rabelaisienne que je n'aurai qu'à « laisser à jour cela pour écrire foison de livres « verveux. Nous en reparlerons ».

M. Ch. était, je crois, un sénateur du Puy-de-Dôme. On conte qu'à chaque octobre il demandait à la C^ie^ P. L. M. de lui réserver pour telle date un compartiment de 1^re^ classe. Au jour fixé un domestique s'embarquait dans ledit compartiment après y avoir enfourné quelques sacs de pommes de terre qui devaient constituer la provision du père conscrit. De la sorte, patates et domestique arrivaient franco de port. C'est tout ce que je sais de M. Ch. et probablement tout ce qu'il y a à en savoir.

Jean eut été ravi de ce trait trop auvergnat. Il s'étouffait encore de rire en contant l'entrevue au café avec son collègue et compatriote. Ainsi qu'une ou deux scènes vives avec certains...

Comme quelqu'un qui se sent à tout coup froissé, humilié, peut-être sautait-il sur toute occasion de boutade. Au bout du compte, c'est le seul moyen de se réconcilier pour un temps avec la vie. D'ici, ainsi qu'un colonial songeant aux procédés, aux

trucs, par quoi il imposait aux indigènes, Jean n'y repensait point sans sourire. Il appréciait même la bonne volonté de plusieurs qui s'étaient efforcé de mettre de l'huile dans les rouages lors des grippements. Mais là-bas et sur l'instant, il fallait que tout sautât. Il le fallait, et déblayer la place, pour rompre avec ce moi dont le souvenir est insupportable, et faire peau neuve.

« Balancer la République » c'était simplement se retrouver l'esprit libre, débarrassé d'un préjugé. Un sentiment mystique passionnait le cœur et l'on pleurait à dix-huit ans en lisant l'histoire de la Révolution. A cette heure on voit les choses d'un œil net : le favoritisme partout, l'égalité nulle part. Les frontons sont-ils pas postiches ? Même, ne permettent-ils pas de jouer derrière un tout autre jeu ?

Mais se détourner demeure la seule négation.

La politique, sujet trop direct, d'ailleurs, où l'on livre trop de soi. Et l'on sent cela plus vrai encore de la croyance. Peut-on seulement en parler ? Toute conviction reste chose du dedans, masse de raisons et d'expériences intimes dont on ne saurait se souvenir en détail. Puis, lorsque la foi n'est point professée, comment la conviction ne serait-elle ondoyante entre les impressions du siècle ? Sous cette incertitude vivra cependant le sens chrétien qui est proprement de préférer l'esprit à la chair. Nietzsche, Stendhal, grains d'arsenic pour le coup

de fouet ; pour le pain quotidien, il n'est que le froment de l'Evangile.

A Florence, et contre les imbéciles, c'est bon d'aller à l'église. Dans la petite ville, on y retrouverait trop les bien-pensants. Cependant les souvenirs familiaux et les images de la vieille campagne chrétienne composent toujours un horizon amical. Mais à quoi bon se demander si ceux-là qui se sont emparé du paradis par violence, se seraient, en marchant, rapprochés ou non de la porte étroite ?

L'art et la connaissance.

L'art, comme dans l'internat les timbres-poste, rachetait cette année noire. L'art, les heures à San-Miniato ou bien aux Offices, et dans les boutiques modestes d'antiquaires.

Jean revenait avec le goût de la peinture. Il rapportait quelques pochades : une tour carrée rongée de soleil sur le bleu du ciel ; des cyprès d'un vert obscur, une grille, et, derrière les massifs, une façade pâle de villa. Sans grand souci des idées pures, d'abord il est artiste et ensuite il est encore artiste. Le pinceau donc, pour ce qu'il a à dire, sera plus expédient que la plume. De ce moment il écrit de moins en moins et de plus en plus s'inquiète de peindre. Dans la tranchée, c'est son « pinceau absent » qu'il regrette...

Cet « opium immense » où se réfugier nous livre

peut-être une fausse clef du Jardin. L'art étant chose toute humaine, de l'homme et pour l'homme, ne demeure-t-il pas plus vrai que la vérité ? Que toute vérité non mystique. Ainsi que l'odeur d'une rose n'est point la poésie qui nous empêche de voir le rosier et ses épines, mais l'esprit même de ce rosier, ainsi l'art, sans doute, n'est pas le divin mensonge qui nous console de la connaissance, il est la connaissance même.

Une connaissance par l'âme. Car rien n'est à fleur d'œil. Le barbare ne voit de la nature que ce qui lui tire le regard : le brillant, les couleurs éclatantes. Le sens du beau serait, au contraire, pénétration secrète, sens de la vie dans ses intentions. L'approche de Dieu.

L'homme, — comme Gaspard Hauser séquestré dans une caverne n'utilisait que ses mains, n'ayant jamais ouvert ses yeux au jour, — l'homme ne s'est encore servi que de sa raison, pour acquérir plus de puissance sur les choses ; non de tout son entendement pour les connaître. Mais si, éclairant ce qui reste en son être vie animale et végétative, il parvenait à pénétrer de conscience ces obscures régions, il comprendrait par sympathie l'âme même des arbres, des choses vertes, de toutes choses. Qui sait si ces méthodes de connaissance n'amèneraient pas l'avénement d'une humanité supérieure ?

Songeries de la solitude, nuées sans cesse défaites que celui qui se couche sur les genêts des collines

aime voir glisser dans le vent au pays d'entre ciel et terre. C'est ainsi qu'un Rimbaud « damné par l'arc-en-ciel », s'est « engagé à la découverte de la clarté divine » et cherche « des secrets pour changer la vie ».

Ceux-là s'inquiètent peu des systèmes. Ils rêvent de s'assurer tout de suite de « l'immense opulence inquestionnable ». Ce sera « l'œuvre inouïe », exigeant l'art multiforme.

Pour ces « amateurs supérieurs », — le mot est de Rimbaud, toujours, — l'art donc est la seule réalité. Jusqu'au jour où ils expérimentent que, sur un autre plan, il est une réalité plus pleine : l'entente, le commerce des cœurs. Peut-être parce que celle-ci présage Dieu de plus proche façon, comme la flamme d'une lampe mieux que la couleur jaune nous rappelle le soleil.

Peinture.

Après le voyage de Venise, ces vacances d'Ambert sont toutes à la peinture. Le frère de Jean compose deux tableaux, d'après ses souvenirs de l'Adriatique. Jean, souvent, se contente de regarder et conseille d'un mot. Ou bien il prend les champs et va peindre sur quelque planchette les entours d'une vieille métairie perdue : une meule de paille, l'averse sombre d'un châtaignier devant un mur délabré, la tristesse d'une soirée couverte ; tout cela sentant si fort le temps romantique qu'il y

silhouette un jeune homme en habit marron et chapeau bolivar passant d'un air de songerie... Faire ainsi cent études qu'on jette dans la fougère sans même les rapporter ; et, seulement après, s'asseoir devant une toile...

Sans rien entendre à la technique, on peut sentir qu'il y a quelque chose en ces pochades ; et ce quelque chose c'est le don suprême : la poésie. Jean aimait les vieux arbres, les profondeurs de sous-bois, ces ombrages d'un noble silence où fait tache un pâle visage, le fût d'un bouleau.

Par la suite, quand son humeur se fit plus dure, sa peinture prit un accent triste et morne. Des tons d'un rougeâtre de jachère éventrée, d'un noir de sapinière, d'un jaune frileux de ciel hivernal. Je ne sais quoi qui rappelait par l'esprit ces toiles hallucinées des baraques foraines. Simples paysages pourtant : le village qui se débande sous une butte boisée ; un grêle bois de pins et dans le fond la ville avec ses fumées en allées à la bise contre des montagnes. Mais là-dessus, une désolation presque hagarde.

Et pourtant, les jeux de l'ombre et de la lumière, de l'air et du vent, le visage propre des heures, on les retrouve toujours. Quel soleil dans la feuille de ces merisiers en file... Ces aquarelles, aussi, faites en 1914, à grandes touches et larges lignes, ne sont-elles pas lumineuses avant tout ?

Dans la tranchée il se mit à dessiner. Croquis d'une facture rude qui rend l'impression plus

saisissante. Ce sont des gourbis dans une plaine pluvieuse ; ou bien un boyau avec le périscope ; et le guetteur qui tend le cou, de la main derrière soi fait signe... le coiffeur et l'homme à la tonte, le geste indiqué au plus juste, d'une arabesque... Ces dessins restent en clef avec le style elliptique de ses lettres et de ses poèmes. Seulement, ici, un accent inquiétant et simple. Comme un coup porté sans un mot.

VIII

Le vallon.

Un soir de juillet nous sommes allés sur la route de Paris attendre quelques Clermontois, ce parfait ami Joseph Desaymard, cher à toutes les Muses, Vaury et Busset, le sculpteur et le peintre qui se prénomment tous deux Maurice, pour attester que peinture et sculpture ont un péristyle commun, et Marcel Lamy-Torrilhon. Ils doivent arriver en auto, en vue probablement des fêtes à la mémoire d'Emmanuel Chabrier.

L'après-midi est d'une tranquillité sans mesure sous le glissement de la nuée couleur de pigeon. Des prés, des lignes d'arbres s'étagent, de tous les verts de la rainette et de la grenouille, jusqu'aux côtes forestières coupées de gorges rocheuses. Et par delà, découpant leurs longues silhouettes en bleutés de plus en plus irréels, pareilles à des songes qui

vont se perdant vers l'avenir, les montagnes fantômes rêvent dans une lumière d'azur tamisée.

Sur la fougère lourde encore de rosée ruisselle la ramure du fayard. Comme les reines des prés parfument le soir, près du petit pont. La guirlande des branchages pend sur le chemin tacheté d'un soleil rose, surplombant tout au bout, finement bleuissante avec ses bois et ses landes, l'échappée des cimes pastorales. Royaume du vert sous les longues brumes couleur du temps, royaume des choses, comme nos rêves de mai, inquiètes et paisibles à la fois.

Jean regarde les bleus fumeux des sous-bois, cette pénombre de velours sous les pins de Chanabert. Le site n'a-t-il pas un caractère shakespearien ? Une école de peinture pourrait naître chez nous, ainsi qu'il en naquit une à Barbizon.

Rien n'a jamais parlé pour ce paysage, et voilà que nous venons de lire une suite de poèmes qui en semble la chanson même, douce, claire, fluide. Brèves musiques, grisollement d'une alouette au-dessus des éteules, souffle dans le bouleau pleureur sur la mousse où quelque rais de soleil allume trois campanules... Pas une de ces pages ne décrit précisément ce Livradois, mais c'est son rêve tel qu'il apparaît là, bruissant et vert en un demi-brouillard d'azur. Seul un poète a su dire la gravité apaisée de ces montagnes, la tristesse légère de ces teintes, lilas, myosotis, pervenche, sur les pentes et

dans la nue, ces jeux enfin des lueurs solaires noyées dans la buée bleuâtre qui cendre le val.

Son livre, « le Vallon », a paru au Mercure en 1913, — et la critique débordée ne lui a pas accordé l'attention qu'il mérite, mais une haute et simple originalité doit assurer son destin. Nous, nous en connaissions déjà quelques poèmes qui nous enchantaient. Car l'auteur habitait avec les siens la maison même de Jean.

Pourquoi, jusqu'à ces vers, rien n'a-t-il traduit le songe de ces horizons ? Nous sommes, explique Jean, trop neufs encore. La mélancolie, comme dans l'habillement les teintes sombres, demeure un plaisir réservé aux vieilles races. En Toscane, quand ils admirent, ils font : bello ! bello ! avec une petite intonation nostalgique. Chez nous ils feraient : ah ! c'est pas pauvre ! en hochant le chef. L'Auvergne s'est développée en force, un arrivisme. Sans philosopher, il faut voir que les paysans sont chez nous tout lourdeur, les hommes sans biais, les femmes sans élégance, les uns et les autres sans souci de beauté.

La beauté pourtant vivait autrefois. Elle naissait d'un ensemble, d'une soumission plus stricte aux choses naturelles. Tout gardait du style. Aujourd'hui... Mais le temps arrive peut-être d'orienter l'Auvergne vers l'Esprit, vers la grâce.

...Oui, ce paysage enfermait mes pensées, naguère, comme un mur. Il faut en être sorti. Maintenant je le vois mieux. Et les choses...

Ainsi à peu près tu parlais, avec un sourire d'ironie cordiale qui passait à peine ta petite moustache. Puis tu contais en riant tes allures de Florence, tes ascétismes, les mystifications que tu t'amusais à combiner.

— C'est étrange comme je me sens un enfant ; un enfant qui n'a rien fait, qui doit se mûrir, apprendre, comprendre. Si l'on se rendait compte, il y aurait tant à essayer, tant de choses à reprendre, qu'on croit mortes.

Le Livradois retrouvé t'allégeait l'âme. Lors des fêtes, tu causais presque longuement avec Gandilhon Gens-d'armes, ce zélateur de l'Auvergne, cet éclatant poète qui a le don de voir l'épique dans le familier, l'âpre, le rieur et l'excellent Gandilhon. Avec son disciple, aussi, Léon Boyer, le petit instituteur qui fut pâtre sur les rampes du Puy-Mary. Léon Boyer, si doux et si modeste qu'on était tout de suite tenté de l'aimer. Et lui non plus ne reviendra pas de cette guerre.

Du régionalisme.

Quelques journalistes, quelques littérateurs auvergnats étaient donc venus, en l'honneur et mémoire d'Emmanuel Chabrier, et Jean notait des traits du génie de la race. Vite il distinguait le danger du régionalisme, qui est d'être un cadre trop facile. Sous prétexte de décentralisation, il accueille tout ce qui, depuis M. Jourdain, est prose ou vers. Mais

aussi, qui ose plonger la main dans ce sac où sont neuf pommes véreuses pour une ayant quelque saveur de terroir ? La pelure éclate encore à l'œil, seulement les vers se sont mis dans le fruit. Il a mûri tout en eau, non par le travail de la sève. Le régionalisme, voilà le point, demeure trop affaire de pelure, d'écorce.

Il arrive donc ceci, qu'une doctrine faite pour fomenter des œuvres plus proches de la nature et de la vie, a des effets tout juste contraires. Comme un temps trop doux fait partout sortir le chiendent et les queues de renard au lieu d'aider les blés à pousser. L'art régionaliste, ce devrait être l'aboutissement suivant sa ligne de l'art de nos vieilles provinces. Faire ce que désireraient de faire nos vieux pères aujourd'hui. Chanter par exemple comme pourraient chanter sur des pensers nouveaux les poètes des antiques chansons de France. La « Métairie » sans doute était œuvre régionaliste. Une expansion. Au lieu de cela, le régionalisme, c'est l'imitation. C'est, assuré d'un demi succès, de refaire à la manque, pour chaque province, les livres qui ont fait du bruit dans le monde.

Le mal ne serait pas grand si l'on gardait le sens des valeurs. Mais hélas ! Nos voisins du Cantal élevaient un buste à un médecin du siècle dernier dont les titres étaient d'avoir écrit une « poésie » patoise sur quelque épidémie de choléra. Qui pourra prendre le félibrige au sérieux ? Il s'ensuit que le public s'abstient. Arrivera-t-on jamais à faire

rééditer les livres, tirés à petit nombre, de mon vénéré ami Régis Michalias, ses *Ers*, ses poèmes posthumes ? Sobres, justes de ton et d'un fort relief, ils sont pourtant d'un intérêt véritable, pleins de la vieille vie paysanne...

Jean, qui comptait pour rien renom, argent, succès, voyait à quelques écus près, ce que valaient certaines parts de ce régionalisme. Négligeant ce qui n'était qu'honorable, sans valeur de vie ou d'art, il ne consentait à s'arrêter qu'à l'important.

Jeunesse impatiente, jeunesse exigeante, parce que le monde est grand devant elle, et qu'elle ne sait si elle y demeurera longtemps; soldat pressé qui ne prend avant l'attaque, dans sa mémoire trop pleine, que les vrais amis, les vrais souvenirs. Et il se dépitait un peu que tel qui de son propre fonds eût pu donner une œuvre d'intérêt véritable, s'amusât à des besognes d'imitation où le cœur n'intervenait pas. A quoi bon donner des choses « que c'est pas la peine », comme disait Chabrier.

Le goût de l'essentiel, de ne dire que ce qu'on tire vraiment de l'âme, demeure sans doute son trait même.. Ce goût qui fit que sitôt une page lâchée il la regrettait et aurait voulu la détruire. Passé l'automne de 1912, à peine s'il écrivit une centaine de vers et sept petits poèmes en prose...

Hector Verdurase.

Vers le même temps il avait rédigé le premier

chapitre de cet « Hèctor Verdurase, poète régionaliste », que depuis deux ans il se proposait de chanter. Un si beau nom, lu sur une enseigne dans Grenoble, lui avait paru tout un programme bucolique. Travailleur têtu et minutieux, selon le génie de son peuple, Hector promulguerait la théorie du régionalisme et rêverait d'écrire force poèmes révélateurs. Ceux-ci ne viendraient pas. Le barde, pour les y contraindre, changerait de logis, se composerait un intérieur paysan, irait jusqu'à pendre des grappes d'oignon au plancher de sa chambre. Finalement il prendrait pour femme une belle campagnarde, et nanti, en requoi dans son domaine, ne songerait plus qu'à se laisser vivre, sans rythmer désormais de lyrismes auvergnats.

Peut-être, aux jours de sa ferveur, Hector serait-il allé jusqu'au séparatisme, embrigadant en un complot les pompiers de sa petite ville. Et le sous-préfet eut pris peur, comme lors des inventaires et liquidations de 1904.

En somme la satire de ce que devient le régionalisme dans certaines têtes provinciales, quand, par manque de largeur, de judiciaire, il tombe en de prétentieuses calembredaines. Galochier et fils de galochier, — la galoche est une industrie ambertoise, — Verdurase créait un soir dans un coup de génie la chaussure nationale ou galoche-type, (en latin *gallica*) et en envoyait incontinent une paire, aux semelles dûment dédicacées, à l'auteur des « Amitiés françaises ». C'est alors qu'il liait com-

merce avec les littérateurs qui portent les couleurs de l'Auvergne. Et quelque temps après, à plat de lit, la jambe fracturée par le coup de pied d'une vieille vache inquiète de lui sentir tâter son cuir, il découvrait, sous l'influence des éternelles vérités du régionalisme, sa grande vocation.

Mais Jean, le premier chapitre écrit, se refusait à pousser la chose. Cette fin de vacances fut plus sombre. En novembre il faudrait aller retrouver Florence, et, au bout de quelques semaines, le lycée de Grenoble. « Allons, dit Rimbaud, la marche, le fardeau, le désert, l'ennui et la colère... »

Les signes de guerre.

Septembre fait songer à une bergère assise dans la brume au pied d'un pin, qui regarde devant soi le vent souffler déjà des portes de l'hiver. C'est le temps qu'aux frissons du brouillard, elles descendent toutes, les feuilles fragiles : celle, blanche, de l'alisier, vient se poser sur celle, jaune, du tremble, vain trésor de ceux qui songent, feuilles d'argent sur feuilles d'or. Trésor qui ne s'amoncelle que pour se défaire dans le vent.

Bien des fois nous sommes allés sur ces sentes ; bien des fois nous avons hanté ces combes retirées. Là, devant le porche bleuâtre du soir, la campanule sonne de ses clochettes humides le carillon des lutins. Où nous mèneraient ces chemins si verts si ce n'était hors du monde ?

Un pas, et puis un autre pas, un autre encore sur l'herbe trempée... Le vent porte l'odeur des feux d'herbes et le charme de la nébuleuse après-midi. Quelque chose en nous, comme une obscure amitié, croit entendre ce douteux langage et donner une forme à ces apparences des vapeurs. Sommes-nous pas au pays des songes qui prennent sens dès que l'âme se libère de la vie telle quelle ?

...Ou bien, au baisser du soleil, je te trouvais assis à ta fenêtre. Sur la falaise bleue qui court de l'ouest au sud, tu considérais les nuages surgir et monter, relevés par le vent comme des proues. Ces étendues de nuées s'enflaient, se développaient, gagnaient le haut de l'air. Jusqu'aux reculées du midi, où s'étiraient des plages couleur de soufre, elles s'avançaient sur des lieues de front, comme le déferlement d'une vague au suspens énorme. Et plus tard, dans tes lettres, tu me rappelais « le grand ciel atlantique que nous regardions les soirs sur Arlanc ». Tu aimais voir des figures, des prestiges, se dresser dans le brassage de ces nuées chancelantes. Des rais de soleil crevaient leurs masses ; ou bien, tombant en gerbe, faisaient comme une main de gloire au ponant, et leur éclairage traînant sur les crêtes, les balayait d'un or fluide. Parfois des traînées de feu, des flaques de sang, ruisselaient au ras des lourdes montagnes en des embrasements qui donnaient aux yeux. D'autres fois, c'étaient des ciels brouillés, tourmentés, étrangement verts et

roses. La lune déformée y prenait une importance singulière. On distinguait des épées flamboyantes et de fantastiques chevaux cabrés.

Les paysans, une main en visière, s'arrêtaient pour regarder sur la route. Des vieux parlaient de 70 et de ces couchants rouges qu'on allait voir du haut des Trupies. Les femmes racontaient les signes apparus dans la nue les jours précédents. « Il viendra une guerre, vous verrez, les journaux en sont tout pleins ! » Et l'on disait que 1913 ne passerait pas sans qu'arrivât la chose.

Jean aimait ajouter foi à ces intuitions populaires. N'a-t-on pas, durant des siècles, observé que des signes semblent les avant-coureurs des grands événements ? Concordances ou présages, tout ne se passe-t-il pas comme si des comètes toujours annonçaient les catastrophes ?

Il se peut. De même qu'une lune sereine en mars annonce une nuit de gel, sans que ce soit ses rayons qui roussissent les bourgeons dans les jardins. Certains admettent que les taches solaires en perturbant notre atmosphère font lever à la fois des météores dans le ciel et des idées de folie dans la tête des nations.

Partout le nationalisme s'exaspérait. Non un haut nationalisme de doctrine, mais un brutal nationalisme d'humeur. Le progrès rapprochait matériellement les hommes pour, en fait, mieux les séparer ; car les différences d'esprits et de sentiments étant mieux perçues, ces différences engendraient haine.

Et l'on se rappelait que Nietzsche avait prédit une époque de grandes guerres à côté de quoi celles de Napoléon paraîtraient jeux d'enfants.

Certainement un temps de tempête approchait. Jean le voyait venir et croyait au retour d'une sorte de moyen âge, d'un millénaire de foi sous une féodalité nouvelle.

Il est des esprits mystiques, qui, entendant suivre tous leurs rêves, ne peuvent se donner à aucune foi. De même qu'ils ne peuvent s'emparer de la vie parce qu'ils veulent trop la saisir dans sa réalité et ne sauraient renoncer à cette espérance. Nos rêves, frères du vent, sont plus libres que nous : ils nous emportent là où la terre manque et où les fantômes de la nuit apparaissent. « Il n'y a que la foi qui sauve ». Parole vraie dans le ciel et vraie déjà sur la terre pour certains êtres choisis, semblables à ces enfants des contes différents des autres petits rustres, que les fades un beau soir enlèvent, parce qu'ils n'ont pas gardé leur médaille bénite.

Jean se sentait attiré par l'occulte. Il eût aimé entrer en ce domaine défendu. « Il y a là un frisson », disait-il.

Ainsi, en cette triste arrière-saison, assis à sa fenêtre ou sur quelque pierre des collines, il regarde devant soi les choses lentes à venir et qui s'en viennent cependant. Que voit-il déjà, lui, le frère de ces demi-voyants des campagnes ? Les pins fléchissent et gémissent au souffle de l'automne, et pour les derniers regains on entend monter de

derrière la haie rouge le grave chant d'une faux qu'on aiguise.

IX

L'Alma Mater.

« Florence, 13-11-1912. Dans un vallon du Livra-
« dois, de ce Livradois si fertile en légendes... Je
« ne tiens pas du tout à continuer le récit des
« aventures funambulesques d'H. V. même pour
« gagner quelque argent. H. V. est un pauvre
« enthousiaste qu'il me déplairait de ridiculiser. Je
« songe toujours à ce *grand* travail dont je t'avais
« parlé, mais rien ne presse en douce Toscane.
« Nunc est bibendum... Suis en excellente santé et
« humeur, et content, bien que pas riche ».

« Florence. 28-11 — Ici toujours mêmes choses,
« haine et amitiés. Point d'entrain pour l'agréga-
« tion. Peu pour la littérature. Attendre —
« ...Encore un mois de Florence, puis Grenoble et
« ses pics. »

Et d'abord Jean se trouvait satisfait de son établissement à Grenoble. Il logeait en une chambre « avec balcon ayant vue sur les Alpes derrière quoi « il y a l'Italie de mon souvenir ». « Je fais du « thé. Je lis mes amis d'hier : Rimbaud, Claudel, « Maurras — et l'ancien Barrès. A deux pas j'ai la

« Faculté où m'attend le travail salutaire qui fait « que l'on oublie. 3 fois par semaine j'enseigne « les petits enfants du lycée quant à l'italien, — « stage pédagogique. Ma rue se dénomme Champollion et avoisine le Muséum où sont les momies. « Mon propriétaire est un adjudant d'infanterie, « corse d'origine, et m'héroïse avec ses traîneries « de sabre sur le palier. — Sic transit...

« Dehors, un vrai dimanche nostalgique à la « Laforgue. »

Jamais il n'écrivit si peu ni si brièvement. « Toujours rien que de très ordinaire et sans agréments. Il n'importe. » Il ne prenait plus quelque joie qu'à ses songeries, derniers reflets du soleil sur les nuages alors que l'ombre couvre déjà la montagne et que tout sera noir bientôt. « Je suis plus « que jamais dégoûté de la vie et sans l'arrière-« fonds d'interne rigolade qui me restait. Je « m'ensevelis dans Chateaubriand, Barrès, et des « fumeries en rêvant de voyages stériles... A ds trois « mois après mon examen — pr la forme. »

C'est qu'il se voit dans une impasse. On ne fait guère par an qu'un agrégé d'italien alors que cinq, six, sept licenciés se présentent. Quand un garçon a travaillé honnêtement et échoué maintes fois, on lui doit moralement le diplôme. En fait donc, les candidats passent à l'ancienneté. Il ne serait agrégé qu'après quatre ans au moins d'échecs. Sur ce pied c'était trop simple. Il lâchait tout.

Et le démon de la malice ne le travaillait plus. Après Florence, il savait s'amuser encore des mœurs et conditions de l'Alma Mater. Le rire partait quand il se remémorait tel type : ce collègue, par exemple, qui ne connaissait et ne voulait connaître « que les poésies qui sont au programme ».

De même ce lui était une joie de décrire la pièce de l'Institut qui portait nom « Salle des relations intellectuelles franco-italiennes ». Au fond, le Meuble, un meuble conçu, combiné et agencé pour classer les fiches : du jour où ses casiers seraient comblés de petits papiers noircis, la Science serait faite.

Sorbonnagres et sorbonnicoles.

Il voyait bien d'ailleurs les plus déliés de ses professeurs mettre une pointe d'ironie dans l'exposé de ce système. Non qu'il faille s'en moquer. Elle est parfaite, cette méthode dite allemande. Mais qui s'en tient à elle ressemble, comme on l'a dit, à un statuaire qui n'éléverait que des socles.

La philologie, besogne de docktors-professors, de castors savants jusqu'aux dents à ronger les beaux arbres pour en faire des pilotis dans la vase ? Eh bien non, elle retient les gens d'imagination. A travers la linguistique on saisit les manières d'être, les façons de sentir d'une époque.

Il ne s'agit que de voir où est l'intérêt de la besogne. Quant au bonhomme, au classeur de

fiches qui ne travaille que pour obtenir tel diplôme et tel traitement, ces gens qui ne se redressent jamais pour regarder plus loin que leurs lunettes ou que leur ventre... Voilà ce qui te portait sur les nerfs.

Presque autant te crispaient les vanités de la forme. Tu t'opposais à ces faux-semblants avec la plus intransigeante humeur. Ainsi, ton mémoire accepté, l'examen même restant formalité pure, à quoi bon aller t'exhiber à Grenoble ? Et tu déclarais au futur examinateur, que puisque vous deux saviez par avance comment il en irait, ce dignus est intrare ne serait qu'une farce moliéresque.

Mais c'était au temps où sachant rire encore, Jean rêvait de malmener gaillardement sorbonnagres et sorbonnicoles. Il se sentait assombri et aigri maintenant.

La besogne ne le rebutait pas. Le poète n'est pas comparable à ces terres qui, parce qu'elles portent des herbes de senteur, thym, serpolet, lavande, ne sont point propres au labourage. Tu te sentais l'esprit net et concis qui convient aux travaux méthodiques. Et certes tu savais vouloir, et tu haïssais l'indécision. Seulement trop finement organisé pour ne pas te tourner toujours vers les buts nouveaux.

Donc, renoncer à l'agrégation et demander un poste de professeur. On le nomme « en quelque Briançon », comme il l'avait prévu naguère. Il

refuse. Finalement on lui offre une chaire à l'école primaire d'Annecy.

Il a dû être malade à Grenoble, doit l'être encore, mais il aime si peu parler de soi... Il a changé, avec quelque chose de plus rude en tout son geste. Sur sa figure roidie c'est un air de dur ennui, cet air que donne une peine trop pesante alors qu'on ne peut la dire. De même il a cette brusquerie qui ne vient que du trop de souffrance. D'un : non ! il écarte toute idée de promenade ; puis se retourne sur le vieux canapé, suivant d'un regard fixe une morne, aride, interminable songerie. Des heures sans dire mot, d'une lassitude vide...

Il y avait cependant des instants charmants où il redevenait celui qui parlait du bon du cœur... Un soir lisant « les Rêveries d'un Promeneur solitaire », il m'entretenait de Rousseau. A Grenoble, il avait cru comme Jean-Jacques à un complot général contre lui. « On en revient, mais dans le moment il est véritablement impossible de n'y pas croire, on ne peut pas... » Ces imaginations ne sont-elles semblables aux mouches de l'œil sous lesquelles, forcément, on voit les choses ? Et il hochait la tête avec un demi sourire d'excuse. En même temps, le regard en dedans, il se souvenait et ce souvenir tirait le pli de sa bouche. Confidences qui font ensuite que l'on s'entend dans les silences mêmes. Il n'est pas besoin d'en beaucoup conter. « — Je serais bavard si je pouvais parler, mais impossible », — les inflexions de la voix suffisent.

La promesse.

Puis revenaient les journées ténébreuses. L'ennui qui habite la vie et l'enchantement qui n'habite que l'instant. Seules lueurs, ces enchantements parfois au milieu des choses vertes. Comment ne pas s'arrêter sur les secondes qui traversent mystérieusement le morne tel quel, pareilles aux rais bleuâtres qui, tombant d'entre la bousculade grise des nuages, illuminent un court moment l'étendue désolée des landes ? Tout à coup, sur une bruyère des plateaux, devant une frise basse et lointaine de montagnes où des nuées rondes s'en vont vers les horizons en un bouillonnement d'argent et d'or pâle, il nous faut faire halte, la poitrine gonflée d'un soupir. Comme si Dieu allait se laisser entrevoir, comme si nous étions près de retrouver le monde dans sa vraie lumière. Une entrevision, tels que sur l'infini ces fonds de ciel, là-bas.

De sorte que collant la face à la vitre qui donne sur le large, on tourne l'épaule au siècle, ne cherchant plus devant soi que cette espèce de féerie. « Rassemblons fervemment cette promesse surhumaine faite à notre corps et à notre âme créés : cette promesse, cette démence ! »

C'est à Rimbaud, et presque à lui seul en ces derniers mois, que Jean revient toujours. Il l'a fait relier de toile, comme un manuel scolaire, pour le porter sans cesse en poche. Et il s'en va le feuilleter sous les pins, dans la solitude.

Il en était venu à le repenser et à le revivre. Ainsi que jadis le singulier adolescent de Charleville, il devait tant vouloir s'évader de la réalité. « Vite, y a-t-il des secrets pour *changer la vie ?...* » « Ce fut d'abord une étude, j'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges. »

Pour cela on décrète que les mots seront sons et couleurs : « Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattais d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction. »

« Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit. J'étais oisif, en proie à une lourde fièvre... Mon caractère s'aigrissait. Je disais adieu au monde dans d'espèces de romances... »

Ce rêve, toujours, « d'expliquer ses sophismes magiques avec l'hallucination des mots ».

L'intérêt n'est plus que là, dans « l'héroïsme de la découverte ». Un jour de Toussaint, tu venais de reconnaître une région de la littérature toute nouvelle. « J'ai pris ma raison par le bon bout, et j'ai trouvé. Après quoi il m'est arrivé de faire le tour de la table en valsant avec une chaise... Oui, c'est vrai, on ne découvre pas de région nouvelle sans que quelqu'un l'ait au moins montrée du doigt. Il a fallu que moi-même déjà j'y aie touché. Mais enfin elle est inexplorée. Je ne puis pas plus t'en dire. »

Seulement, dans ces domaines insolites il n'y a

plus de mots pour les choses. Et le temps vient où le poète, « ne sachant s'expliquer sans paroles païennes », se tait, ne veut plus que se taire. « Je ne sais plus parler. »

La vieillerie poétique le dégoûte par son impuissance ; et tout est tel à ses yeux, si indicible, qu'il désespère de le rendre. Comme le roi désespérait de faire tisser pour sa fille la robe couleur du temps. Cependant elle ne se contentera plus maintenant d'un drap couleur de lune ou couleur de soleil : c'est autre chose qu'elle a entrevu. De même le voyant n'accepte plus la trame ordinaire de la vie parce qu'il pressent la vérité devant nous, invisible encore, « qui nous entoure avec ses anges pleurants ». « La vraie vie est absente, dit Rimbaud, nous ne sommes pas au monde. »

Son œuvre n'est peut-être qu'une tentative pour passer outre. Il faut trouver, puisque la promesse a été faite. Si l'œil s'arrête sur les choses, fixement, fixement, la magnificence n'est-elle pas notifiée et l'âme pèlerine n'entrevoit-elle pas la réalité dans la gloire ?

Un instant, puis l'éblouissement n'est plus. Déjà c'est la vie telle quelle, et cela même pour une minute seulement, et tout l'inconnu de demain.

Initiateurs.

Rimbaud était déjà dans Baudelaire, — certains vers du *Voyage*, « La gloire des cités sur la mer

violette », ne présagent-ils pas le *Bateau Ivre* ? — Mais Paul Claudel est déjà dans Rimbaud.

Surtout, Rimbaud est le seul avant Claudel chez qui trouver l'esprit de vigueur, la roideur, et une singulière puissance de relief. Ceux-là seuls savent s'arracher de la ligne imprimée. « Comme si partout ailleurs, disait Jean, il n'y avait que statique et ici seulement dynamique. »

Il avait lu « l'Arbre » à Florence. Pour son orgueil de Français, ç'avait été une jouissance d'entendre les Italiens. « Quelles ressources y a-t-il donc chez vous pour que vos grands poètes du siècle passé à peine morts, il vous en naisse encore de tels ? »

Ainsi les alexandrins de Baudelaire devaient susciter ces incantations de Rimbaud ramassées dans leur force comme un nœud de muscles. Et de celles-ci devaient procéder les versets de Claudel, si puissants de lignes et de couleurs qu'ils semblent doter la littérature d'une troisième dimension. Mais la filiation spirituelle est mieux marquée encore. « Ou le crucifix, ou le pistolet. » Barbey d'Aurevilly après « les Fleurs du Mal », sommait le poète d'avoir à choisir. Rimbaud, lui, prit le pistolet ; mais il le prit au poing pour marcher jusqu'à l'effroyable tragédie de ses souffrances et de sa mort. Et ce désespéré quêteur du Graal, quêteur du Jardin perdu, qui semble toujours vouloir se colleter avec l'archange au glaive de feu, ne pouvait aboutir à rien si ce n'est au catholicisme d'un Paul Claudel.

En fait de poésie, Jean préférait l'inouï. C'est Rimbaud qui faisait ses Heures. Ce qu'il y avait là de lointain, comme en un hallier les percées de lumière, de profond sans métaphysique, de forcené sans romantisme, tout cela lui allait. Quel livre plus riche, et pour ce qu'il y retrouvait de fibre rouge, et pour ce qu'il y mettait de songeries. Un thème à entrevisions, vraiment, aidant à percevoir l'occulte de l'univers et à combiner de nouveaux travaux d'approche. En s'y vouant tout, l'âme aux écoutes, ne parviendrait-on pas ?...

Et puis... Cette atmosphère de cataclysme où se démène Rimbaud, ces civilisations changées, ces paysages monstrueux, tu devinais peut-être qu'ils seraient tiens, demain. « Je songe à une guerre de droit ou de force de logique bien imprévue... » « Pendant que les fonds publics s'écoulent en fêtes de fraternité, il sonne une cloche de feu rose dans les nuages. »

De ces « Illuminations » tant de fois lues, des passages te seront revenus dans les tranchées de l'Artois, des fictions brouillées qui pouvaient te sembler prophétiques, alors que « debout dans les rages et les ennuis » tu regardais la force, l'amour « passer dans le ciel de tempête et les drapeaux d'extase ».

Surtout, des soirs, là-bas, tu as souri étrangement, te recordant cette fin d' « Une Saison en Enfer », dont quelques sursauts, déjà, t'avaient paru aller aussi avant que certaines pensées de Pascal :

« J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! « je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! « Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée.

« Moi ! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé « de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir « à chercher et la réalité rugueuse à étreindre ! « Paysan !

« Suis-je trompé ? La charité serait-elle sœur de la « mort pour moi ?

.....

« Point de cantiques : tenir le pas gagné. Dure nuit ! « Le sang séché fume sur ma face, et je n'ai rien der- « rière moi que cet horrible arbrisseau !... Le combat « spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ; « mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul.

« Cependant c'est la veille. Recevons tous les influx « de vigueur et de tendresse réelle. Et, à l'aurore, armés « d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides « villes. »

X

Annecy.

« 13 octobre 13. Je t'écris de la cité de toutes les « Jeanjacqueries ; de la maison de M^me^ de Warens « dont j'aperçois le petit potager sous ma fenêtre. « Car la ville m'héberge en de somptueux apparte- « ments dont un mobilier précaire (pieu, table et « cuvette) relève admirablement la magnifique « nudité. C'était, il y a peu, l'Evêché, plus avant le « Palais des ducs de Savoie... J'ai au moins « 100 mq. d'habitacle à ma disposition, et à celle

« d'iceux d'outremort dont la nuit j'entends le pas.
« Si j'avais un piano, que j'en susse toucher,
« cultiverais-je pas là de fécondes neurasthénies, ô
« Rollinat. Non, car le pays est charmant, helvé-
« tique, chaumière indienne, cabane bambou, lait
« bourru. En ce moment des feuilles mortes de
« platane pleuvent sur l'escadre de cygnes au beau
« lac. Galbeux, tout de même. Des amours d'anse-
« lettes avec l'embarcation sous la treille. Les eaux
« fluides de Chabas, où, venus les beaux jours,
« j'immergerai mon académie. Voilà.

« Quant aux Anneciens, çà ressemble à un Suisse
« qui a un père Piémontais et une mère Française.
« Touring-club et chapechute dévotion. Quant à
« mon école, ça ressemble à un Manuel d'Instruc-
« tion Civique ouvert à la bonne page pour la venue
« de l'Inspecteur. La cloche sonne, mes petits
« Savoyards se trottent, M. l'Inspecteur se trotte,
« M. le Professeur se trotte, chacun chez soi, tous
« bien contents. Ah ! c'est un beau pays, pas plus
« compliqué que ça... Il m'a semblé du moins...
« A présent, on dit les Savoyards très malins...

« 6 novembre. Je t'écris aujourd'hui que la neige
« vient sur nous des hauteurs de la Tournette et
« que c'en est fait d'aller sur les flots bleus. Le
« lac enfle par dessous ; au-dessus, une brumasse
« étoffée : le « poumon marin » des Grecs quand
« ils se risquaient sur les mers de Calédonie, et les
« cygnes sont très Lohengrin. Je n'ai pas de feu,

« pas de drap, et dors roulé dans une couverture
« de laine. Pas d'argent, car les retenues opérées
« sur mon traitement m'ont laissé avec des dettes.
« Ma pipe, il est vrai, me reste. Et des bouquins
« « ad usum ». Il m'en pleut de toutes les librairies.
« Je relis mes auteurs. Racine flatte mon oreille,
« j'incline vers Lamartine. Ce pays m'infuserait-il
« de la lymphe ? Il est certain que je garderai
« longtemps à l'oreille la cadence de ce paysage.
« J'ai vu dimanche dernier, belle journée d'adieu,
« le plus riche des spectacles, une fête de couleurs
« sur l'eau comme Venise seule peut en offrir, mais
« au lieu de palais des châtaigneraies, des clos de
« vignes, des vergers ceints de balustrades : une
« estampe à mettre en chansons. Je n'ai pas vu
« Jean-Jacques, cet automne. On dit que la Du
« Warens le cloître. Mes « appartements » sont
« d'une vastitude. Je m'y exerce à sauter par-dessus
« des ficelles tendues. Ma réputation de loufoque est
« bien assise. On balance encore sur le point de
« savoir si je suis le bon ou le mauvais loufoque.
« Je serai ce qu'on voudra. Mes élèves adorent les
« bourrades : ils portent la cotte bleue de Francinet
« quand ils vont aux ateliers. Quelques-uns aux-
« quels je pourrais m'attacher, rares. L' « indigesta
« moles ». Des grands, 15 à 16 ans, d'une simplesse
« en littérature ! Mon éclectisme les abasourdit :
« juge — j'ai trouvé moyen de parler de Lamennais,
« de lire du Rimbaud ! de faire allusion aux senti-
« ments catholiques de Lamartine, et à propos

« d'une pièce de Leconte de l'Isle à leur programme,
« de flétrir les guerres de conquête tout en louant
« comme il convient la guerre de défensive !

« Je crois que l'Enseignement me sera une
« gymnastique profitable par cela qu'il me con-
« traint à délabyrinther mes idées. Mais je vois déjà
« le moment où assez entraîné à l'art verbal la
« roue tournera à vide... Ce jour-là, en vérité, je
« l'appréhende...

« ...Bloqué jusqu'en janvier au moins par mes
« dettes urgentes. Je tourne au Balzac. Est-ce ma
« faute ? Et bien heureux encore d'avoir des goûts
« simples...

« ...Excuse l'allure de cette épître : je suis le train
« fou qui brûle les signaux et se rit de la casse.
« — Amitiés. — Ecris-moi.

« 3 décembre. — De moi que te dirais-je ? Je
« vais par des chemins perfides, tâchant du moins
« d'y acquérir toujours plus de cal. Les Savoyards
« (Savoisiens pour les dames) en ont du cal sur
« toute leur surface. Il le faut aussi, car leurs
« cheminées sont malaisées à ramoner. En ce
« moment je suis bouffi, l'œil et l'intellect. Il me
« semble que j'ai dormi dans du foin : c'est le
« brouillard au dehors, on s'étouppe chacun chez
« Soi, Moi dans mon évêché aussi démesuré que
« l'est mon âme et son corps. Mes cheveux poussent
« et mon fluide par eux s'échappe, coule habiter
« le vide de mes appartements. Les quatre coins

« déjà me répercutent et cela me fait comme une « petite famille qui, quand je rentre, me salue : je « lis au coin de l'âtre sans tisons. Je lis nos vieux « auteurs car les modernes m'ont lassé. Je deviens « ignorant, sans style, sans idées, et voudrais bien « jeter aux chiens des quadrivies le peu de senti- « mentalisme qui encore me handicape. Je lis sans « enthousiasme, sans but autre que d'éclairer mon « cas, car mes prochains l'ont tellement éclairé que « je réclame un supplément d'obscurité pour y voir « à mon tour. A donc, reclus, inclus... en atten- « dant d'être perclus...

« ...Envoie-moi ton bouquin quand il paraîtra : « ça me remémorera les temps clos, les temps cois, « à l'ombre du poulailler. Je raille, peut-être « malgré moi. (Est-ce le rire de Voltaire, d'Henri « Heine ou de Pulcinella ?) Vite, allons pour nous « conforter faire mamour aux enfants de mon génie « nichés aux coins de mon appartement. Encore « que tout petiots, c'est fin comme papa.

« 18-12. Que te dirais-je des Savoyards que tu « ne saches ou n'imagines ? Qu'ils sont chez eux, « — à cela rien à dire — et que si le gâteau de « Savoie a des côtes, c'est pour être mangé en « famille. C'est pour cette raison sans doute que sur « la table de mon restaurant il n'est point encore « apparu. Je vois des faces au café, ds la rue, « honnêtes certes, et réceptives comme des plats, « mais n'ayant dans ce plat nul comestible à déposer

« qui tenterait leur faim, je passe « uniquement ».
« Hou ! le mauvais riche ! Ils me croient riche,
« alors que de vieux croûtons de réfectoire, un doigt
« d'élixir lacrymal constituent mon platonique
« Banquet. (— Ta ta ta...à d'autres, père Grandet.)
« Ils ne me croient pas. Qui les renseignera sur
« l'état vrai de mes finances ? Mais laissons ces
« ragots d' « office ». Voilà-t-il pas que je parle
« comme un cardinal-duc depuis que je fais ma
« demeure en ce palais.

« Je ne sais si j'irai à Ambert aux vacances
« proches... Il y a sans doute de la neige sur nos
« sommets : les combes sont pleines à ras bord de
« brouillard et fument comme de grosses soupes ;
« tu rentres te chauffer, heureux et bougonnant
« comme un labri d'hiver. J'ai de ces souvenirs là
« aussi, épidémiques. Allons bon ! Voilà que je
« mélange mes encres. C'est la nuit annecienne qui
« descend sur ma page et mon amphigouri ».

Isolement.

Jean ne vint pas. De six semaines plus une lettre. Brusquement, au matin de la Chandeleur, il entre dans ma chambre comme une bouffée de vent sauvage. Avant même de parler, il éclate de rire.

— J'ai tout lâché, sans seulement leur demander un congé. J'ai déclaré que j'étais malade, que je prenais le train tout de suite. Ces gens-là, je ne pouvais plus. D'ailleurs je suis malade, véritablement.

De fait il a maigri encore. Sans vouloir s'asseoir, respirant de grands coups d'air comme s'il venait de s'échapper enfin, et riant à sa liberté reconquise, il me conte ses dernières semaines.

Les collègues l'impatientaient trop pour qu'il ne désirât pas les choquer. Comme ils ne cessaient de parler politique, lui affichait le mépris de toute politique et se refusait à aller retirer sa carte d'électeur. On le faisait appeler pour lui adresser la plus correcte, d'ailleurs, des remontrances. « Naturellement je n'entends peser en rien sur vos convictions. Vous voterez pour qui bon vous semblera, mais vous devez voter. Etant fonctionnaire, et, qui plus est, professeur, éducateur, vous donneriez le plus fâcheux exemple... » Etc. Cela amusait bien Jean, seulement en le crispant un peu.

N'importe quoi, donc, pour se séparer des citoyens. Deux procédés : 1° les mystifications, 2° les coups de boutoir. Il avait fait accroire qu'il usait de stupéfiants et prenait plaisir à aller demander des têtes de pavot à un pharmacien pour s'entendre chapitrer. « Non, jeune homme, je ne vous en délivrerai pas. Vous avez, m'a-t-on dit, de belles facultés, et c'est un crime, je maintiens le mot, un crime, de les altérer en usant de substances nocives ou tout au moins dangereuses. »

Mais les sots mystifiés regardent noir cet original et l'entreprennent. Cette sottise qu'on provoque, bientôt on cesse d'en jouir, les nerfs trop tendus

pour que le moindre froissement ne fasse pas sursauter. Véritable écorché, on reçoit tout à vif, coudoiements et coups d'œil même. Lorsque la sensibilité est ainsi exaspérée, elle n'a pour sauvegarde que la plus ombrageuse intrangisance. Donc employer la violence, si la violence peut contraindre les imbéciles à tirer de long.

Jean n'hésita pas, un soir qu'un quidam venait de lui faire insolence, à se lever et à lui envoyer un maître coup de botte. Et comme l'autre devait se marier sous peu de jours : « Vous le mettrez dans votre corbeille de noces ! » lui dit-il en se rasseyant.

De tels gestes élargissent le cercle et procurent un peu d'isolement, sinon de paix. Il le fallait, c'est tout ce qu'on en peut dire. Mais qu'un être toujours révolté par ce qui abaisse en vienne à ces véhémences, cela en dit long sur la souffrance supportée.

S'il souffrait, ce ne tenait point au manque ou d'argent ou de quelque avantage du même ordre. Son existence austère attestait le désir de rester pauvre. C'était plus digne et plus beau, ou bien il s'impatientait que ce ne le fût pas. Mais il souffrait qu'il n'y ait pas plus d'amitié, de bonté, de compréhension. Et peut-être, plus profondément, que la vie soit telle.

Le noir le plus noir. Se sentir non pas seulement isolé, mais exclu des autres. Un cercle de mauvais vouloir qui vous assiège. Tout semble machination,

et les amis mêmes en sont à la resserrer. L'ennui énorme...

Quelquefois, s'évadant, il prenait son bâton au crépuscule et faisait des randonnées de toute une nuit autour du lac.

Le double.

Jean arrivait comme ses locataires étaient sur le point de partir. Nous perdions des amis. Que d'heures parfaites passées à causer avec eux, soit sur les routes du « Vallon », soit dans la petite « librairie » du grenier d'où l'on voyait les monts du Velay avec l'abbaye de la Chaise-Dieu en profil du ciel. La petite librairie qui nous était précieuse, garnie de poètes et d'essayistes.

Les embarras de cette semaine de déménagement firent que Mme C. S. vint se réfugier chez ses voisins avec ses deux petits garçons. On causait sous la lampe. Le plus jeunet, assis dans sa chaise haute, souriait d'un astucieux sourire. L'autre, éveillé, posait des questions, traçait au pastel quelque arabesque. L'heure était claire près de ces deux têtes blondes. Jean se détendait. Une amitié toute bonne venante le rendait à lui-même, ainsi que le pays retrouve sa vraie figure quand la pluie légère abat les tourbillons du « vent blanc ». Maintenant c'était une aise douce, autour de cette table, tout en jouant avec Olivier et Alain.

Jean raconte des choses auxquelles il n'a fait

qu'allusion dans ses lettres : les pas dans les ténèbres, les ficelles tendues, le fluide qui s'échappait de lui pour habiter les coins vides... Il avait ouï des bruits furtifs, et croyait qu'on se coulait la nuit dans sa chambre. Parfois, se réveillant, il percevait auprès de son lit une présence, comme si quelqu'un eût rivé le regard sur lui pour l'hynoptiser. Une nuit, ne dormant pas, il entendit un balai appuyé au battant se renverser tout-dou tout doucement, et la porte s'ouvrir. Dans la minute, il prit son couteau et en fit claquer le ressort comme s'il armait un revolver. Plus rien. L'intrus n'insistait pas. Puis, un grand moment après, ce quelqu'un donna soudain un coup violent dans la cloison et partit d'un haut rire ironique.

Une autre fois, dans ce même évêché de Jean-Jacques, Jean vit son propre double. Gœthe a conté que tout jeune, un jour, à cheval sur la route de Strasbourg, il aperçut le sien venant à sa rencontre. Son double tout pareil à lui, lui-même en vérité, vêtu seulement d'un habit différent de couleur grise. Au moment qu'il allait le croiser, l'autre ne fut plus. Mais, des années plus tard, Gœthe repassant par là et se recordant l'aventure, constata soudain qu'il était vêtu de ce même habit gris que semblait porter le double jadis.

Jean n'avait vu que sa tête : à quinze ou vingt centimètres pas plus, sa tête, sa propre tête, qui se penchait vers lui. Et si net, si bien le sien, ce visage ! Il portait une expression maussade qui

s'éclaira jusqu'au sourire : la vision s'évanouit alors.

Qu'on songe à ce qui surgit de mystère et d'épouvante, seulement lorsqu'on se regarde de façon appuyée en un miroir, et qu'on réalise l'apparition : notre Moi dressé en face de nous, et nous fixant, cet *inconnu !* L'effrayante apparition dans la salle déserte du vieil évêché. « Quand j'y repense, mes cheveux se dressent... »

De même que notre ombre paraît se lever devant nous contre le brouillard en montagne, à l'heure où la nuit tombe, de même le double de ceux qui marchent dans ces régions perdues, leur apparaît-il, comme on le croit en beaucoup de pays, dans le temps que déjà la mort se fait plus proche ?

Hallucination visuelle ! Mais je sais bien que pour Jean cette vision était un fait, un fait qui avait été, un fait aussi réel que n'importe quel fait de la vie courante.

Autrefois il m'avait fait mention par hasard d'un instant guère moins étrange de son enfance. Cela s'était passé chez son grand-père, au Moulin de Valeyre. Etant seul dans une salle et la porte fermée, *à travers cette porte* il avait vu quelqu'un marcher dans le corridor.

Lettre.

Ces amis et moi, nous sommes, je crois bien, les seuls à avoir connu Jean longuement, à l'avoir vu

chez soi, au milieu des choses siennes. Je recopie ici quelques passages d'une lettre écrite par Mme C. S. lorsqu'elle apprit sa mort.

« Pauvre petit ! Oui, pauvre petit si jeune encore, « un grand enfant désolé qui aurait eu besoin d'une « affection dévouée, toute patiente et délicate. Ne « me disait-il pas durant les quelques jours que « nous avons passés chez lui avant notre départ, « qu'il aimerait se marier, avoir des enfants. Et il « caressait le petit Alain.

« Je le voyais tout malade et j'ai eu souvent à « l'entendre parler le pressentiment de sa fin pro- « chaine. Vous vous souvenez qu'il était moins « farouche avec moi, s'adoucissait. Il s'était montré « charmant les derniers temps. J'étais heureuse de « ce changement qui annonçait un retour à la santé. « Nous avions eu une longue conversation sur son « avenir, ses idées, ses impressions. Heureux, et « dans une atmosphère qui lui aurait convenu, il « se serait épanoui, serait, je crois, monté très haut.

« Il m'avait promis de m'envoyer des lettres, des « poèmes. J'ai reçu à Nantes une ou deux lettres « délicieuses, quatre petits poèmes dans sa manière « elliptique, et une vue à l'huile prise par lui de « « mon petit bois » d'où l'on voit la ville et « l'église dans la fumée. Puis, brusquement aussi, « il n'a plus écrit. A-t-il été froissé de ce que je « n'ai pas répondu immédiatement à sa dernière « lettre ? Nous avions cherché Pierre et moi les « postes de professeur de collège qu'il pourrait

« obtenir, nous avions écrit et lui avions conseillé « ensuite de faire une demande. Cela l'a presque « fâché.

« Pour moi, ce pauvre Jean Angeli, tout de sen- « sibilité frémissante, était averti de sa fin pré- « maturée. A l'entendre, tout était vain, tout geste « inutile. Il me disait : Pourquoi ? Il voyait de son « arrière-vue si fine ce que nous ne sentions que « très obscurément en lui et je pense maintenant « qu'il a bien fait de travailler le moins possible, « de flâner dans les champs, de fuir Annecy et sa « prison scolaire pour revenir quelques mois chez « sa malheureuse mère. Les êtres sont poussés par « leur destinée. Il ne faudrait jamais les juger ni « s'étonner de leurs actes qui s'expliquent d'une « façon si lumineuse quand cette destinée est « accomplie... »

L'attente.

Mais à nouveau Jean se concentre, lointain, difficile, tout à ce ruminement intérieur. Il ne s'en échappe que pour de soudaines colères qu'il déborde en deux, trois mots, et qu'on sent après gronder encore en lui. Colères qui se levaient, comme un orage à la rencontre de deux vagues d'air, l'une glacée, l'autre chaude, lorsque l'abordait quelque bouffée plus inique de l'ordinaire méchanceté humaine.

Froissant la gazette locale qu'il parcourt, il la

jette à la volée. Aujourd'hui on relate banalement un « Accident » : la mort d'un homme tombé, dit-on, d'un galetas. Il sait, lui, le vrai de l'affaire. Il s'agit d'un simple que les siens, sans même lui donner la pièce pour son tabac, faisaient travailler comme une bête de somme. Le misérable en ayant son saoul s'est un beau soir précipité. Maintenant la pudeur des journaux jette le voile. A quoi bon désobliger une famille ?

La grande conjuration, toujours. Celui qui est faible, et doux, et humble, qu'on le tonde jusqu'à l'os : les tondeurs n'en auront que plus chaud cet hiver, et bien vêtus n'en seront regardés que d'un meilleur œil.

Il étouffait de colère. Cette entente tacite des forts, cette hypocrisie universelle, le mettaient en révolte. Puis il haussait les épaules, voyant ce que sa fureur avait d'inutile et ne la sentant que rouler plus lourd dans tout son sang.

Alors il prenait ses pinceaux. Il tentait de se divertir, travaillant à des tableaux imaginatifs qu'il ferait servir, s'il repartait, à dérouter les imbéciles.

Mais retournerait-il à l'Alma Mater ? On lui offrit d'être le secrétaire d'un candidat député et il rit à la pensée de cette aventure. Plutôt aller faire du commerce au Maroc. Une vie qui serait de force, d'action et de liberté au milieu d'êtres primitifs...

Cependant quand on lui proposa de gérer là-bas des docks chimiques, il n'accepta pas davantage. Il savait tout d'avance. Comme celui qui monte

dans le gris du matin, entre les sorbiers, à cette lueur au-dessus de sa tête sait que la route n'est plus bien longue, qu'un peu plus haut c'est le col, et que là, par delà le nuage, il atteindra l'autre versant.

Il finit par demander un poste et fut nommé pour la rentrée professeur au collège de Thonon. De sorte qu'une fois mobilisé, il ne parvint à toucher ni son ancien traitement d'Annecy, ni celui-là. Il n'en prit pas grand souci. Pour une injustice personnelle eut-il voulu se mettre en peine ?

Donc huit jours où il y a ce plaisir d'avoir retrouvé la maison et la bienheureuse solitude. Puis cette solitude redevient le même isolement. Il faudrait pouvoir, comme dans la « Métairie », chanter :

Personne ne t'aime,
C'est tant pis pour toi.
Tu n'aimes personne,
Tant pis pour personne.

C'est triste quand même.
Que non. C'est ta Loi.
Et la Loi c'est neutre,
C'est du papier froid,
Des gendarmes droits.

Respect à la Loi.

Mais la vie, ne sera-ce que cela ? Pourtant, ce pourrait être quelque chose de si fraternel... Ce pourrait être...

Une phrase d'une lettre déjà citée revient à la

mémoire : « Sous ses boutades, ses brusqueries, ses dehors rêches, ou son noir silence, pleurait un cœur très tendre, un grand cœur, et vivait un précieux et original esprit. » Le poète, c'est la vie nostalgique. Les soirs assis à la croisée ouverte sur la vallée, on songe. Les grandes villes s'allument, là-bas, par les plaines. Tant d'êtres qui s'y démènent, des frères, des sœurs, peut-être, si l'on se connaissait.

Qui saurait lire les rêves en un monde où nous ne sommes que, selon le mot d'un lyrique,

La triste opacité de nos spectres futurs?

On ne voudrait pas deviner ces silences, pas plus qu'on ne voudrait regarder avec curiosité la blessure d'un ami. Lui, on le voyait si fermé, si frémissant... Tout ce qui se passait chez lui se passait loin des autres. Il aimait marcher inaperçu, avec ce goût du secret qui fait qu'un Stendhal, par exemple, ne dit jamais à personne quels furent au juste ses écrits, ses lectures et ses voyages. Seulement, lui s'inquiétait moins de masquer ses actes que ses pensers et sa vie que son âme même.

Les ténèbres.

Une chose demeure trop certaine : sa souffrance en ces derniers mois. Ces lettres d'Annecy, déjà, écrites d'une grande écriture que l'encre rouge faisait plus singulière, il eût fallu en saisir l'angoisse sous les railleries fiévreuses....

Je le trouvais sur son canapé. Il lisait Rimbaud, une main à la nuque, tenant de l'autre le livre à hauteur de ses yeux. Plus souvent il songeait, perdu dans une suite d'idées sans soleil. Il ne bougeait que pour se réinstaller, et, dents serrées, poussait un fort soupir. On se serait reproché d'aller moins le voir, de peur qu'il ne se crut abandonné. Ne convenait-il pas de l'entraîner à des sorties ?

Non. Il désirait trop le vide autour de soi. Comme ces brûlés, déshabillés de leur peau par la flamme, qui tremblent qu'on les approche. Et la première chose aurait été de céder à ce désir. Mais tout à surmonter le malaise qui tombait, on devenait incapable de pénétration.

Enfin, il le déclarait d'un mot brusque et demi détourné, à sa manière : il ne voulait plus qu'être seul...

Ce qu'on vit, on le voit mal dans le moment même. Le cœur et la raison sont comme le mouvement et la transparence d'une même onde ; quand tout est à l'un l'autre vaque, et là seulement où les eaux s'alentissent, se peignent les pentes d'où ces eaux dévalent. Aujourd'hui, à revoir par le souvenir sa face, son maintien, tout son geste, on comprend mieux ce qu'il a dû souffrir. Une parole, un regard vers lui, tout lui était supplice. C'était un frisson, un recul. Il lui fallait fuir les gens, ou bien alors tenter n'importe quoi pour s'écarter d'eux. Aux derniers jours de juillet 1914, quand il descendait en ville, aux nouvelles, il suivait son chemin,

rapide, le long des murs, en homme qui ne souffrirait pas qu'on l'arrêtât pour causer. Et lors du départ, quand l'orphéon dans la cour de la gare jouait la Marseillaise, seul au milieu de la foule, il ne s'inquiétait pas de se découvrir. Se mêler aux autres, je sais qu'il ne le pouvait. Il lui suffisait de sentir ce qu'il avait dans le cœur et qu'au jour de l'attaque il sauterait le premier dans la tranchée allemande.

Sur la colline.

Le 4 août, il s'est embarqué pour Grenoble où il rejoint le 140e de ligne. Mais le major le voyant faible, fatigué, avec son entorse au genou jamais vraiment guérie, le renvoie chez lui pour deux mois.

Il revint dans un train de blessés, les premiers atteints des combats d'Alsace. Un matin je le rencontre devant sa maison. Et comme au chant du coq la campagne voit disparaître les fées, les fantômes, les hantises de la nuit, ainsi, au clairon d'alors, il se retrouve, délivré, l'ami des soirs de vent clair et de lumière fraîche. Il cause, de même qu'autrefois, et m'accompagne à Valeyre.

Une moiteur suspendue dans le bleu, allège, éloigne les monts. Quelle paix sur ces campagnes dans la lumière de ce dimanche. Nous avons pris la coursière ravinée qui chevauche la colline. De là, c'est tout le Livradois qu'on tient sous son regard. Les métairies chaudes dorment au soleil sur les

côtes. Plus haut, les pentes de fougère et ces bois qui, à les voir, font penser au silence. Des croupes de pelouses où les merisiers bruissent, de pinières carrées sur les versants, de chaumes avec trois meules où se pose une bande de pigeons, s'en vont vers le nord. Là-bas, entre ces belles montagnes teintées de vert, puis de bleu, semées de fermes et de paroisses, la vallée semble s'ouvrir sous une vapeur de perle.

Le vieux pays ! Mais aujourd'hui son amitié élargit encore mieux la poitrine. La grande bataille se donne, sans doute. Notre nation... Un tel suspens qu'on est comme étourdi...

Mais Jean, que lui ont conté les blessés ? ne demandent-ils qu'à y retourner, comme les journaux le disent ?

— Oui, oui, ne pensant qu'à se battre. Et de grosses plaisanteries : on ira chercher des blagues à tabac ! Pas un mot pour leur chez eux, les leurs, leur famille. On sentait qu'ils n'y songeaient plus... Je me croyais bien guerrier, mais non...

Sur les visages de ces hommes, et d'après leurs récits qu'il rapportait, il avait vu la guerre, cette guerre dont le nom serait aussi l'horreur. Et comme toujours, il voyait cela au plus près du naturel. Ces soldats, des êtres d'héroïsme et de sacrifice, puis, le lendemain, faibles et divers, la figure changée, avalant leur gamelle dans un coin sans plus rien dire...

Ils sont plutôt rares, ceux qui savent préférer la

vérité nue, tandis qu'il faut tant l'habiller pour les autres. Ce serait chrétien, pourtant, de comprendre la nature humaine et d'être sincère. Seulement, pour avoir ce goût du vrai, peut-être faut-il et le goût du réel, et le goût de la grandeur qui donne un certain détachement du quotidien.

En ces jours d'élan, on ne voulait voir que ce qui promettait le succès immédiat. On se rembrunissait aux propos qui n'allaient pas à exalter la confiance. La grande partie se jouait, — les heures qu'on vivait là ! — et ce semblait qu'en désirant, qu'en affirmant la victoire de tout notre sens, nous l'attirions à nous. Pour la mériter, il nous fallait avoir la foi, d'abord.

Jean a l'impression que les deux peuples sont trop lancés pour que ce ne soit pas un coup fourré terrible. Nous entrerons en Allemagne et eux entreront en France. Cependant, à la fin, on aura le dessus.

Quand nous nous taisons, c'est pour regarder tous deux vers le nord-est, comme si quelque chose pouvait nous venir de ce lointain...

Dans les jours qui suivirent j'ai quelquefois heurté à la porte de Jean pour m'enquérir de son frère alors aux armées de Lorraine. Arrivaient les nouvelles de la retraite de Sarrebourg, et l'on ne parlait plus dans le pays que de blessés et que de morts... Il répondait en hâte, d'une phrase, sur son seuil. A nouveau toute compagnie lui pesait.

Soir d'octobre.

Au déclin de l'automne, comme j'écrivais, par une triste après-midi, dans une maison de campagne inhabitée, je le vis venir sur la route. Il allait vite, contre le vent et la pluie, un petit béret rond rabattu sur les yeux. Son chien noir trempé trottait sur ses talons. Eut-il peur d'être arrêté, il pressa encore le pas, baissant le front, de l'allure de quelqu'un qui fonce, qui fuit en avant. Sa figure, forte et noble, avait un chiffre inquiet, douloureux. Seul, demeurer seul. La solitude, comme la pureté du silence nocturne, ces épousailles de nous et de notre âme, — qui parfois tournent au tragique...

Il s'enfonçait dans la pluie de l'arrière-saison et l'après-midi finissante.

Par des soirs semblables j'ai revu de la même fenêtre, la pluie sur la prairie, l'allée de vieux chênes dans le brouillard, et la montagne forestière où traînent des rouleaux de nuages. J'ai revu, je revois encore ce pays qui l'avait fait et que lui refit à son tour, car le poète crée à nouveau ce qu'il regarde ; je revois ces choses nobles, tristes, un peu sauvages, qui ressemblent à sa vie, mais lui, je ne l'ai plus revu.

Comme il s'en allait vite vers son destin. Plus tard, lorsqu'il fut au front, cette vision d'un soir d'octobre où il passait en hâte, impatient de tout contact, demeurait. Il fallait attendre, il reviendrait, blessé ou malade. La guerre finirait. On se retrouverait alors.

Et cependant il me semblait qu'il n'en devait point revenir. Ce n'était pas un pressentiment, mais l'idée qu'il en serait ainsi. Il ne tenait pas de si près à la vie, et comme il avait toujours méprisé les petits profits, il mépriserait les petites précautions. Puis, une logique n'entraînerait-elle pas sa destinée ? Sa vie, ç'avait été ce sourd appétit de passer outre ; et il irait plus avant, jusqu'aux portes de la mort, car à ces portes seules recommençait l'espérance.

Equinoxes.

Avant de partir pour toujours, il avait écrit « Sept petits poèmes en prose, Equinoxes (mars-septembre 1914) », auxquels il donna cette mélancolique épigraphe virgilienne : *Tot jam labentibus annis...*

Proses énigmatiques, germaines des « Illuminations » et pourtant autres. Chez Rimbaud, l'hallucination part de l'œil du voyant; ici, au rebours, une suggestion vient des choses, comme un épanouissement de leur vie.

« Plane prairie où la rumeur du soir sous-marine « s'explique, et prairie jusqu'aux plus lointains des « tactiles amours innervée, verte, dis-tu, verte avec « un désir de sombrer.

« Mais un tombereau va ses carrés entrelacs, se « trimballe acéphale où son instinct l'aimante. Le « chemin pousse à la roue, chantant un air de

« roulier, chantant, car il a là-bas vu les murs
« longs s'épauler, le porche le héler, rivage de ses
« nuits, la ferme s'implanter, territoire de soupes.

« Verte prairie, disait-elle, suis-je. J'ai trop
« compté les feux-follets, les pas du loup, les pas,
« tous les répons de soir à soir. Maintenant l'alouette
« internant son essor dort comme une agate polie.
« Je veux dormir aussi et que toute la nuit, s'em-
« preigne sur le ciel ma respiration de clarté. »

L'herbe, le buisson d'épine, la lune dans son halo prennent voix pour le poète, qui, de tout son sens, écoute. Il ne veut avoir qu'un sourire. A peine si vers la fin de ce mince cahier passe comme une confidence :

« Deux voix choyant leur infortune : — Croyez-
« vous à la lune d'argent? — Non, mais je crois à
« la profondeur des étangs. — Et à l'étoile, n'y
« croyez-vous guère ? — Quelquefois, quand je suis
« bien malheureux. — Et à votre âme ? Et à Dieu ?
« — Mon petit...

« Puis, les petits enfants rentrés, agitant du linge
« au vallon, le vent (*) longtemps creusa la contrée
« bise, jusqu'au sursaut premier des hirondelles
« en Parisis. »

« *Note. — *Le vent particulièrement violent des équinoxes*
« *époque où les bateaux sur la mer dansent.* »
Francis Jammes. »

Probablement ce point final fut mis là comme au bas d'un insolite testament, au temps de l'équinoxe de septembre, alors que la nef parisienne, —

fluctuat nec mergitur, — une fois de plus se relevait après le déferlement de l'énorme lame.

XI

Sous le feu.

« Quand je suis bien malheureux... » Etre malheureux, c'est peut-être leur tâche sur terre, à ceux-là qui n'ont pas reçu leur âme en vain. Comme s'ils avaient à payer par leur souffrance la jouissance de tant d'autres. Au fond du cœur ne la sent-on pas vraie, l'idée de la reversibilité des mérites. Sans cela, pourquoi ce secret remords de prendre du plaisir, tandis que d'autres, loin de nous, pâtissent? Toute joie doit être contrebalancée par des douleurs sur l'ensemble de la planète, comme le jour par la nuit ; et puisque ceux-ci ne songent qu'à jouir, il faut que ceux-là souffrent pour le mystérieux équilibre de l'univers.

Mais Jean n'avait plus que six mois à faire. Il était de la grande classe.

Dès qu'il eut regagné le dépôt, il partit pour le front, pour la tranchée.

Un jour de printemps, à Valeyre, un territorial de l'endroit, un vaillant, un ancien alpin, me dit qu'il a rencontré Jean de planton à Rozières devant la mairie. On a parlé du pays et bu chopine ensemble.

« Lui ? oh ! allez !... oh ! il est à son affaire là-bas ! »

Le camarade avait dû être frappé de l'attitude de Jean, de sa manière de ne pas se plaindre, de taire ses souffrances. Et il entendait dire simplement, en somme, que le soldat du 140e était « un vrai redressé ». N'importe, ce mot faisait revoir Jean tel qu'autrefois, avec son goût du rire et de pousser droit à travers les hasards. Dans la grande amitié des garçons de France, peut-être prenait-il la vie comme une chose épique, facile à l'âme. La santé lui était revenue. Il allait bien et tout irait bien, maintenant.

De fait, Jean s'était retrouvé. S'il eut des ennuis, il n'en fit pas mention. Ayant oublié de le citer, alors qu'une citation lui était due, on l'avait nommé caporal. Son chef de section, — un instituteur, on ne s'entendait pas trop, — le tracassa pour n'avoir point signalé un camarade absent à l'appel. Finalement, Jean rendit ses galons. Tout au plus s'il relata la chose d'un mot, à sa manière.

Il avait retrouvé son goût de la lecture et du dessin. Surtout il avait retrouvé son rire. Et cet entrain n'était pas la fougue brutale de l'attaque, puisqu'en marchant ainsi, tout rieur, comme le montre la lettre de son compagnon, il pensait aux siens qu'il aimait si chèrement.

« Il avait même trop de courage, et quand on a « sauté dans la tranchée boche, on se mit à rigoler « comme des fous, et je puis vous dire que nous « sommes sautés les premiers dans la tranchée ; « lui il a marché devant moi dans le boyau, c'est-

« à-dire la tranchée boche, et moi je le suivais, et « il me disait toujours que si sa mère le savait dans « un état comme nous étions, elle en mourrait, car « il pensait toujours à vous autres... »

Lettres à son frère.

« 14 novembre 14. — Hier j'ai fait connaissance « avec la tranchée. Un dédale de boyaux noyés de « boue y conduit. Remblai à hauteur d'homme, « — non de surhomme, il me faut me coucher, ça « m'humilie, — avec créneaux de mètre en mètre. « Il pleuvait glacialement. Toute la journée, par « ordre, silence impressionnant sur tout le front. « Les Germains intrigués tiraillent coup sur coup « pour nous contraindre à la riposte. Ça fait plouff « dans la butte. Enfin, sur les huit heures c'est la « décharge générale et il faut bien y aller nous « aussi. — Rafale de l'une et l'autre part. Le canon « du flingot s'échauffe, mon voisin enraye. On ne « voit rien, on s'attend à tout. Une fusée qu'ils « lancent, éclaire notre champ de tir. Ils sont restés « dans leurs trous, malgré leur nombre. — Je me « recouche : c'est dans une alvéole de la largeur « d'un tiroir pratiquée au flanc du fossé. Un peu « de paille humide en tapisse le fond et les flaques « de boue qu'agite la sentinelle me viennent au « visage. Je m'endors cependant roulé dans mon « couvre-pied et les coups de feu rythmés des « veilleurs boches toute la nuit me cloutent dans

« ma boîte. — Réveil au soleil mou dans les « branches cassées. Le jus. Puis repluie, le flingot « rouillé, les pieds, les pieds. Je me console avec « mon briquet, ma pipe et l'aventure. J'ai trouvé « un fusil Mauser, chose curieuse il porte l'estam- « pille — Amberg, — même étymologie que « Ambert. J'ai écrit hier à la maman.

« Ecris-moi souvent : 140e — 3e compagnie, — « 14e corps — par le bureau central militaire de « Paris.

« 21-11-1914. — De la grange aux courants d'air. « Nous avons quitté, — pour huit jours, notre « tranchée boueuse et nous cantonnons à quelques « kilomètres en arrière dans un village de briques « à peu près intact. Retour par l'immense plaine « ondulée où pourrit la récolte non rentrée des « betteraves à sucre. Première neige. Silhouettes de « cavaliers dans les aurores givrées, évocation de « tableaux de guerre entrevus dans les musées — « Detaille, de Neuville, dont jadis je blaguais les « pignochades. Les amusements de la route, ballons, « aéros... Je me ravitaille au village : vin, chocolat. « — La race est moche et charabise pis qu'en « Auvergne. Les traits tirés par l'alcool, des gosses « nous suivent, quémandant du tabac pour leur « pipe de terre. Les logis où j'ai pu pénétrer sont « fumeux et mal tenus : petits cultivateurs au « service de la grande exploitation. L'amour du « bibelot (arrête - volets figurant une tête, poteries,

« magots à la Téniers, drôle, une race patiente, les « loisirs hibernaux.

« — Ma santé, — des à-coups. — Je me relève « à chaque fois. Il faut que mon corps se plie. « Quelques douleurs rhumatismales, l'estomac « fatigué, perte d'appétit, — et puis le lendemain « tout va pour le mieux. J'ai surtout pâti dans « l'immobilité glacée de la tranchée. Trêve de la « nuit, mon corps fourré dans un sac, comme un « « chitar » (1) d'Auvergne. — C'est après la faction « « sans autres incidents » que quelques coups de « fusil inoffensifs et de vagues rumeurs perçues : « charrois, accordéons en sourdine aux tranchées « ennemies. Je me recroqueville pour aspirer mieux « la fumée de ma cigarette. Il fait presque chaud « dans mon trou, ma cellule, et je m'endors en « pensant à vous. J'entends parfois très loin la « canonnade comme un souffle de catarrheux, — « bataille plus au nord, — ou tout près démembrant « soudain ses rumeurs. Notre régiment : amalgame « d'hommes de tous poils : territoriaux et béjaunes « fondus. — Il nous est arrivé un contingent de « « Marie-Louise » au nez un peu long et pâle, « mais ils sacrent et font des effets de dos comme « dans un dessin de Charlet. Ma section est com- « mandée par un adjudant de vingt ans — il sort « de Rambouillet, j'ai parlé avec lui de l'école, — « et mon caporal, dont le père officier est mort à

(1) Scieur de long.

« l'ennemi, n'en a que 18. Ils sont d'ailleurs « charmants. Que te dirai-je ? Je prends quelques « notes d'ici de là et te raconterai tout cela plus « tard. Ecris de ton côté et réconforte la maman...

« 24 novembre 1914. — Retour au poste de « combat, amplement ravitaillé en délicatesses du « genre de papier à cigarettes, confitures, chocolats. « De service en ce lieu de délices, je rencontrai « Pierre B., du Petit-Vimal, caporal territorial, qui « m'offrit, l'air un peu chose tout de même, soupe « et bœuf à la gamelle de son escouade. — L'accent « d'Ambert sonna à mes oreilles comme imprévu ! « — il gèle dur, les nuits, mais la marche était « bonne sur la route du cantonnement. Et main- « tenant de nouveau la cave ou la tranchée, à moins « qu'il ne se prépare une attaque où çà pourrait « chauffer. Par ces froids ! Et toi ! Ecris souvent...

« 12 décembre. — Nous sommes toujours en « cantonnt d'alerte. Nous allons sans doute regagner « nos tranchées de Lihons, à moins qu'on ne nous « expédie ailleurs. La pluie sans cesse, comme des « pièces de cent sous dans la citerne. Le gros « fermier picard qui a du foin dans ses bottes en « rend grâces au ciel. Intérieurs fumailleux : le « café-chicorée sur le poêle et des femmes à tignasse « échappées de Zola. Arrivées de capotes bleu-pâle: « on renforce terriblement...

« J'ai remisé ton tabac dans le sac de toile

« blanche qui pend ad hoc à mon ceinturon alle-
« mand par-dessus ma ceinture de flanelle bleue
« — avec mon béret et ma barbe qui pousse, ça
« fait un tout vaguement calabrais. — Merci pour
« les cigares. — Je tâcherai de t'envoyer quelques
« croquis d'actualité. Ce matin une scène pénible:
« parade de dégradation militaire. De belles gri-
« sailles et gros ciel blond ballonné : j'en reviens
« toujours à mon pinceau absent. J'attends une
« lettre de la maman — écris-lui bien et explique-
« lui ce que tu jugeras à propos pour la rassurer...

« Dimanche 20 décembre. — Après la bataille...
« Je ne t'écris que ce tout petit mot, abruti par
« l'éclatement des marmites. C'est effrayant. Grâce
« à Dieu j'en suis sorti indemne. Nous occupons
« une tranchée ennemie où flotte un drapeau
« improvisé, point de mire de l'artillerie ennemie,
« rageante. Je n'ai pas perdu le moins du monde
« mon sang-froid ni ma pipe. Nous sommes pour
« l'instant au village, à 1 km. de là, sur le qui-vive,
« car il va falloir garder la position. Les oreilles
« me bourdonnent à tout rompre...

« 27 décembre 14. — Bonne année, cher Fran-
« çois ! J'ai été blessé à la tête le jour de Noël à
« l'attaque d'une tranchée boche — celle-là même
« que nous avions prise le 18 puis perdue. Tran-
« quillise-toi et tranquillise la maman, ce ne sera
« pas grave. — T'enverrai adresse de l'hôpital où je
« serai évacué...

« Beauvais, 4 janvier 1915. — Vie plane à « l'hôpital de Beauvais ; salle de Liège (Gloire à la « Belgique, comme dit la tristement actuelle chan- « son). Ton petit colis m'est arrivé hier et j'en « ai savouré les cigares, — un peu en catimini, — « rapport aux pancartes dans les salles, — au sortir « du réfectoire, car me revoici pensionnaire de « lycée. Vie plane, te disais-je, entre la laine du « pieu et l'encaustique, — gare à la casse, — du « parquet. Blessés loustics, pots à tisane, et la Revue « d'on ne sait quand, le phonographe du temps « d'Edison qui sert la France à sa façon. Rencontré « un Italien avec qui je m'entretiens de la tant « douce contrée... souvenirs !

« Papotages, journaux, le ciblot à pardessus, — « j'ai considéré ce pardessus longtemps comme une « chose énorme, anachronique, — le ciblot donc à « l'âme tendre, aux mains pleines de cigarettes, « qui fait visite aux « chers blessés », — un peu « avant le communiqué-apéro, — et la gente et « mondaine infirmière, qui vous tend l'ingénue « sucrerie et le silence qui permet d'entendre là- « bas, — oh ! ce n'est pas bien loin, — le drame que « je sais.

« Ma blessure s'améliore. Des nuits, sous le gaz « aveuglant, qui s'équilibrent. Une grosse enflure, « somme toute, sur mon crâne — auvergnat ? Et « faut-il m'en plaindre ou plutôt m'en louer.

« ...J'ai été blessé, t'ai-je dit, le matin de Noël. « Nous étions au repos, la dinde mijotait. Un coup

« de téléphone. Nous voici à passer la nuit, — du « réveillon, des messes poétiques, — dans la boue « liquide des boyaux, blottis pour avoir moins froid « les uns contre les autres sans autre abri que de la « toile de tente où chacun s'enveloppe, en attendant « l'aurore où aura lieu l'attaque. C'est notre com- « pagnie, — fort éprouvée déjà le 18 — qui doit « marcher.

« Le petit jour. Au signal on file, — baïonnette... « on — vers la tranchée adverse. Le gel blanc craque « sous nos pieds. Quelques rares coups de fusil. « Notre section tombe dans la tranchée. Je distingue « trois Boches unicornes, hésitants, ahuris, un « piège ? Que sais-je ? Mais l'un fait des manières « pour se rendre. Il est têtu. *Daru* comme on dit « chez nous. Je lui empoigne son fusil que je « balance par-dessus bord et (kamarade) je « l'emmène ou les emmène « captifs » comme ils « disent, dans nos lignes. Mais le jour est venu. « Marmites, dum-dum et pagaye. Je me retrouve, « — ma section prisonnière, dit-on, — faisant le « coup de feu avec une autre compagnie dans la « tranchée conquise, bouleversée, le talus protecteur « à peine suffisant pour abriter un blessé à genoux. « Les balles arrivent d'enfilade. C'est toujours le « même, semble-t-il, qui tire. Je vois encore un des « nôtres, un sergent, jugulaire au menton, blond, « longues moustaches souples, une vraie vignette « de théorie militaire, qui se dresse, l'ajuste, et « s'écroule avec un râle. C'est assurément le même

« pantin jailli de sa boîte à malice qui m'atteignit « alors que je venais de copieusement déjeuner « d'une boîte de singe, d'un bon morceau de « saucisson et d'un quart de jus qu'un cuisinier, « — héroïque, — nous amena.

« Pansement individuel, — arrosage à la teinture « d'iode, — le tout se trouvait en prévision dans « ma cartouchière gauche, — le restant d'un flacon « de rhum (flacon de la maman, reçu la veille) et « retour sur les coudes au poste de secours, à « l'ambulance. J'espère te raconter tout cela par « le menu.

« Pluie à Beauvais. Il y reste, paraît-il, une belle « cathédrale. Où est-ce qu'elle perche. Je n'aperçois « que les embriquements parallèles des fenêtres, « n'entends que le gargouillis de l'eau ou des « sottises de chambrée. — A bientôt.

« 30 janvier. — Arrivé à petites étapes, avec « halte dans les tranquilles cantonnements de « l'arrière. Béatitude des militaires qui y font séjour, « la popote quasi familiale autour du poêle rouge « et la nuit pleine pour dormir. Retour dans la « fourragère de ces bons tringlots : la pipe aux « dents, le fouet à la main, ils ressemblent tous « à T. de N. et ils conduisent d'authentiques che- « vaux de meunier qui n'ont guère le pli militaire.

« Trouvé ma compagnie au cantonnement pour « son repos de quatre jours. Froid sec et soleil dans « la journée. Presque toutes des têtes nouvelles,

« ma compagnie ayant été pour une grande part « renouvelée après mon départ. Elle a été citée à « l'ordre du jour pour la prise de la tranchée « ennemie, le 25 décembre. Il y en a 2 ou 3 indivi- « duelles. Le capitaine m'aurait cité, m'a-t-il dit, « s'il avait connu plus tôt ma conduite. Je regrette « surtout que mon séjour à l'intérieur ne m'ait pas « fourni le moyen de vous voir. Mais nous n'insis- « terons plus là-dessus. J'ai fait provision de « quelques livres qui m'aident à tuer l'ennui. La « littérature est tout de même une belle chose de « garder son prestige dans le cataclysme des temps « et je ne regrette pas d'avoir jadis pris goût à la « lecture. On parvient de la sorte à s'isoler pour « une heure ou deux, échappant au cafard insidieux. « J'ai même eu soin d'ajouter à ma pipe immuable « le tabac à priser mitonnant dans la « queue de « rat » dont l'écorce évoque si bien les cerisiers de « Valeyre. Il n'est pas de petites joies à cette heure. « J'écris à la maman ce simple mot : résignation. « Cette guerre est un fléau d'essence surhumaine « dont chacun doit prendre son parti courageuse- « ment. C'est toute ma philosophie, peut-être pas « très universitaire, mais maintenant que je ne suis « qu'un soldat, j'ai bien le droit de parler autre- « ment qu'un professeur...

« 4 février 1915. — J'ai reçu hier ton paquet qui « m'a fait grand plaisir. Fumé ce soir les excellents « cigares dans ma cabane illuminée. Envoie jour-

« naux de temps à autre. Soleil sur nos boues, nuits « de lune. Il ne fait pas froid. Voix de Boches, par « delà les betteraves, qui, las de l'hivernage, parlent « de se rendre (?) Toujours la même histoire, tirée « en longueur. Le franc métal de nos grosses pièces. « Discipline plus stricte, plus d'homogénéité.

« Le loustic qu'on entend partout. Dans mon « escouade : le Poilu tout court, vague déclassé « d'antan, et maintenant un type, qui n'est pas le « grognard et sur lequel il y aurait long à dire. « Fatalisme curieux, courage sans éclat, — rien du « panache à Cyrano, — acceptation humoristique « de l'immuable cours des choses. Mentalité du « paysan qui va de la pluie au beau temps, du « notaire au curé, avec le même front. Des terri- « toriaux buvant des litres dans les tranchées, « rabelaisiens (types de la Haute-Loire et de l'Au- « vergne). — J'ai demandé nouvelles de Pierre de « chez Begon, mais il est à Clermont, évacué. — « Je remplis de mon mieux mes fonctions de chef « d'escouade et pense toujours à vous.

« 7 février 1915. — Je vais assez bien en dépit du « temps épouvantable que nous subissons. Il y a « trois jours cependant, un beau soleil. Je regardais « du côté France les moucherons quadriller au ras « du sol. Déjà des pépiements d'oiseaux. — Je « profite parfois d'un instant pour examiner à la « lorgnette les tranchées adverses. Il y en a des « levées de terre et des fils de fer et des embûches

« jusqu'à l'horizon. A la nuit une patrouille à tour « de rôle commandée dans chaque section quitte « notre tranchée et glisse sur le ventre à la recherche « du renseignement hasardeux. Les fusées d'artifice « montent alors, intensifiant la fusillade...

« Quant à notre service intérieur, corvées et « gardes et corvées; je ne prends pas la faction, mais « suis chargé des rondes et de la relève des senti- « nelles. Recherche du gourbi souterrain dans la « boue nocturne, et le dormeur qu'on tire par les « pieds, l'éveillant aux réalités !

« — L'ordinaire est supérieur — boissons chaudes, « eau-de-vie, — il le faut. Je dors sans trop avoir « froid et jouis même, pour l'instant du luxe d'une « peau de mouton. Le contact de la chaude toison « m'incite à bêtifier en m'endormant mes rengaines « pastorales, — ô prés de Valeyre! Appris le décès « de la pauvre Toinon, — (prise et médaille), qu'a- « t-elle compris de ces événements ?

« J'écrirai à la maman demain. Il paraît que c'est « aujourd'hui dimanche. On vit comme les bette- « raves, les cheveux à fleur de terre.

« 14 février 1915. — Nous voici en repos au « patelin pour 5 jours. Aujourd'hui de planton au « Corps d'Armée. Estafettes, cyclistes, aumobi- « listes, aérostatiques, se grillant les pieds devant « un clair et bon feu. Je bouquine les vagues « gazettes en coulant à travers les vitres un regard « nostalgique vers la petite église flamande ogivale

« et biscornue (style queue de singe), où se rendent « les bonnes dames pour la messe de 9 h. ½. — « Heure d'Ambert !

« Voix, dans les escaliers, d'officiers supérieurs. « La guerre perdurable. Tous soldats. Les signes « professionnels s'abolissent sous l'uniformité des « disciplines militaires et la nation n'est plus qu'un « grand ordre monastique avec de terribles « Dies « irae » dans la coulisse. Le voilà bien revenu le « terrible moyen âge des danses macabres (cf. la « Chaise-Dieu) plus terrible même celui-ci, car « pour beaucoup l'idéal est en moins. Combien ne « regrettent que leur manille au café du coin et « n'aspirent à la fin de la guerre que pour retrouver « leurs pantoufles et les douillettes digestions...

« ...Une bise mordante venue du nord avec les « hordes d'Attila. Le soir, de la paille où je dors, « j'entends voltiger les ardoises et s'ébattre les rats, « tandis que je me remémore les noms des douze « modestes soldats-paysans (Savoyards d'un bon « calibre) qui composent la 11e escouade que je « commande, et rêve aux astiquages du lendemain.

« 29 mai 1915. — Tu as sans doute reçu mes « cartes précédentes. C'est un tout pareil village « picard, avec la ferme vaste et populeuse, le « clocher pointu et les gars de labour juchés sur les « limoniers. Nous sommes plus au nord, et au frais, « toutefois, à la limite précise de notre département « et de l'autre. Assez éloignés du front, nous can-

« tonnons, poussiéreux, débarqués de l'auto, dans « l'attente des événements. Nous sommes réserve « d'armée, disent les uns, et le café peut bouillir « tranquille : ce n'est pas nous qui porterons les « premiers coups. Je suis assez en forme. Quelques « types intéressants : mon Corse au képi aussi « chargé de médailles saintes que le bonnet de « Louis XI entre dans toutes les églises faire ses « dévotions à la madonne. — Un légionnaire aussi, « distingué et élégiaque dans ses cuites, très instruit « et bizarre d'ailleurs. — Les officiers de ma com- « pagnie me paraissent aussi aimables et dénués « de toute morgue. — Renseigne la maman sur ma « situation, j'y compte. Te tiendrai le plus possible « au courant...

« Le 31 mai 1915. — ...Comme tu sais nous « achevons nos préparatifs de combat en la fraîcheur « du village picard. La chienne noire, aux taches « de feu, qui ressemble à la « Barbette », lampe « les restants de gamelle et me fait fête. Je suis ami « de bons camarades corses et j'ai comme eux bon « courage. Je compte que vous en aurez tous à la « maison. Au revoir, cher François, ton frère qui « t'embrasse et pensera bien à toi et à la maman. « Jean.

« Soldat à la 10e Cie du 140e, en campagne, « secteur 82.

« 8 juin, mardi, 1915. — Depuis deux jours nous

« campons dans les boyaux de l'organisation « retranchée. Marches et contremarches. Nous « creusons des trous à la hâte où l'on enfouit sa « tête, le sac servant de bouclier.

« Bombardements d'une beauté apocalyptique.

« Les marmites se heurtent comme des trains « emballés sur nos têtes. Le 75 se tait pour un « moment sous la menace, puis recommence, « vaillant, à planter son clou de feu.

« On mange au petit bonheur, du singe, des « biscuits, on ne dort plus et boit de l'eau énormé- « ment. Les autres régiments ont donné. Je crois « que cette nuit ou demain ce sera à notre tour. — « Je penserai bien à toi, cher François, et à la « maman, avec les sentiments que tu sais...

« J'ai bon courage et m'emploie à faire partager « ma sérénité au camarade corse, brave, mais « méridional et nerveux, qui tressaute à chaque « coup du pilon boche.

« Au revoir donc, cher frère et bonne chance à « nous tous... »

...celle du camarade.

Des jours passent... Puis c'est le camarade corse qui écrit. On a pris d'assaut la ferme de Toutvent, près Hébuterne. Au petit jour, lors de la contre-attaque, Jean est tombé... Et il a embrassé son ami en disant qu'il aurait désiré mourir près des siens...

En une seconde lettre le camarade essaie de raconter plus au long la chose :

Brest, le 4 juillet 1915.

CHER AMI,

« A l'instant je viens de recevoir mon courrier « que je devais recevoir au front, mais étant blessé « à l'hôpital de Brest depuis ce maudit jour que ce « sera pour moi un souvenir inoubliable. Je n'avais « pas eu de nouvelles d'aucune part et je me disais « toujours peut-être ils m'ont écrit, et en voyant « que je ne leur réponds pas, qu'est-ce qu'ils « doivent se dire, ces pauvres gens, et vous pouvez « croire que ça me faisait de la peine, je cherchais « l'adresse que le pauvre Jean m'avait donnée, « mais je dois l'avoir perdue sans doute. Vous me « dites que vous l'aimiez, votre frère, mais que vous « dirai-je, moi, que nous étions inséparables, et « même la nuit on dormait ensemble et moi je « quittais mon escouade pour aller avec lui car il « aimait de m'entendre chanter, parler, en italien « et en corse. Vous me dites s'il était mon meilleur « ami ? Mais c'était pour moi mon meilleur frère. « Vous me demandez où votre frère a été frappé, si « c'est une balle ou un éclat d'obus. Votre frère « est mort dans mes bras, et il est mort d'une balle « ou plusieurs de mitrailleuse, et si je dois vous « raconter ce que nous avons avancé et comment, « il y aurait à faire un journal et à vous le dire « franchement, on avait avancé plus que ce qu'il « fallait, et c'est le matin du 13 (1) que votre frère

(1) En réalité le 11.

« est tombé, c'est-à-dire à la contre-attaque, car les « boches s'avançaient en quatre colonnes à droite « par quatre. Mais vous pouvez me croire que votre « frère a été vengé. Vous me demandez si j'ai pris « quelque chose à vous le faire parvenir. Je vous « dirai que votre frère il avait laissé son sac avec « le mien et j'avais pensé de recueillir quelque « chose pour vous, mais à mon retour je n'ai plus « trouvé son sac. Votre frère m'avait dit de prendre « le carnet qu'il avait sur lui pour faire des dessins, « mais moi je lui disais toujours pour le persuader, « que je n'avais pas besoin de le prendre, et je « l'encourageais, et lorsqu'il a expiré, je n'ai pas « eu le courage de le prendre, de la douleur que « j'avais. Peut-être on vous le fera parvenir, je ne « puis vous le dire. Vous voulez que je vous dise « où je l'ai laissé votre frère. Je l'ai laissé que « lorsque mon sergent est venu me chercher, car « nous étions dans un petit fortin que nous étions « chargés de surveiller, un sergent et six hommes, « et où je l'ai laissé, c'est au même endroit qu'il « a été blessé, et je regrette de n'avoir pas pris au « moins le livret de dessin. Cher ami, vous pouvez « être certain que votre frère est mort en brave et « digne du nom qu'il portait, et non en lièvre « montrant le dos, mais en leur montrant sa « poitrine et son front, car il a reçu en pleine « poitrine et au ventre, le pauvre malheureux de « Jean, et il avait même trop de courage, et quand « on a sauté dans la tranchée boche on se mit à

« rigoler comme des fous et je puis vous dire que « nous sommes sautés les premiers dans la tranchée; « lui il a marché devant moi dans le boyau, c'est- « à-dire la tranchée boche, et moi je le suivais, et « lui me disait toujours que si sa mère le savait dans « un état comme nous étions, elle en mourrait, car « il pensait toujours à vous autres. Et une fois que « nous avons tout fouillé, nous recevons l'ordre « d'avancer dans une autre tranchée boche, et pour « vite finir, car ça me semble un rêve, nous restons « pas même cinq minutes dans la tranchée que le « lieutenant Viallet demande du renfort dans une « autre tranchée boche et notre capitaine nous « envoie, et nous voilà partis, et nous arrivons là- « bas toujours en rigolant. Et même notre sergent « et nous disait les deux fous voilà arrivés là-haut « il y a un bois, c'est-à-dire un petit fortin : il faut « monter fouiller ce bois, et nous voilà encore de « la partie, moi devant, votre frère derrière, et « ensuite quatre hommes et le sergent. Dans le bois « nous trouvons rien. Alors nous faisons partir une « fusée pour annoncer que nous occupons la « position et nous restons là assis, moi, votre frère « et le sergent et le matin, vers deux à trois heures, « c'est-à-dire à la pointe du jour, voilà la contre- « attaque, 4 colonnes à droite par quatre, de boches « qu'ils s'amènent, et le bois où nous étions, ce « n'est qu'une pluie de balles, d'obus, de la fumée « et de la terre sur vous. Et votre frère encore une « fois est mort en brave, et je ne sais pas, mais si

« on savait comment votre frère est mort... Vous « me direz qu'il n'a plus besoin, le pauvre, eh bien! « il mérite bien une récompense, et recevez, cher « ami, mes meilleures amitiés et je vous demande « pardon, car je ne suis pas beaucoup instruit, je « serais heureux d'avoir une de ses photographies ».

Et l'on n'a jamais su autre chose.

Etait-il vraiment mort lorsque le bois fut enlevé par les Allemands ? Le terrain fut repris peu d'heures après sans qu'on retrouvât, paraît-il, ni le corps ni le sac. L'avis officiel donnait Jean comme disparu.

Puis vers mars 1916, un second papier, papier de mort, vint remplacer cet avis de disparition. Des terrassements avaient-ils mis le corps à découvert ? Le dépôt du 140e, questionné, ne répondit pas. Mais maintenant, même pour ceux qui l'aimaient, c'est trop certain qu'il est couché là-bas dans ce coin de terre picarde, — je repense au vers de Rimbaud que je lui entendis souvent répéter comme en songe: —

Parmi les morts des eaux nocturnes abreuvés.

Il n'avait pas trente ans (1).

---

(1) La médaille militaire a été attribuée à la mémoire du soldat Jean-François Angeli, mort pour la France : Brave soldat, tué glorieusement à son poste de combat, le 11 juin 1915, à Hébuterne, en se portant à l'attaque des positions ennemies. — Croix de guerre avec étoile d'argent.

XII

Ce qui est plus vrai que la vie.

La guerre nous offense, et toute l'horreur. Mais demain, même si la paix devient vraiment paix, remords, justice, entente entre les hommes, qui sait si l'horreur ne sera pas plus lourde encore? Qui sait quelles maladies attendent l'humanité, qu'on sent monter du gouffre, comme on sentit monter cette guerre avant 1914 ?

C'est beau certes de vivre. Cependant, puisqu'elle est « l'arrêt porté contre toute chair », la mort demeure le bout sinon le but de notre vie, son horizon. Eh bien, s'il en est une qu'on puisse choisir c'est celle qu'on accepte d'avance à cause de ce qu'on aime. Les livres ne mentent pas lorsqu'ils disent que celui qui meurt pour son pays a le sort le plus beau. Quand on se donne, quelque chose, qui ne saurait être mensonge, emporte le cœur. Le sacrifice, ce passage à un autre ordre, fait seul entrevoir le sens de la vie. On veut bien aller de l'avant, car on se sent par là le créancier de Dieu. Ainsi les violents s'emparent d'un coup du royaume.

« La vie, ça ne compte pas. Nous mourrons tous ; plus tôt... plus tard... ça ne signifie rien. L'important est que ce soit bien fait. Quand ça l'est, il ne faut pas le regretter. » Ces paroles (1), un enfant de vingt ans, mon ami, les avait copiées et les

(1) Henri Lavedan : *Servir.*

portait sur soi. Je les ai lues sur le papier déchiré par l'éclat d'obus qui lui a traversé le cœur. Le temps et l'espace et le nombre ne sont rien puisqu'à la fin la mort prend tout pour elle. Cela seul est vrai d'atteindre une perfection. On peut se reposer en cela seul. Tandis qu'on ne le peut en la poursuite du « plus longtemps » du « davantage ». Ils sont, par définition, toujours devant nous comme une ombre sur la route alors qu'on marche à l'encontre du soleil.

Une seule chose importe : « Que ce soit bien fait. » Mot qui jette une lumière sur les civilisations mêmes.

Les livres ne mentent pas. Une vie noble qui aboutit à une noble mort est plus vraie qu'une longue suite d'années telles quelles. Mais qui nous rendra ce que nous avons perdu dans la guerre ? Tant d'avenir français à qui l'on a jeté de la terre sur la tête...

Ce que ces morts emportent, ils nous le rendraient pourtant, si nous savions être dignes d'eux. Ils ne nous donneront pas leurs œuvres, mais d'un seul coup ils nous ont donné leur vie. C'est plus, si nous parvenons à accueillir et à garder cela en notre âme. O amis, frères, compagnons, si nous savions dans notre vie être dignes de vous dans votre mort !

Le regret, la peine noire, tout ce qui repasse par le cœur, il n'y a pas à le dire. Que chacun se souvienne ; car, chez nous, qui n'a pas pareillement

à se souvenir ? Ce fut une lettre, un matin, venue du front, et dont on ne connaissait pas l'écriture ; ou bien quelqu'un qui entra d'un air d'embarras fiévreux...

Je copie seulement une page reçue alors.

« Que j'ai de remords de ne lui avoir pas écrit « cet hiver comme je me le proposais. Je me « demandais s'il recevrait de bon cœur cette lettre. « J'aurais dû n'écouter que ma sympathie et lui « écrire avec affection. Peut-être il s'est cru aban- « donné de tous ses amis.

« Si d'où il est, il voit encore quelque chose de « cette triste terre, certes il doit être plein de pardons « tant il doit mesurer quelle petite distance sépare « les vivants des morts et quelle même crainte « tendre, angoissée, et solitaire s'agite au fond de « tous les cœurs. Il faut de telles époques d'horreur « pour nous faire descendre jusqu'à la source de « l'âme et sentir la palpitation unanime de tous « les cœurs dans leur plus tremblante nudité. Il y « a, n'est-ce pas, entre tous ces pauvres morts et « nous une sorte de grand embrassement qui nous « réunit tous et qui fait pleurer en nous la plus « poignante émotion humaine. Je sens cela plus « étroitement encore à chaque mort nouvelle qui « me tombe sur le cœur et j'y songe en relisant ce « que vous me dites de Jean Angeli embrassant « son camarade avant de mourir. Il embrassait là, « le pauvre petit, tout ce qu'il aimait et toute la « vie... »

Le bout de l'an.

La femme qui annonce les offices est venue prévenir : « Le bout de l'an de Jean Angeli, mort à l'ennemi, pour demain jeudi à huit heures. »

C'est jour de marché. Le soleil déjà haut sur les bruyères de la montagne blondit les vieilles architectures de l'église.

Des charrettes s'alignent près du porche, avec des bâches jetées sur leurs brancards où éclate la grosse lanterne de fer blanc. Le potier déballe ses pots, des marchands de choux à vaste feutre discutent avec les ménagères. Tout un tapage tranquille dans l'ensoleillement matinal, sur la place où des fougères brisées traînent autour des bennes de légumes.

Un office doit être célébré tantôt, et l'on a dressé le grand catafalque. Pour Jean, plus tragique dans sa simplicité, c'est, recouverte d'un drap noir et d'un drapeau tricolore, une bière dont les cierges flambent au bout des chandeliers de fer nu.

Beaucoup de femmes, celles de Valeyre, en bonnet rond et long châle noir, des cousines lointainement parentes, car on tient aux liens de parenté dans les campagnes, les voisines, les dames de la ville. Et tandis que la messe commence, entrent les fillettes tout de noir de l'orphelinat de la guerre, des jeunesses de village, portant le traditionnel sac de voyage en veau, et des vieilles aux cabas rapetassés de velours. Celles-là, profitant de leur venue

au marché, c'est à la messe de huit heures, simplement, qu'elles assistent.

L'office ne ressemble pas tout à fait aux offices habituels, plus cérémonieux, où hommes et femmes se rangent séparés. Un vieux en blouse qui prie, le chapelet pendant de ses mains nouées, est venu s'agenouiller près du frère de Jean. Puis une jeune veuve, dans les plis de son châle, et une bague d'aluminium luit à son doigt. Ils se relèvent, s'en vont. D'autres arrivent, remuant lentement leurs galoches...

Les allées et venues des gens, et cette bière mise de coin près du catafalque, donnent l'impression que la messe est à peine pour le mort. Une mélancolie brûle les yeux, tandis que le feu jaune des cierges se courbe, s'étire, danse doucement à la lumière. Mais non, c'est bien qu'ils soient là, eux aussi, et dans leur tous les jours, les gens des fermes. Une grosse toux, un remuement de sabots, les bruits des hameaux montagnards, l'évent humide et vieux des papeteries, ce calme comme sous les noyers, ce goût ancien, comme des petits chemins bordés de murettes en granit au long des prés d'herbe sombre, toutes ces choses qu'il aimait flottent autour de son cercueil. Et si ces paysans sont ici sans savoir, au moins n'y sont-ils point par convenance : ils viennent prier pour les leurs et pour cette grande pitié...

Il en va mieux ainsi. Ainsi sa destinée prend mieux sa grandeur. Comme le métayer prend toute

sa noblesse au milieu de ses champs avec autour de lui ceux qui font l'août, les javelles, et les valets, et les faucilles.

Tu aurais pu vivre, donner des œuvres et laisser un nom plus vivant. Car dans ta petite ville même voilà qu'on t'ignore. Derrière ton frère en capote bleue nous ne sommes que quatre ou cinq hommes. Mais tu as bien voulu te donner tout. Tu es pour ces campagnards : un mort de la grande guerre, sans plus, et peut-être ne souhaitas-tu pas d'être davantage.

Les chantres, debout sur les marches de l'avant-chœur, chantent les grandes paroles latines. L'heure venue, les gens de l'office qui doit suivre sont entrés ; ils se signent, se mêlent hésitants à notre groupe. Paysans en habillements du dimanche, roides dans la petite veste bordée, ils croisent gauchement les bras, les doigts fermés sur leur feutre. Et ils attendent patiemment, penchant leurs têtes rondes aux nuques de brique, tandis que les flammes des cierges tremblent dans le plein jour.

Un rais d'or au fond du vaisseau, entre les piliers touchés d'une lueur rose, enflamboie le vitrail, en fait un songe de lumière. Mystère de gloire que composent là-haut la verrière et le soleil du matin: la promesse. Le jardin perdu dont se souvient le poète. Comme si ce monde s'ouvrait sur Dieu.

« Le soldat qui meurt pour son pays, dit le cardinal primat de Belgique, fût-il à ce moment en état de péché mortel, monte au ciel comme un élu

et comme un saint. » — Mais si l'âme nous ment, si la foi pure n'est qu'illusion pure ? Eh bien, nous qui croyons travailler pour Dieu, mettons que Dieu ne soit pas, et que ce monde n'ait aucun sens. Si notre âme nous ment, si cet élan ne nous jette que vers du vide, comme la fusée qui monte pour retomber dans le noir, au moins la lueur de la fusée est-elle tout par la nuit. Au moins nous faut-il, si la justice et la lumière de Dieu ne sont pas, construire notre rêve de justice et de lumière. Si ce n'est alors pour mener la croisade contre « le mal universel humain », à quoi bon vivre ? Sans ce rêve des hommes, tout redevient dérisoire remuement dans les ténèbres.

Croyants, incroyants, avec des idées différentes et la même pensée, ne devons-nous pas suivre coude à coude la même route ? Au bout du compte il n'y a que ce rêve, puisqu'il n'y a qu'une réalité : les autres âmes sensibles à notre âme. La seule chose réelle, avant la Réalité dans la communion des saints, c'est cette amitié des âmes, cette seule sortie possible de notre moi. L'humanité et sa souffrance sentie. Ceux qui ont eu cela dans la poitrine et qui ont bien voulu en mourir, ils sont plus vrais que les vivants. Mais ce rêve des hommes, c'est encore l'Evangile, ce que Dieu est venu dire, et en dehors de quoi il n'y a rien.

Ambert. 1917-1919.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
23 FÉVRIER 1923 PAR
PAUL PIGELET & FILS & Cie
A ORLÉANS (LOIRET)

DC
342
.8
A55P6
1923

Pourrat, Henri
Les jardins sauvages

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 10 05 01 002 7